

# GOR UR

Voyage en France

de Patrick CINTAS

II - MARVEL I - Poursuite et conversation

*RAL,M*

Revue d'art et de littérature, musique

[ral-m.com](http://ral-m.com)

©patrickcintas

## MARVEL I

### *Poursuite et conversation*

Depuis des années, il y avait un gros commerce d'iceberg destinés à alimenter en eau les régions asséchées de la planète. On voyait les remorqueurs s'échiner à l'horizon, mais je n'avais jamais vu la chose de près. On ne pouvait pas être plus près. J'étais dessus, à bord de la Chevrolet qui grelottait. Devant, un câble de dimension obscène nous reliait à un autre iceberg et derrière, on ne voyait pas mieux l'enfilade de icebergs qui devait s'étirer sur des kilomètres d'océan paisible. En parallèle, d'autres chaînes glissaient lentement sur les flots. Mais pas une seule bagnole dessus. J'étais le seul à avoir réussi cet exploit et j'étais pas vraiment fier.

John devait être mort à cette heure ou il luttait contre la mort si ce qu'il avait dit à la fille avait un sens. Et l'ordinateur indiquait qu'il se mettait en veille parce qu'il était piraté par les Chinois. J'étais dans de beaux draps. Et j'avais oublié de prendre une ligne et de l'appas avant de m'embarquer dans cette galère. On oublie toujours le détail qui va prendre toute l'importance quand rien ne va plus.

En me penchant au-dessus d'une crevasse qui venait à peine de se refermer, je pouvais voir les poissons picorer la surface rosie d'un type que je ne connaissais pas. J'avais à bouffer à portée de la main. Avec un peu de volonté, parce que creuser dans la glace avec un tournevis n'est pas une sinécure. Et je mangerais cru.

Je suis retourné dans la bagnole pour me les réchauffer au contact des coussins qu'il suffit de frotter pour produire des étincelles. Dans la boîte à gants, il y avait un téléphone portable. Il pouvait quand je le touchais. C'était bon signe si je me souvenais de l'enseignement qu'on m'avait prodigué dans un supplément de formation. Avec un peu de réflexion, j'arriverais bien à appeler quelqu'un, même mon pire ennemi.

Je n'avais pas prévu que la nuit serait encore plus froide sans le peu de soleil qui m'avait éclairé toute la journée. En plus, je n'avais pas fini de lire les instructions pour la mise en marche du téléphone et son utilisation ultérieure. Il tomberait peut-être en panne avant de me rendre service.

Il s'est mis à sonner alors que je venais à peine d'accepter de mourir sans avoir pu exprimer mes dernières volontés. Dans mon délire, j'ai cru qu'on m'appelait pour ça et j'ai tout de suite donné mon matricule et les détails de ma religion. John était au bout du fil.

— Je m'en suis tiré, Ulysse. Je suis pas près de recommencer. On m'a donné ce numéro. Si c'est un répondeur, rappelle-moi à ce numéro. J'ai des nouvelles de la fille que tu cherches. Tu vas tomber de ton lit, mec, et ça va pas te faire du bien. Personne n'est mort. Clic !

Qu'est-ce que je n'ai pas hurlé dans ce maudit téléphone qui me glissait entre les doigts ! J'ai passé toute la nuit à chercher comment on fait pour

rappeler un numéro qui vous a appelé et qui se trouve dieu sait où dans je ne sais diable quelle mémoire imitée du cerveau humain.

Je n'ai pas trouvé. En plus, j'avais le mal de mer. Au matin, je n'ai pas pu retrouver la crevasse où se conservait mon cadavre comestible. Pas un seul poisson à regarder dans les yeux. Rien que la brise et les craquements de centaines de iceberg qui prenaient tout le temps d'arriver à bon port. Je serais mort avant et j'aurais peut-être même le temps de pourrir si on traversait une zone tropicale. En attendant, il ne risquait pas de pleuvoir. Il neigeait.

De la chance, j'en ai eu, mais c'était juste pour m'empêcher de craquer le fric à tort et à travers. Je n'ai pas été à la guerre, mais j'ai vu beaucoup de cadavres qui ne menaçaient plus personne. J'ai passé toute une journée à faire le point sur ce que j'avais été et ce que je ne deviendrais pas. Mais je n'ai pas retrouvé le cadavre. J'ai même cherché dans le coffre de la bagnole, le seul que j'avais à ma disposition. Il ne contenait rien de comestible, pas un insecte séché ou même cuit à la vapeur, rien. Je deviendrais fou avant de mourir et comme j'étais un veinard, ça augmenterait ma capacité à souffrir du froid et de ses conséquences. Un roman interminable que personne ne lirait si ce voyage n'avait aucun sens à part celui d'un pays où l'eau se vend à prix d'or.

Puis, après je ne savais combien de jours et surtout de nuits, le soleil m'a paru plus proche. Je pouvais le toucher. Seuls les fous peuvent accomplir un pareil exploit ou les héros inventés pour faciliter la compréhension de ce qui demeure éternellement obscur autrement. Pourtant, je constatai que la glace sur le capot avait perdu de sa dureté. Je pouvais même en manger sans me péter les dents. Puis je vis apparaître le rétroviseur derrière le pare-brise. Et une fois à l'intérieur de la bagnole, un iceberg se découpa dans la brume. Je perdis connaissance, envahi par un bonheur comme je n'en avais jamais connu.

## KOL I

Font chier tous ces flics amateurs qui nous compliquent l'existence. Ulysse Hightower avait disparu Dieu sait où et John Cicada revenait d'une « mission » avec une balle dans la peau. Et maintenant, ce fils à papa qui me demandait comment on fait pour devenir flic. Frank Chercos, qu'il s'appelait. Marre ! Le Grand Patron a fini par me mettre sur l'affaire. Et moi, faut savoir que je travaille jamais sans Alice. Alice Qand qu'il ou elle s'appelait. Je suis Kol Panglas, votre ami.

Et puis qui c'était tous ces gens-là ? Ils débarquaient de leur royale Europe avec des grands airs d'aristocrates de la chose jugée. L'un d'eux, un sous-fifre qui s'appelait Chacier, était plutôt mort que vivant alors le GP avait raconté à la Presse qu'il l'était parce qu'il voulait le charcuter lui-même. L'autre, il avait pas pu raconter des salades à son sujet parce qu'il était arrivé à l'hôpital sur ses pieds et qu'il avait perdu ses airs de saintenitouche qu'une fois qu'on l'avait foutu à poil dans un lit sans fenêtre avec vue sur la baie. On avait pas pu savoir son nom avec Qand, ni même l'approcher. Si j'avais su que c'était vous, monsieur, je vous aurais envoyé des fleurs, toute blague mise à part.

Frank Chercos en avait marre lui aussi, pratiquement autant que moi, mais pour d'autres raisons. Non seulement il perdait des clients, mais en plus il était complètement déconnecté de la réalité à cause des barreaux qui le séparaient à la fois de l'extérieur et de l'intérieur. On a eu le droit de l'approcher, Qand et moi, suite à un rapport assez fantaisiste où il déclarait qu'il était un adepte du Métal et un associé, sur un plan strictement professionnel, du maître à penser de l'Urine. De pareilles conneries ne sont pas rares dans les annales chroniquées de la police. Il y a des barjots partout et la télé ne les arrange pas question mental.

Quant à John Cicada, ce crétin s'était pris une balle dans la peau à cause de Hightower qui regardait les filles au lieu de le couvrir pendant qu'il investissait à lui tout seul des lieux infestés de malhonnêtes. Il était maintenant couché dans un lit pépère à l'hôpital aux frais de la princesse pendant que nous, les vrais professionnels, on était appelé à la rescousse pour mettre de l'ordre dans ce merdier inacceptable du point de vue des finances publiques.

Hightower, comme vous le savez, monsieur, était introuvable. John l'avait vu disparaître dans la nuit à bord de la Chevrolet modèle spécial qui se conduit toute seule si on n'y fait pas gaffe. C'est ce qui a dû lui arriver. Je vois rien d'autre pour l'instant. La bagnole avait dû prendre les décisions à sa place et maintenant il voguait en territoire ennemi, avec les boules remontées jusqu'au col de la chemise.

On n'avait donc plus sous la main que ce pistonné de Frank et cet idiot congénital de John, l'un souffrant de claustrophobie et l'autre d'un petit trou dans la peau avec des conséquences internes sans gravité. On avait aussi Chacier et c'est lui qu'on est allé visiter en premier. Il avait bien reçu une balle, mais il ne se souvenait même plus où tellement il avait eu mal. D'emblée, ce type m'a déplu.

Il logeait au même étage que le patron, coincé entre un placard à balai et la salle où le Président lui-même n'avait pas ses entrées. Il a fallu deux gardes baraqués pour comprendre comment on ouvrait une porte impossible à défoncer. Le GP aimait bien nous donner des leçons de patience et même de douceur. Moi, je trouvais ça un peu lent, mais c'était pas moi le lent, ni Qand qui pissait dans une poubelle en attendant, c'était ces deux conards qui réfléchissaient pour ouvrir une porte effectivement impossible à ouvrir comme je leur ai suggéré dans un moment d'impatience. Qand remballa son engin quand il entendit le déclic de la serrure.

La pièce n'avait pas d'ouverture à part cette porte qui était en fait une fermeture. Elle était éclairée par un plafonnier incrusté à coup de marteau. Un lit contre le mur à gauche et à droite, une chaise avec un mec dessus. Ils l'avait foutu à poil pour qu'il se croie pas chez lui. Et il avait pas le droit de fumer. Il était rasé au chalumeau, la tignasse embroussaillée comme s'il venait tout juste de s'énerver et les cagnettes bouffées par un microbe infestueux.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait pour qu'on me traite de cette manière ? cria-t-il à peine que j'étais là.

Heureusement, il était retenu par une chaîne.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi, ce que vous avez fait ? Vous êtes inscrit au programme de protection des témoins et on vous loge pas dans un quatre étoiles, c'est tout ce que je sais, mec !

Il renonça tout de suite à poursuivre cette conversation qui n'aurait abouti nulle part de toute façon. Je me suis assis sur le lit et la porte s'est refermée automatiquement derrière Qand qui avait remis son arme de service aux gardiens comme l'exigeait le règlement. Je n'étais pas armé, rien, pas de diplôme, un vrai flic comme on les aime dans notre Amérique des coins secrets mais pas perdus.

— Vous l'avez échappé belle, dis-je.

— Tu parles ! Ce salaud de Russel visait la tête. Est-ce qu'il ont eu ... (ici, votre nom, monsieur) ?

Ça le regardait pas, techniquement parlant, mais je lui dis la vérité à votre sujet parce que j'y étais autorisé. Le GP m'avait même dit qu'il fallait que j'informe Chacier comme si ç'avait été un ami d'enfance à qui le malheur fait des misères comme à la télé. J'avais pas d'ami d'enfance. Tous tués à Beyrouth et dans un autre endroit où le paradis est un vrai paradis pour les hommes et un enfer pour les femmes qui n'aiment pas se faire enculer dix fois par jour, même si ça sent la rose et qu'on peut se laver le cul sans rien devoir à personne. Chacier me tapait sur les nerfs.

— Vous le connaissez d'où, ce Russel de mes deux ? demanda Qand.

Chacier sourit comme s'il avait déjà répondu à la question et que c'était pas la bonne.

— Vous le savez bien, qui c'est, dit-il.

— C'est des conneries ! explosa Qand. On est pas des amateurs et surtout pas de BD ! Je vais te faire parler, salaud !

Qand, quand il cognait, il se rappelait plus qu'il en avait pas reçu l'ordre formel. On était filmé. Chacier se recroquevilla comme un escargot dans sa coquille, sauf qu'il avait pas de coquille et que Qand haïssait les limaces. Une fois, il avait baisé avec une femme et elle lui avait fait un enfant. Il était allé la voir à la maternité et il avait vu plein de limaces dans les berceaux. Jamais il s'était imaginé qu'il avait été lui-même une limace et que cette limace lui ressemblait. Il n'avait plus de nouvelles de sa petite famille depuis longtemps et il avait de toute façon changé de sexe. Maintenant, c'était une femme et il s'appelait Alice.

— Comme Mademoiselle ? fit Chacier comme si c'était une question.

Qand remit la chaise sur ses pieds et Chacier dessus.

— Tu te rappelles ce qu'on cherche, Kol ?

— Mac Guffin.

— *¡No me digas !*

J'ai pris le temps d'expliquer à Chacier qu'il pouvait pas venir avec nous et que je savais pas pourquoi. C'était pas à moi qu'il fallait poser la question.

— Il m'ont même pas donné de quoi écrire ?

Il était vraiment con. Il devait pas savoir exactement où il avait mis les pieds en devenant votre chauffeur, monsieur. Il n'avait sans doute pas grand-chose à nous dire qu'on ne suce déjà, mais, comme je l'ai dit à Qand qui me demandait pourquoi je perdais un temps précieux avec ce genre de minable, j'avais besoin de respirer le même air que lui avant de me lancer vraiment dans cette enquête. C'était fait. Qand continua à m'emmerder pendant tout le trajet de retour. Il a toujours manqué de patience, sauf quand il s'agit d'attendre que les produits brésiliens qu'il s'injecte fassent leur effet et quel effet ! Chacun son truc.

On s'est installé dans mon bureau pour y passer la matinée, moi dans mon fauteuil qui est comme qui dirait l'endroit où je passe le plus de temps, et Qand dans le canapé où il peut étendre ses longues jambes pour m'exciter l'air de rien.

— Ça serait bien si on avançait, dit-il.

— Mettre la main sur Russel n'est jamais arrivé à personne, mec.

— Faut pas se décourager d'avance, Kol. *Dame un beso.*

On attendit tranquillement les résultats de l'analyse. Tous les témoignages avaient été entrés dans l'ordinateur et il n'y avait plus qu'à attendre que le logiciel calcule les premières conclusions. On a l'habitude. Et on n'est pas pressé. Qand ne veut pas le comprendre. Il faut alors qu'il s'occupe.

À midi, on sortit du *Cosi* avec l'impression d'avoir mangé des trucs pas frais. En principe, je mange jamais chez les autres et encore moins dans

les endroits fréquentés par tous les autres. Mais j'avais quelques questions à poser à Pasopini au sujet de cette gonzesse qui m'avait fait du pied parce qu'elle me prenait pour un autre. Pourtant, je ressemblais en rien à Hightower. De quel autre s'agissait-il ? Un autre moi-même. Pasopini se gratta la bedaine, les doigts rouges de sauce tomate. Tout ce qu'il avait pu me dire, c'est qu'il aimait pas les flics. Ça, je le savais déjà.

— Ils ont bouffé en tête à tête et ils se sont tirés avant minuit, dit-il en claquant une langue incompréhensible. Il avait encore sa vieille bagnole pourrie.

— Vous l'avez revu dans la nouvelle ?

— Il était seul cette fois. Ou alors la fille était cachée dans le coffre.

Un fin observateur, ce Pasopini. Frank, qui le connaissait forcément puisqu'ils habitaient dans la même impasse, m'avait dit que ce nom était la contraction de Pasolini et de Papini. Je sais pas ce que c'est une contraction. Il avait pas dû être trop contracté à la fabrication ou alors il avait changé son mode opératoire. Qand et moi on se serait pas senti à l'étroit dans ce corps étranger. Surtout s'il avait des capacités d'extension comme le laissent supposer les observations de Frank. C'était trop compliqué pour Qand. On changea de sujet. On avait droit à un joker chaque fois que l'analyse informatique avait lassé le choix ou carrément un trou. Pasopini nous proposa un repas gratuit et on ne refusa pas, histoire de lui tirer d'autres vers du nez.

Faut se mettre à notre place. D'un côté, on nous impose des analyses incomplètes mais « pertinentes » et de l'autre on revient sans autres moyens aux données qui les ont « inspirées ». Ya de quoi se dénoncer pour faute de preuves. C'est ce qu'on fait jamais. Le métier veut qu'on continue. Manger, chier, manger, chier, et tout se passe ailleurs, voilà mon impression puisque vous me la demandez.

Ulysse était revenu sur la scène du crime avec la Chevolet spéciale que nous les professionnels on a même pas le droit de regarder tellement elle est spéciale. Qu'est-ce qu'il foutait dans cette impasse après qu'on l'ait laissé sur l'aire de repos avec sa nouvelle bagnole pendant que nous on essayait de conduire la vieille proprement pour ne pas compliquer les choses ?

La piste à suivre, c'était Ulysse Hightower, personne d'autre. On avait perdu du temps avec Chacier, je le reconnaissais. Qand aimait avoir raison. En cela, il se distinguait pas du commun des mortels. On a fini la sauce tomate et la mie de pain, vidé les bouteilles, rempli nos poches avec ce que personne ne boufferait à notre place parce qu'on y avait touché, et on se remit en marche, Qand et moi. On pouvait remettre ça à demain puisqu'on avait un plan. Heureusement, Qand et moi on habite pas au même endroit. On se sépara à la station de bus.

— Bonne nuit, Kol !

— Fais de beaux rêves, Alice !

J'aime les journées qui se terminent sur une note d'espoir. Je savoure toujours les soirées qui s'ensuivent. Seul ou en compagnie. J'en profite

pour fermer les yeux et ouvrir ma porte. C'est pas tous les jours, rassurez-vous !

J'ai débarqué dans mon appartement à la tombée de la nuit. Je vis comme qui dirait dans un désordre calculé. En fait, tout est rangé, comme dans ma tête. On peut s'asseoir où on veut et me parler pendant que je regarde la télé pour essayer de comprendre le monde où je vis. Qu'est-ce que je dis ? Où nous vivons.

À cette heure, le téléphone sonne toujours pour m'annoncer de mauvaises nouvelles. Il sonnait quand je suis entré. J'en ai perdu la foi.

— Kol ?

— Qui voulez-vous que ce soit !

— C'est Ulysse.

C'était peut-être une bonne nouvelle ! Je m'assis sur la corbeille à linge qui m'a jamais fait le coup d'être vide. Elle était même bien tassée.

— Je sais pas où je suis, Kol. Ça va être long à expliquer.

— Elle est dans quel état la bagnole ? Tu sais qui a signé le bon, conard ?

— J'ai eu tellement froid, Kol ! Maintenant j'ai chaud.

— Fallait pas te gaver de cocktails !

— J'ai rien bu, Kol. Juré !

J'avais dit ça une fois à un flic du temps où j'en étais pas encore un. Il m'avait pas cru.

— Ça va être long à expliquer, dit Ulysse.

— J'ai tout mon temps.

— T'es seul ?

— Comment t'as deviné ?

Puis plus rien. Je parlais plus à personne. Et personne me parlait. La douleur m'a ensuite arraché un petit cri comme du temps où j'étais une fillette. Puis le choc de tout le corps sur une surface dure qui pouvait pas être mon lit qui en plus fait un bruit que je reconnaîtrais en tous. On me transportait ailleurs. C'était tout ce que j'étais arrivé à penser avant de perdre totalement connaissance. À un moment donné, j'ai rouspété « Si c'est toi, Alice, ça m'amuse pas ! » et une voix que je connaissais pas m'a coulé dessus comme du vomi pour me dire que j'étais un « sacré con ».

Je me suis réveillé dans le noir. J'ai horreur du noir, mais pas comme une gonzesse qui a peur des souris parce qu'elle a la taille d'un éléphant. Je parle d'une horreur qui fait peur aux autres. En plus, je pouvais pas bouger à cause de quelqu'un qui dormait sur moi. Qui dormait ou qui était mort dans son sommeil ou d'une autre façon.

Je lui ai parlé. J'avais été abusé sexuellement dans mon enfance, même que ça m'avait changé sur le plan de ma propre sexualité. On pouvait encore m'enculer ou me la mettre dans la bouche sans rien payer ni me condamner à errer éternellement dans les couloirs de la folie. J'étais



devenu un solide gaillard. Celui ou celle qui se couchait sur moi était encore plus solide et j'avais du mal à respirer. En plus, il ou elle parlait pas ma langue. Ce silence me pesait, monsieur.

Et j'avais un besoin urgent à satisfaire. J'allais me chier dessus quand la lumière m'a éclaboussé. En même temps, l'être qui était sur moi s'éleva dans les airs. J'inspirai un bon coup. Je vis alors une grande fille rousse sans entendre ce qu'elle me disait. Elle était vêtue d'un tablier à fleur comme ma grand-mère, boutonné de haut en bas sur le devant, avec de larges échancrures pour laisser de la place aux bras qui étaient censés effectuer les tâches ménagères du quotidien. Mais c'était pas une grand-mère. Plutôt une adolescente effrayée qui me proposait de manger un morceau avant de passer à l'étape suivante. Comme j'étais à poil depuis que l'être encore non identifié s'était élevé au-dessus de moi, j'ai jeté un œil sur mon entrejambe histoire d'en excuser les apparences si jamais on m'avait drogué.

Je crois qu'elle est ressortie parce que je n'avais pas répondu à sa question. L'être ou la chose m'est retombé dessus. Comme j'étais en train de bander à mort (ya pas de honte !), j'ai subi une fracture de l'os pénien qui m'a envoyé de nouveau me faire voir ailleurs si j'y étais. J'ai rêvé qu'à des trucs horribles, tellement qu'en plein rêve je me souhaitais de jamais me réveiller. C'était pas avec ce genre de souvenirs que j'avais envie de vivre ma vie. Mais au fait, qu'en restait-il ?

Quand je me suis réveillé, j'ai tenté de m'accrocher à ce que je croyais être la mort, mais c'était les bras de la fille et elle me disait que je lui faisais mal. Elle grimaçait comme quelqu'un qui a l'habitude qu'on lui torde les bras. En tout cas, elle en avait pris l'habitude si c'était récent comme inconvenient majeur.

Moi-même j'avais pas l'habitude d'infliger des souffrances à des filles qui étaient peut-être les miennes si j'avais autant forniqué que je le disais. Malheureusement, Qand n'était pas là pour rigoler avec moi. Et puis quand il se trouvait en présence d'une fille à côté de laquelle il avait l'air d'un homme, il devenait méchant avec moi et me faisait payer ma propre méchanceté pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines, en ne m'adressant plus la parole même quand j'avais besoin qu'un être humain me parle.

J'étais toujours à poil et elle me faisait encore bander. Le moment était sans doute mal choisi pour se laisser aller. J'entendis enfin sa voix :

— Vous voulez manger ? Ce n'est pas très bon. Ce n'est pas moi qui cuisine. Mangez !

Oops ! J'aime pas trop qu'on mette des « neu » là où il y en a pas, signe que j'avais affaire à du beau monde, des ceusses pour qui la négation est incomplète si on l'a pas prononcée correctement et tout et tout. Mais bon, je respecte bien l'accord du participe passé dans je sais plus quelles conditions si obscures que c'est devenu instinctif alors que c'est parfaitement incorrect. Mais bon, on était pas là pour en discuter. J'avais envie, en dehors de ce qui préoccupait mon cerveau, de lui demander ce qu'elle foutait là.

— Mangez d’abord, monsieur.

J’avais qu’un membre de libre et c’était pas celui dont on se sert pour bouffer. Elle me planta une cuillère pleine d’une sorte de boue dans la bouche que j’avais ouverte pour parler. Petite, la gonzesse, du point de vue de l’âge, mais pas facile à convaincre ni même à amuser quand les circonstances ne s’y prêtent pas.

Elle me versa un liquide noir directement dans une veine que j’avais même pas senti qu’on me l’avait trouée et que j’étais en liaison avec des bocalux remplis de toutes sortes d’autres liquides qui bullaient pendant qu’elle m’expliquait qu’elle était là contre sa volonté. J’étais celui qui allait l’enlever à son ravisseur, lequel n’était pas amoureux d’elle si je comprenais bien.

— Si vous êtes celle que je pense, dis-je entre les dents (je les avais serrées pour pouvoir parler parce qu’elle arrêtait pas de me fourrer ses trucs infects dans la bouche), le type qui nous veut du mal s’appelle Roger Russel.

— Je ne vous ai rien dit, dit-elle en se levant d’un coup. Vous verrez avec lui. Il faut que je retourne.

— Où c’est-y que vous retournez, si je puis me permettre de demander ?

La porte se referma. J’avais bien bouffé. Le truc ne me tomba pas dessus et je crus même comprendre qu’on avait refermé les robinets qui alimentaient ma veine ou ma déveine. Par contre, j’ai pris une beigne de plus et je suis retourné rêver avec de vieux amis qui me voulaient du mal.

J’étais plus vraiment soumis au rythme des jours et des nuits comme il convient à un mec qu’a pas demandé à vivre et qui veut pas se tuer tout seul sans emporter ses souvenirs avec lui. On m’endormait et on me réveillait au rythme d’une théorie que j’étais pas fait pour comprendre si on m’expliquait pas. J’avais vécu des trucs assez méchants pour pas m’en offusquer, mais, à chaque réveil, j’exprimais des doutes sur la pertinence de la méthode. Russel savait même pas, ce que n’ignorait pas l’administration, que c’était pas la peine de me soumettre au détecteur de mensonge parce que j’étais pas naturellement enclin à mentir en présence d’une jolie fille. Mon érection permanente, à ne pas confondre avec le priapisme, témoignait assez de mes intentions.

Russel n’apparut pas une seule fois lors de ces courtes périodes de conscience. La fille venait ou ne venait pas et le truc qui s’était couché sur moi n’était pas identifiable. Il sentait rien, c’était déjà ça. Et c’était pas cette chose de forme humaine qui m’inspirait le besoin d’éjaculer sur tout ça comme on crache dans une poubelle pour pas salir le trottoir qui est utile à d’autres filles plus accessibles.

Des jours et des jours que je suis resté dans cette position et le truc que j’avais au-dessus de moi sentait toujours pas la charogne. La fille me nourrissait au sein dans mes rêves et à la cuillère chaque fois qu’elle venait et je bandais toujours autant, n’ayant droit qu’à une pollution nocturne par jour, ce qui me permettait de différencier le jour de la nuit et

surtout de savoir où j'en étais avec le temps, à un ou deux jours près parce que j'avais raté le début comme chaque fois qu'on m'obligeait à aller au cinéma en mauvaise compagnie.

Je commençais d'ailleurs à chlinguer. Personne pour me torcher le cul. Je pissais dans un tuyau et la fille sortait tout ce qui servait plus à rien qu'à puer. J'allais finir par devenir fou comme me l'avait prédit ma maman. Je me suis mis à raconter des histoires vachement bizarres, à personne quand j'étais seul et à la fille si c'était à son tour de plus l'être. Je supposais qu'elle obéissait contre sa volonté, bien qu'il soit difficile de parler de volonté à propos de quelqu'un qui a perdu sa liberté pour se donner corps et âme à un salaud qui s'y connaissait en torture et en manipulation. Russel n'avait pas la réputation d'un jeune premier qui perd sa voix quand la prima donna lui chatouille le cul en renversant l'encrier sur la partition en pleine pénurie de papier tue-mouche.

Des jours, je vous dis ! Et pas une seconde d'explication. Rien pour rassurer quant à l'utilité d'un pareil sacrifice, comme s'il s'agissait de crever à petit feu entre les bras d'une fille qui se déshabillait jamais pour prendre mes douches. Elle sentait pas la rose non plus.

Mais Russel pouvait surgir à tout moment. Je m'étais préparé à une conversation pleine d'humour, histoire de pas perdre le fil d'une enquête qui devait se terminer, si j'avais bien compris, par une condamnation à mort et des années de tranquillité avant qu'une pareille crapule renaisse de ses cendres. Je serais mort avant.

— Vous ne pouvez pas passer votre temps à vous plaindre ! me disait la fille quand je lui demandais de quoi elle vivait et si elle cotisait pour la retraite.

Il arrivait qu'elle me lise quelques pages d'un bouquin. Chaque fois, mon esprit recherchait le message caché. Elle refermait le livre sans m'expliquer ce que c'était, ce truc immobile depuis des jours au-dessus de moi.

— Ça fait de l'ombre, me dit-elle.

Elle avait peut-être raison. C'était là depuis longtemps, comme dans ces anciennes maisons où on a oublié au-dessus de la table l'os d'un jambon que les mouches finissent de ronger après des années de loyaux usages. En tout cas, ça ressemblait à rien. Je me faisais du mouron pour des prunes. J'étais pas loin de sombrer dans la dépression, mais pas comme un psychotique qui se jette par la fenêtre parce ça lui fait plaisir. J'avais connu l'angoisse coupante comme un rasoir. Maintenant, elle coupait plus parce que la lame avait besoin d'un sérieux affûtage.

— Et si je suis sage ? proposai-je.

Elle riait même pas. Rien l'amusait. Elle tirait sur le moufle et je m'élevais, sentant la merde gélatineuse se détacher de mes fesses pendant que le torchon tirebouchonné s'enfonçait dans mes oreilles. Un bruit de succion accompagnait le passage d'un peigne qui me faisait un bien fou en agitant mes couilles qui demandaient qu'à se vider. Un flash mesurait des distances, pratique constante que je comprenais qu'à moitié quand le

faisceau me partageait en deux parties égales pour que le cerveau de Russel aille toujours plus loin dans l'exploration des systèmes qui me maintenaient encore en vie.

Rien que l'odeur de la merde et d'autre chose qui sentait pas la charogne. La fille disait que ça l'écœurait pas autant que je croyais parce que j'étais trop délicat pour un flic. Elle m'apprenait que d'autres types subissaient le même régime et qu'elle avait l'intention d'obéir sans laisser de traces. J'avais beau crier, personne ne répondait. Des fois, je parlais au truc au-dessus de ma tête alors que je savais pertinemment qu'il pouvait pas me répondre. Mais ça me faisait un bien fou !

On doit vieillir vite dans ces conditions d'existence. La fille ne rajeunissait pas non plus. Un jour, elle est entrée avec un nouveau tuyau, poussant la porte avec son épaule. Ses cheveux rouges resplendissaient en contre-jour. Mais quand elle m'a regardé, comme elle le faisait chaque fois, j'ai vu qu'elle avait pris au moins vingt ans sans le dire à personne. J'ai dû crier tellement ça me faisait mal, comme si je venais de perdre quelque chose qui allait me manquer.

— Je suis Gisèle, dit-elle avec une pointe d'irritation. Relevez votre tête. Je vous apporte un nouveau coussin.

Ça n'expliquait rien, mais je me tus. Je me livrai à la toilette du matin avec application, même si je n'avais pas grand-chose à faire à part lever le petit doigt pour laisser passer un câble ou une tringle. Elle avait une autre odeur qu'Aliz. Plus fruitée, le confit ou quelque chose comme ça. Elle posait délicatement ses seins sur moi avant de reconnecter ce qu'elle avait débranché, chose qu'Aliz ne faisait jamais. Le même genou me remontait et j'entendais alors le claquement d'une goupille de sécurité. L'appareillage entier s'immobilisait. J'étais raide comme un piquet, cloué à même le sol.

— On va vous sortir aujourd'hui, annonça-t-elle dans le micro qui me liait à elle. Comme une plante. Au soleil. Vous aimez le soleil ? Vous ne l'avez pas vu depuis des mois !

J'étais pas vraiment heureux de l'apprendre, mais c'était pas désagréable non plus, je dois l'avouer. Un peu d'ombre aussi me ferait du bien. Il devait y avoir une différence entre le noir et l'ombre et je voulais profiter de l'occasion pour vérifier cette petite théorie de l'enfermement arbitraire en milieu aseptisé avec que de la merde personnelle pour pas risquer les infections nosocomiales.

Qui c'est qui viendrait me chercher ? Gisèle secoua son doigt préféré sous mon nez en me demandant de pas me faire remarquer dès le premier jour. Sinon, le deuxième jour était reporté à perpette.

— Vous n'avez pas envie de vous faire des amis ? dit-elle.

J'avais jamais vu une femme s'occuper autant d'un homme. Elle agissait à ma place. Est-ce que je pourrais avoir une fenêtre à mon retour ?

— Ça serait pas du priapisme, ça ? demanda-t-elle à ma queue. Le gland est mou, continua-t-elle dans le téléphone. Il dit qu'il n'a pas mal.

Aussitôt dit, aussitôt fait : elle m'injecta un produit démoralisant et me conseilla de penser à autre chose.

— On va venir vous chercher, dit-elle et elle claqua la porte.

Qand entra.

— T'étais où, mec ? On croyait t'avoir perdu. Non, non. Pas blessé. Pas une égratignure. T'avais pas fini de te branler. T'as tourné de l'œil en pleine crise de maturité. Qu'est-ce qu'on s'est inquiété ? Pas toi ?

Il avait apporté des fleurs pour égayer l'endroit.

— Ya des chiottes incorporées ? demandai-je.

Il disparut dans le noir et revint avec un rouleau de papier cul.

— T'as une brosse à dent maison et un peigne avec le logo. Comment tu vas, mec ? On n'a pas avancé depuis que t'es plus là pour nous en empêcher.

— Tu veux dire que j'ai perdu le sens des réalités en pleine fête intellectuelle devant mon film porno préféré et que depuis j'arrête pas de raconter des conneries et même de les écrire ?

— Tu vas rencontrer des gens comme toi, mec. Ça va te faire du bien. C'est le début.

— Des gens comme moi ? Le début de quoi ?

Qnad avait l'air désolé d'en avoir trop dit le premier jour, que même il restait plus grand-chose à dire et qu'on se ferait chier demain. Mais j'avais pas à m'inquiéter, il était là pour ça. Il exhiba son ordre de mission. Mission Kol Panglas avec des trucs dans le cul et rien dans les mains !

— Tu te fous de ma gueule, Alice ! Dis-moi que c'est pas du priapisme !

— Ils auraient pu t'éclater la tête, mec ! Tu devais simplement rentrer chez toi et la fermer jusqu'à nouvel ordre. Ils ont pas apprécié que tu leur parles comme à des merdes. C'est ce qu'ils ont dit.

— Mais à qui j'ai parlé ? Attends !

— Ils sont montés après toi et ils t'ont fait la fête. T'étais pas en état de te battre. Je crois que c'est comme ça que ça s'est transformé en priapisme. Je connais un mec à qui c'est arrivé. C'est pas moi.

— C'était qui, ces mecs ? J'ai pas de souvenirs ! J'avais loué le DVD et acheté des boulettes fortifiantes. J'avais fait de mal à personne !

— C'est arrivé, quoi ! fit Qand en sombrant dans la mélancolie.

Un de plus au tapis ! Chacier, Frank, Ulysse, John et moi ! Et vous, monsieur, dont je n'avais pas de nouvelles puisque c'était vos ordres. Il restait plus que Qand pour parler avec le Grand Patron. Il ferait jamais le poids devant Gor Ur !

— T'as promis de pas délirer, Kol ! Sinon, tu verras plus personne de civilisé avant longtemps. Rien que des hallucinations. Tu veux un peu de mescal pour te remonter l'estomac, mec ? J'ai le mien dans le cerveau et ça me donne de drôles d'idées question bouffe ! Tu veux voir ?

J'avais jamais autant déliré de toute ma carrière de policier au service du bien et du mal. On me plaça sous un arbre que je savais même pas ce que c'était comme arbre et je m'en foutais comme si Dieu avait pensé qu'aux chiens en plantant des arbres dans le cul de cette foutue terre où qu'on est obligé de vivre parce qu'on a la trouille de crever sans laisser de traces. Ils me donnaient à boire avec un compte-goutte. De l'eau avec des trucs qui avaient le goût de l'eau. Un type qui avait l'air encore plus atteint que moi s'asseyait sur un piston pour m'injecter des idées sereines comme dans la tête d'un magistrat. Et le type qui voyageait au pied de l'arbre voisin ne savait pas pourquoi on l'obligeait à souffler dans les voiles pour que ça avance.

— Parce que ça avance pas tout seul, conard !

— Tu souffles pas dans les voiles, Kol ?

— Non ! Je pète ! Et ça fait tourner une sacrée turbine ! T'as de la chance qu'on soit pas en compétition toi et moi !

Je l'encalais celui-là avec sa goélette ! Un héritage de famille. J'avais hérité de la douleur que ça fait de rien posséder juste après avoir possédé. Le soleil était filtré par une toile blanche couverte de mouches. Elles caguaient comme on le fait toujours quand c'est trop blanc pour être vrai. Qand revint avec de la fumée dans une bouteille vidée de son eau.

— J'ai pas besoin d'halluciner, merde ! Mais je te remercie quand même, Alice.

— C'est à cause du priapisme ?

— Dis à ce type de changer d'océan !

On en était où de l'affaire Russel ? Il avait la justice de trois pays sur le dos et il courrait toujours, répandant son odeur de pisse dans les clans métalliques qu'on était secrètement chargé de protéger des oxydations et autre tentatives de corrosion. Même le vent transportait les miasmes des Urinants. J'avais trop lu.

— Je vais tout de même pas passer ma vie dans un fauteuil, Qand ! Fais quelque chose !

Pour un type qu'avait jamais rien fait pour moi à part rien faire, c'était de dures paroles, et je m'en rendais compte, m'apitoyant sur son sort qu'était pas meilleur que le mien si on se plaçait du point de vue du résultat. Il me regardait avec ses yeux de merlan frit comme si j'avais encore quelque chose à donner au monde qui m'avait tout repris sans me demander si j'avais pas deux ou trois trucs à faire avant de tirer ma révérence. Il avait jamais lu des Marvels et ça lui manquait pas. Ces histoires de métal et de pisse, pour lui, c'était de la gnognotte d'oiseau avec l'oiseau dedans. Quand il allait acheter un bouquin chez Frankie, « Télémaque », c'était

pas pour se nourrir de conneries qui servent qu'à boucher les trous au lieu d'en ouvrir d'autres et de finir par savoir ce que c'est un trou.

— Je te parle pas de sexe, Kol ! Me fais pas dire ce que j'ai pas encore dit. Je suis pas encore tombé dans le pot de chambre pour siffler avec les crottes. Vous avez rien sur la merde dans vos BD ? Rien que du métal et de la pisse ? Vous l'expliquez alors comment la merde, au sens figuré ? Par le cul ? Ah ! ce que j'aimerais être à ta place ! Pension, chambre individuelle et repas gratuit toute la journée. Et des infirmières jouasses qu'on peut prendre pour des autres qu'ont jamais existés que dans ta tête, Kol !

Il était presque furieux, Qand. Il oubliait que cinq mecs attendaient d'être exécutés par les Urinoirs et que j'étais peut-être moi aussi dans le couloir de la mort alors que tout le monde s'était déjà habitué à me prendre pour un cinglé. Il en pensait quoi, le GP ?

— Il pense que tu ferais mieux de profiter de ta douce retraite, même si tu souffres de priapisme, d'incontinence, d'insuffisances organiques diverses et de troubles du comportement en présence des personnages inventés par ce qui te reste de conscience professionnelle.

Ça, c'était pas une phrase de Qand. Il l'avait apprise par cœur dans un rapport que j'aurais bien aimer compulsé pour me calmer les nerfs ou au contraire (c'était pas vraiment un but) pour éclater de joie et de déprime à la fois dans un de ces moments de lucidité qui font de moi un type charmant comme une allumette dans un puits de pétrole.

— Faut que tu me tires de là, Alice ! Je sais plus qui est qui avec tout ce qu'ils me filent ! Je suis même plus sûr que tu es mon amie !

J'avais mis un « e » pour l'émouvoir. Il sanglota, mais pas comme une fille, que c'en était émouvant. Je me suis mis à chialer moi aussi. On voyait bien que c'était foutu. J'avais aucune chance de taper sur l'épaule de Russel avant de le pousser dans la salle d'exécution. Ils ne m'offriraient même pas ce plaisir s'ils réussissaient à le coincer un jour. Mais dans quels filets si j'étais pas là pour le tendre en travers du chemin de cette crapule à deux têtes ?

— Pourquoi deux têtes, Kol ?

— La sienne et la mienne.

— Je comprends pas, Kol. T'es devenu compliqué. Tu devrais demander une licence pour amuser les condamnés à mort. Je suis sûr que t'as une idée bandante, Kol !

— J'en ai une, Alice, mais sans toi, c'est plus une idée et ça me fait chier.

Paroles à double sens que je me mordis les doigts de prononcer avant de m'être expliqué sur ce qu'elles contenaient de profonde amitié et même d'amour que je peux bien confesser puisque je pourrais plus baiser.

## QAND

Cher monsieur,

Je vous écris, sachant que vous n'êtes peut-être pas en état de me lire. J'espère aussi que cette lettre vous parviendra dans son intégrité. J'ai dû la remettre au docteur Sabat qui, comme vous le savez, se charge de la censure dans cet établissement.

Vous connaissez mon dévouement sans faille depuis vingt ans que je travaille sous votre direction.

Je suis en train de perdre l'un après l'autre les meilleurs de mes amis à cause d'un vent de folie que les médias s'ingénient à faire souffler sur la vérité.

Cette vérité, monsieur, je la détiens et je voudrais vous en confier la substance avant d'avoir moi-même maille à partir avec le système.

Ce n'est pas Roger Russel qui vous a tiré dessus contrairement à ce qu'affirme Frank Chercos qui est, je vous le rappelle, le seul témoin dans cette affaire. Le procureur émet d'ailleurs des doutes quant à la crédibilité de ce témoin qui n'est pas sans taches. Loin de moi l'idée de mettre sur la sellette sa moralité qui n'est, soit dit en passant, que celle d'un drogué prêt à tout pour satisfaire son vice.

La seule personne en état de témoigner c'est vous, monsieur, et vous avez été trompé par les apparences. Votre fidèle Chacier ne peut plus, hélas, vous détromper comme il savait le faire si bien.

On accuse Roger Russel d'être la cause de la terrible anomie qui dénature notre bonne société moderne. Permettez-moi, monsieur, de ne pas comprendre ce qui vous permet de déclarer que le Métal est une mode sans influence nocive sur le comportement de nos concitoyens et que l'Urine serait la pire des calamités qui a frappé le monde depuis les sept plaies de l'Égypte.

Vous avez pris le parti de défendre les intérêts de personnes telles que Gisèle de Vermort et K. K. Kronprinz, pour ne citer que deux célébrités du show business dont je suis aussi admirateur que n'importe quel péquin choisi au hasard du courrier des lecteurs. Mais que cela se fasse au détriment d'un homme tel que Roger Russel est parfaitement inacceptable et je profite de l'occasion qui m'est donnée pour vous écrire ce que j'en pense.

Je ne suis pas un Urinant contrairement aux bruits qui courent dans le service. Certes, je ne suis pas un être ordinaire, mais je demeure l'être humain que ma maman a voulu mettre au monde et éduquer pour lui succéder dans le domaine des sciences et des arts. Je pratique les deux, comme vous le savez, avec un certain bonheur. De nombreux prix témoignent de mon importance, ainsi que des reconnaissances dans les pages de la chronique contemporaine.

Je suis, comme vous le voyez, complètement étranger à la bataille médiatique et judiciaire qui oppose les adeptes du Métal et les partisans de



l'Urine. Je suis même enclin, sauf votre respect, à considérer que cette dramatisation juteuse de la bêtise est suffisamment dangereuse pour que quelqu'un comme moi se décide à en dénoncer les abus et les conséquences sur la tranquillité et l'hygiène de nos partenaires sociaux. Nos affaires ne vont déjà pas si bien, je pense qu'il est inutile et idiot d'en ajouter encore une couche.

Vous allez me trouver bien impertinent, monsieur, même si vous n'êtes plus tout à fait de ce monde. Je vous demande de ne pas le quitter définitivement sans autoriser la diffusion de ce que j'ai à dire, car moi aussi je ne souhaite pas m'en aller avec une conscience corrompue pour tout bagage. Notez, monsieur, que je ne préjuge pas de la vôtre.

Je suis d'ailleurs flatté que le docteur Sabat ait accepté de vous transmettre cette lettre sans en changer une seule virgule. J'ai toujours recherché son avis et je n'ai pas manqué de m'y soumettre encore, cette fois dans le cadre d'une censure dont on dit qu'elle est de plus en plus draconienne malgré les progrès incontestables de l'esprit démocratique qui fonde la pérennité de notre chère nation.

Comme vous le savez, ce n'est pas parce que l'académie Nobel n'a pas souhaité examiner mon dossier de candidature que j'en suis réduit à m'exprimer dans des courriers que personne ne publie pour ne pas avoir de sérieux ennuis avec le cœur du système dont on ne sait pas de quoi il est composé exactement.

Je serais heureux si vous pouviez lire cette lettre, même si je sais que le docteur Sabat, connaissant votre état, sait que vous ne la lirez pas et que personne n'osera vous l'injecter pour que vous ne partiez pas sans, si vous n'êtes pas encore parti, ce dont je suis dans le doute le plus délicat.

Mon ami Kol Panglas vient de perdre la raison et cela, monsieur, sans raison. Ce n'est pas un coup à la tête qui peut expliquer, — comme dans le cas de Jean Amila que Joëlle Losfeld ré-édite heureusement pour les amateurs de bonne littérature —, de pareils désordres dans un esprit qui a dirigé le Service d'Enquêtes Spéciales pendant les deux ou trois décennies que vous connaissez aussi bien que moi.

Je suis allé le voir à l'hôpital. J'en suis malade, monsieur, mais pas parce que j'aurais choppé une maladie nosocomiale dont celle qui me fait le plus peur est le staphylocoque doré qui ne brille pas, monsieur si je peux me permettre cette note d'humour, par son intelligence tellement il est bêtement constitué par le Seigneur notre Dieu que je profite de l'occasion pour saluer d'autre part les très belles réalisations créatives. Merci.

Ils avaient ficelé ce pauvre Kol avec des tuyaux injecteurs automatiques. Comme il faisait beau, ils ont débranché les connexions au système intégré pour les reconnecter à un système portatif que le spécialiste en réseau sociaux m'a demandé de jeter un œil de temps en temps des fois que quelque chose se passerait comme ça arrive quand ça se passe. J'étais, même sans prix Nobel, parfaitement constitué pour la forme.

J'ai attendu qu'ils le préparent ce qui fut long et pénible mais j'ai des ressources quand je suis seul avec personne pour mélanger ce qu'il m'a fallu des jours à remettre dans le droit fil de l'ordre prescrit par cet

excellent docteur Sabat qui veille aussi, du point de vue de la censure, à la bonne marche de vos jours tant qu'il y a de l'espoir.

Dans cet hôpital que je ne connais que par ouï-dire, le dernier cri se note par le nombre d'employés qui entretiennent les surfaces pour qu'on ne glisse pas dessus par esprit de jeu qui ferait de nous des enfants et non pas des candidats au prix Nobel que si je l'ai pas l'année prochaine je me coupe le zizi ou les cheveux, comme vous voulez, devant un parterre de fleurs spécialement réunies pour la décision que personne ne peut prendre à ma place tant que j'ai la force d'exister sans pousser les autres à se suicider.

J'ai d'abord attendu dans une salle prévue à l'attente quand on a rien d'autre à faire ou qu'il n'est pas question de faire quelque chose qui pourrait nuire à la compréhension de la totalité de l'ensemble qui accuse le coup au lieu de se tenir tranquille pour ne pas risquer d'être quelqu'un d'autre ou quelqu'un tout court dans les cas les moins intéressants pour la science.

On est bien dans ce genre d'établissement de la force publique.

Ensuite, on m'a dit qu'il faisait beau et que si j'étais en état de le faire je pourrais voir les malades qu'on sort au soleil pour les renouveler. Parmi eux, en jetant les dés au bon endroit, je trouverais mon ami Kol qui avait, je devais le savoir pour ne pas me liquéfier dans la surprise, perdu la tête au sens figuré. Le sens propre n'avait rien à faire ici et d'ailleurs il fallait le chercher ailleurs. Ce que je n'ai pas fait, comme Dieu quand il se met en quatre pour ne pas se conduire en homme dans les situations de stress.

Ils avaient raison de ne pas mentir, il faisait beau et le soleil envahissait un joli jardin dont je pouvais apprécier la curiosité.

— Asseyez-vous là et lisez un bouquin en attendant.

Ce que je fis. Je n'avais rien à manger, mais ça allait. J'ai la sale habitude de grignoter pour faire passer le temps que la télé ne peut pas passer à ma place parce que je zappe trop. On amena des malades tuyautés comme des moteurs à explosion interne. Ils avaient l'air tous heureux de se trouver là par hasard. Moi aussi.

— Zêtes de la région ? me demanda un ancien bibliothécaire qui avait tout donné à la poésie pendant ses heures de travail et rien au temps de loisir auquel avait droit sa famille qui avait envie de se la couler douce au bord de la mer.

— Je ne suis pas né ici, mais c'est tout comme, répondis-je avec un élan de sympathie qui ne passa pas inaperçu.

— Vous êtes venu pour enquêter ? Vous avez une tête de flic.

— J'ai un ami... à qui il est arrivé quelque chose.

— Il m'est encore rien arrivé ! Il en a de la chance, votre ami !

J'avais peut-être eu tort de me lancer dans une conversation gratuite. Heureusement, ils ont amené Kol et je me suis précipité sur lui pour l'embrasser et constater qu'il se portait parfaitement bien malgré les bruits de couloir.

— Je t'ai apporté des trucs qui font passer le temps, mec.

Kol n'avait pas vraiment la tête à parler du temps qui passe pendant qu'on s'emmerde à mort. Il avait une mauvaise tête, un peu comme si c'était pas la sienne, ce qui me rendit encore plus triste parce que les gens avaient peut-être raison au sujet de sa raison chancelante.

— Il m'ont dit que t'es bientôt sorti, mentis-je.

Il secoua la tête. Avait-il même envie de sortir ?

— Les pieds devant, oui, dit-il en m'étreignant une main avec les deux siennes. T'as des nouvelles des autres ?

— Des autres quoi ?

— De ceux qui ont quelque chose à dire, mec !

J'en avais. Je lui dis ce que je savais. Frank en tôle dans le cadre de la protection des témoins, John en convalescence dans sa maison de campagne bordée de flics en armes, Ulysse quelque part on savait pas où, Chacier au fond d'un trou, etc., etc., ... ce qu'il savait déjà par lui-même.

— On sait même plus qui dirige l'enquête, dis-je sans intention de faire du mal. On aura peut-être bientôt des nouvelles. Mais je sais pas par quel canal. On dit que ça n'a plus aucune espèce d'importance.

— On se trompe !

Kol avait frappé du poing sur l'accoudoir, faisant valser les comprimés et les connections de rechange. Un peu plus loin, un garde blanc surveillait nos agissements comme si on était là pour agir.

— J'ai pas de conseil à te donner, mec, me dit Kol dans l'oreille, mais mon petit doigt me dit que cette histoire n'est pas finie.

Il bandait comme s'il avait toujours fait ça sans avoir aucune autre idée derrière la tête. On a rigolé. Les autres malades riaient aussi, mais sans raison valable, ce qui est toujours risqué dans ce genre d'endroit. Le garde ne riait pas ni le contraire. On aurait dit, si on me l'avait demandé, qu'il avait envie d'autre chose. Une évasion n'était pas possible. Et un dossier d'extraction allait exiger de la patience et pas mal de fric. J'avais de la patience et Kol avait du fric. L'avocat que j'avais consulté cherchait à joindre nos personnalités pour n'en faire qu'une de ce point de vue.

— J'ai pas peur, dit Kol. J'en ai vu d'autres. À saigner !

Dans ce monde de dingues, si tu bandes pas, tu fais quoi ? Te regarder dans un miroir en attendant que quelqu'un le fasse à ta place. C'était exactement comme ça que je jetais le temps par la fenêtre et que Kol allait perdre son argent si on trouvait pas à communiquer avec vous, monsieur.

— Chacier est vivant ? Première nouvelle ? Qui est mort alors ?

Je suis rentré chez moi avec la bave au ventre. Personne à l'intérieur. J'ai pénétré. Ça sentait la sardine à l'huile et le pain rassis comme chez quelqu'un d'autre, ce qui m'a ps mis la puce à l'oreille. J'ai ouvert ce qui était fermé malgré moi et j'ai attendu que ça fasse de l'effet.

J'ai dormi des heures. On ne dort pas comme ça quand il y a une raison de dormir. J'ai avalé un café et je me suis enfui au bureau. Personne ne m'attendait. Les dossiers s'accumulaient depuis des années, incompréhensibles à force de pas manger à l'heure tous les jours. Le dossier « Russel » était sous-titré *Gor Ur* comme si j'étais en train d'écrire le scénario d'une BD. C'est pas comme ça qu'on se donne le temps de se suicider. Il devait y avoir une autre manière, mais j'avais rien trouvé là-dessus dans les arborescences. J'étais seul comme un chien qu'a pas appris à pisser pour soulager sa conscience. Comme si un chien pouvait avoir quelque chose à se reprocher.

Si encore on avait découvert un cadavre coupé en deux dans le sens de la longueur. Non. Il était coupé en travers de l'abdomen et le résultat c'était deux morceaux facilement recollés rien qu'en les regardant sur la photo. Pas terrible comme roman noir. Alors que si le corps avait été scié de l'entrejambe jusqu'au sommet du crâne et que les deux morceaux avaient été placés tête-bêche pour les besoins de la photo, alors le mec n'aurait jamais trouvé ni même l'idée du responsable d'une pareille horreur.

Et encore. Imaginez, monsieur, que le mec responsable coupe le cadavre dans le sens dessus-dessous. Pas facile avec les instrument habituels. Moi, je penchais pour un rayon laser. Mais que de temps passé à mettre en place ce qui devait ressembler à un laboratoire et non pas à un terrain vague en bordure des dépotoirs officiels de la ville !

J'avais formé cette image dans ma tête et à quoi ça ressemblait ? À la double photo de quelqu'un qu'on aurait pris devant et derrière si on plaçait les deux morceaux à l'endroit et à rien si on les mettait à l'envers en se disant que les gens, qui sont en principe cons comme des balais, reconnaîtraient les constituants organiques du corps humain.

Mais on n'avait pas trouvé le cadavre d'Aliz de Vermort. Pas une trace de souffrance sur les chemins qu'on avait retracés sur nos écrans. Le caca qu'on avait ramené le premier jour n'avait pas parlé et ensuite, le silence, le noir, rien !

Kol était désespéré, anéanti, réduit à l'envers du décor. Je comprenais qu'il en était devenu malade. Ce qui était moins facile à comprendre, c'était pourquoi ils l'avaient enfermé.

— Il a des absences, me dit le médecin responsable du Service des Reconstitutions Mentales.

— Putain mais c'est quoi des absences ?

On me conseilla le calme et la sérénité, deux qualités que je possède comme tout le monde, mais en faible quantité, ce qui me distingue quand j'en ai besoin.

— C'est marrant, dis-je, chaque fois que je viens ici, il est là !

Le toubib me toisa comme si je changeais à vue d'œil. Il croirait pas à un effet d'optique si je cherchais à me défendre.

— Je suis pas venu pour parler de moi, mec ! dis-je. Kol a un petit problème, je suis d'accord avec vous. Mais c'est parce que ce milieu de

culture ne convient pas à ses exigences de bonheur ! Vous pouvez pas comprendre ça !

Rien à faire. J'avais pas le bon pouvoir de conviction. Je revenais à l'attaque tous les jours. Je réfléchissais, réservant mon énergie pour la journée chargée que mes visites à l'hôpital doublait facilement en deux parties égales de même importance relative. J'étais à deux doigts de sombrer dans un désespoir qui faisait deux avec le prix Nobel.

La nouvelle éclata comme une bulle interactive et c'était à moi, qui n'ai jamais écrit dans un journal, qu'on confiait la tâche d'en parler ! J'ai tout fait comme dans Marie Rogêt. Si quelqu'un pense le contraire, même si ma faute est infime, qu'il se lève et parle le premier avant que je pousse le travail jusqu'à son point de non retour. Plus personne ne sera sauvé.

On avait fini par mettre la main sur un cadavre qui pouvait être sur une autre piste car on n'était pas sûr que c'était celui d'Aliz de Vermort. Comme je suis un humoriste né, il y a des chances pour que ce que je vais rapporter ne fasse rire personne. Pourtant, c'est de l'horreur sans une seule trace d'humour.

J'avais moi-même pensé à toutes les façons de couper et découper un cadavre pour que ça paraisse horriblement dernier cri. J'en ai dit deux mots plus haut parce que c'est la photo qui est horrible si on la regarde en sachant que ce qu'on est en train de regarder est un cadavre d'être humain.

À qui profite le but de l'opération ? À la victime qui doit souffrir le plus possible avant de mourir ou au spectateur qui doit vomir d'horreur ? Certainement pas à l'assassin qui ne ressent pas de l'horreur, mais du plaisir. Comme moi, mais de façon différente sinon je ne serais pas là pour en parler aussi distinctement.

Je me suis rendu sur les lieux avec Sally Sabat. Je suis le côté profiling et elle penche de l'autre et si c'est moi qui penche elle est le côté médico-légal. J'analyse les faits et elle les choses. C'est comme ça que ça marche depuis que Kol est enfermé avec les fous. Elle a de beaux seins.

Le corps reposait sur une grille et un autre fou avait mis le feu dessous. La fille avait cuit lentement. On en était à la troisième cuisson de ce type. Une quatrième était probable dans un intervalle de temps qui restait à calculer en tenant compte des précédents intervalles qui se rapprochaient d'heure en heure. Qu'est-ce qui avait fait dire à la police locale que cette fille était peut-être celle qu'on recherchait ? Une poignée de cheveux roux ? Non. Les deux autres filles n'avaient pas eu cette chance non plus. Le shérif me montra la médaille en partie fondue. On y lisait clairement « mort ». J'ai frémi en lisant ce mot car ce n'était pas un mot si le shérif avait raison. Sally Sabat effectua les prélèvements d'usage en attendant d'approfondir ses recherches en laboratoire.

— Vous pensez qu'elle a beaucoup souffert ? demandai-je au shérif.

— C'est pas le genre de Russel de faire souffrir les filles avant de les envoyer au diable, mais quand j'ai lu ce qui est écrit sur la médaille, Alice, j'ai pensé à vous.

— Ce n'est pas écrit, Shérif, c'est effacé. Nuance.

Le cadavre avait la taille qu'Aliz, la même morphologie apparente et toutes ses dents. J'allais enfin pouvoir prouver que Roger Russel n'était pas l'homme qu'on disait. Une seule erreur de ma part et on m'enlevait l'affaire. Je n'avais qu'à bien me tenir. Sally Sabat m'avait assuré de son soutien, quitte à fausser un peu les données si les partisans de la thèse contraire s'en prenaient à ma sécurité ou à mes biens. J'aime l'horreur, mais pas à ce point.

J'ai fait amener la grille et ce qui restait du feu. Le cadavre était entre de bonnes mains aussi. S'il s'agissait bien de celui d'Aliz de Vermort, il resterait à prouver que Roger Russel ne l'avait pas tuée. Or, la médaille trouvée sur le cadavre constituait un début de preuve prometteur et Roger Russel avait un alibi qui cadrerait parfaitement avec l'heure du crime. En effet, à cette heure-là, le Prinz donnait un concert à deux cents kilomètres d'ici et tout le monde savait que Russel assistait toujours à ces concerts où il tentait de vendre de la pisse avec une armada de complices déguisés en chevalier du Temple. Si je comprenais bien, il fallait maintenant :

- certifier l'heure du crime, ce qui relevait des compétences de Sally Sabat ;
- identifier formellement Aliz de Vermort en authentifiant la médaille, ce qui serait le rôle de Gisèle de Vermort ;
- trouver un témoin visuel ayant vu Roger Russel pendant le concert du Prinz.

Une fois réunies ces informations indiscutables, le procès de Roger Russel pouvait commencer et je le gagnerais. Les deux autres victimes n'aurait plus alors aucun sens.

Sally m'avait promis des résultats dans la soirée du lendemain. Ça me laissait le temps d'avancer sans reculer, car les cadavres ne m'aident pas à aller de l'avant. L'hôtel où résidait Gisèle de Vermort plaisantait pas avec la poussière. Je n'en ai pas trouvé malgré d'intenses recherches sous les tapis. Je picolais au comptoir quand elle m'a appelé par mon petit nom, ce qui devait l'émouvoir un peu tout de même vu qu'il n'y a aucune ressemblance. Elle portait une robe de soirée et s'était contentée de peigner ses longs cheveux rouges dans le dos. Pas un bijou pour détourner l'attention. Un parfum discret comme un pet. Du vernis aux ongles, en haut comme en bas, mais sans paillettes. Elle n'allait nulle part.

— On m'a parlé d'une médaille, dit-elle. Nous autres les Vermort...

Elle défaillit. C'était bon signe. Le barman la soutenait à grands cris.

— J'ai besoin d'une petite signature, madame, dis-je en tendant le formulaire pré-rempli auquel le morceau de médaille était attaché.

J'eus un mal fou à retrouver sa tête au milieu de tant de cheveux. Le barman n'arrangeait pas les choses en cherchant lui aussi à verser le contenu d'un verre dans une bouche qu'il ne trouvait pas non plus.

— Veuillez signer, madame !

— Buvez un coup, ça vous fera du bien !

Elle était presque sortie de sa robe. Le mot « mort » revint dans la conversation, ce qui m'encourageait à continuer. Le barman avait un avis sur le sujet :

— Personne n'est mort, madame, Dieu merci ! ânonnait-il en versant le contenu de son verre n'importe où.

Les cris de Gisèle ameutèrent la foule des rupins qui se prélassaient devant la télé en sirotant ce qu'il y a de plus cher sous forme liquide. J'exhibais ma plaque pour les tenir à distance. Le barman exulta enfin :

— Jusqu'à la lie, madame, jusqu'à la lie !

Il avait trouvé la bouche, le veinard. C'était plus compliqué pour moi. J'avais les deux mains prises, l'une par le formulaire et l'autre par le stylo. Le visage de Gisèle s'était figé pendant la déglutition. Il n'y avait pas été de main morte, le barman ! Il ne laissait aucune place à ma propre tentative. Elle n'était plus en état de signer. Elle avait perdu connaissance. J'étais dans de beaux draps.

— Parlez-lui, vous ! m'intima une autre rombière en cavale matrimoniale. On dit que vous savez parler aux femmes !

Le barman eut un sourire complice. Il tenait Gisèle à bras le corps et la robe était remontée sous les seins, lesquels montraient des signes de fatigue dans leurs balconnets en acier trempé.

— Signez à sa place, me dit-il à mot couverts. Ils n'y verront que du feu.

La tentation était grande, mais j'avais besoin de la signature de deux témoins en plus de celle de Gisèle pour attester que le morceau de médaille appartenait bien à Aliz, ce qui confirmait que le cadavre rôti était bien le sien. Le barman haussa les épaules et s'associa deux autres gaillards pour transporter Gisèle dans sa suite. J'avais plus qu'à attendre que Madame revienne à elle, ce qui prendrait du temps qui m'était compté. Je suivis la troupe dans l'ascenseur. Il y a toujours de la place pour moi quand les choses se compliquent. Une minute plus tard, j'étais à son chevet et on avait mis un encrier à ma disposition car Madame ne signait jamais sans son avis.

— Ce n'est pas notre médaille, dit-elle enfin.

Je m'étais attendu à une déclaration plus conforme à l'idée que je me faisais de la justice, mais j'avais bien entendu que toute ma théorie était fichue par terre si elle disait la vérité.

— Mais, le mot « mort »...

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, monsieur !

Merde d'encrier ! Elle le tenait fermement, bouchon vissé à fond, et sa plume avait valsé avec mon formulaire presque complet sans sa signature, mais complètement inutile devant un jury.

— Le mot « mort », madame ! On ne peut pas être plus clair !

Elle ne me jetait pas dehors. D'autres pouvaient s'en charger. Le gros Jean était derrière et voulait m'enculer. Je reculais vers la cage de l'ascenseur intégré à l'appartement.

— Vous reviendrez demain, me dit-elle en souriant.

Qu'est-ce que je viendrais faire demain ? Si je n'apportais pas la preuve que le cadavre n'était pas celui d'Aliz de Vermort, le témoignage attestant que Roger Russel participait à sa manière au concert de Prinz prouverait au plus qu'il n'avait pas tué la fille calciné par on ne savait qui au juste.

— Vous êtes sûre, madame ? Regardez encore ? « mort »...

J'étais dans l'ascenseur et je descendais. On m'arracha au passage d'un couloir me concernant et je me retrouvais dans la rue avec des gens qui n'avaient plus rien à voir. Sally Sabat était en train de travailler pour rien. J'avais même oublié le formulaire sur le canapé où Gisèle m'avait reçu avec son encrier. Par contre, le bout de médaille, je le serrais dans mon poing et j'avais l'air de vouloir en découdre. On me laissa circuler. Droit au bureau où j'allais pouvoir chialer comme un gosse qu'on a trompé sur la date de son anniversaire.

Je ne sais pas comment je me suis retrouvé sur cet iceberg !



## ULYSSE II

La glace fondait à toute berzingue !

Des jours que j'avais pas mangé !

J'ai vu la main un beau matin. Elle dépassait d'une flaque. J'ai creusé, mais pas profond. J'ai pas pu aller plus loin que le poignet. Et j'ai coupé. J'y connais rien en anatomie. Mais au bout d'une heure, j'avais une main dans la mienne et une sacré envie de la manger même si c'était pas à moi.

En haut, le soleil brillait dans le bleu du ciel. Une belle journée s'annonçait, peut-être la fin de mon voyage.

J'ai fait un feu avec ce que j'ai trouvé dans la bagnole. J'avais pas envie de manger cru. J'ai arraché les ongles et bien flambé la peau à cause des poils et des microbes. Il n'y a pas grand-chose à manger dans une main et en plus ça ouvre un appétit d'enfer parce qu'il faut sucer les os, s'appliquer à bien nettoyer la surface avec le bout des dents et aspirer des sucres relevés au sel que la mer me prodiguait. J'étais presque repu quand j'ai achevé mon premier repas d'adulte. Et il était pas midi.

Puis ça m'a repris et j'ai crié pour me faire du bien. Dans la flaque, il y en avait encore jusqu'au coude. Demain, jusqu'à l'épaule et ainsi de suite. Je n'avais aucune idée de la quantité d'énergie que ça apporte, un corps humain. Pas trop longtemps, parce qu'un de ces jours prochains, il n'y aurait plus d'iceberg sous mes pieds et je voguerais en plein océan à bord d'une bagnole qui n'était pas faite pour ça.

Un peu de légumes m'aurait pas fait de mal, mais fallait pas rêver, surtout que quand ça m'arrivait, de rêver, j'avais plutôt l'impression d'halluciner et de m'approcher trop près du bord.

Où en étaient-ils, tous ? Tous mes amis qu'étaient-ils devenus ? Ce pauvre John s'en était-il tiré ? Et moi, pas une égratignure. Rien que de la souffrance. De l'intérieur vers l'extérieur, comme si j'étais destiné à finalement me dissoudre dans un espace que j'avais du mal à comprendre tellement je m'y sentais chez moi et pas chez les autres.

Je souhaite à personne, pas même à vous, monsieur, de vivre une expérience de ce type que j'appellerais Zéro parce que rien c'est rien comme pas grand-chose c'est foutu.

Quelle horreur quand j'ai pu dégager la tête ! Je l'ai reconnue sans me faire mal comme à l'école. C'était Alice, pas Aliz. Alice Qand, le psycho je sais pas quoi de l'équipe. Et encore, le reconnaître c'était rien. Plus dur était de ne pas se demander ce qu'il foutait avec moi, et donc avant moi, sur cet iceberg, lui dedans et moi dehors.

Ça m'a tellement désespéré que j'ai creusé sans interruption jusqu'à ce qu'il fasse mauvais, ce qui arrive quelquefois dans les régions tropicales qui sont pas faites pour les icebergs. J'ai aperçu les premiers remorqueurs peu après m'être raisonné. J'avais sorti Alice de son trou. C'était d'ailleurs plus un trou. Les remorqueurs semblaient tous se diriger vers moi, mais je

savais que c'était un effet d'optique. Ya pas comme l'optique pour vous changer un homme sain en animal qui cherche sa route en pays hostile.

Ils m'ont pas demandé tout de suite pourquoi Alice était en morceaux, ni pourquoi il était mort alors que moi j'étais aussi vivant qu'une mouche sur un tas de merde prévu à cet effet.

Il avait de beaux seins, Alice, et ça leur a pas échappé. Ils m'ont quand même permis de dormir plusieurs jours sans l'aide de médicaments.

D'après eux, certains étaient morts. Je savais pour Alice, puisque c'était pas moi qui l'avais tué, mais j'ignorais tout du reste de l'histoire.

— On peut pas vous raconter ça comme ça, me dit l'officier de quart. Ça vous rendrait dingue !

C'était pas le moment. Qui avait tué Alice ?

— Si c'est pas vous, me dit l'officier, ça va être compliqué.

On m'a ramené à terre. De ma fenêtre, je pouvais voir les icebergs qui rutilaient en plein soleil et les canalisations qui sortaient de l'océan pour former des parallèles au-dessus du désert, disparaissant dans les jeux de lumière qui séparaient le sable du ciel. En bas, ma bagnole finissait de rouiller entre les mains de gosses qui s'acharnaient à la désosser quand j'avais plus la force de les engueuler. De toute façon, ils parlaient une autre langue que la mienne et j'étais pas motivé pour me faire comprendre.

J'aurais pu rester là à me poser les mêmes questions jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nourri, logé, des femmes faciles et à la portée de ma bourse, la possibilité de jouer avec des types qui ne trichaient jamais sauf avec eux-mêmes quand ils rentraient chez eux, j'étais pas au paradis, mais je savais où j'étais et je pouvais pas ignorer ce que je redeviendrais si je retournais à mes occupations professionnelles.

Ils avaient creusé une tombe pour Alice et m'avaient demandé ce qu'il fallait mettre dessus comme symbole. Je savais même pas qu'on mettait des symboles sur les tombes quand on a de l'éducation. Chez nous, on gravait le nom et les dates. Quelquefois un petit mot arraché à la poésie.

— C'est ça, un symbole, mec, me dit l'officier.

Et on a mis un vers que je sais même pas d'où je l'ai sorti. De ma mémoire, me disait l'officier. Tout le monde a une mémoire. Il était temps que je m'en serve sans but précis, moi qui détestais le flou en matière de relations humaines.

### *Je cherche l'or du temps.*

Je sais pas ce qu'il avait cherché toute sa vie, Alice, mais il avait rien trouvé d'aussi beau que cet or qui n'est pas banal à ce que je crois. Dans la poche du costard que son assassin n'avait pas vidé sans doute parce que ce n'était pas le but recherché, on avait trouvé un formulaire pré-rempli avec la photo d'un fragment de quelque chose qui pouvait être n'importe quoi et ce mot qui était aussi un fragment : « mort ». Ça m'a fait froid dans le dos.

— Quand est-ce que vous retournez dans votre pays, Ulysse ? me demandait régulièrement l'officier.

— Jamais ! Je suis trop bien ici, mec.

— Va falloir travailler alors...

J'avais pas envie de bosser. On peut rien faire quand on a pas l'espoir en rien. Je pouvais même pas leur vendre des pièces de la bagnole parce qu'elle appartenait à l'Administration. Peut-être la même qui trafiquait dans l'iceberg en attendant de trouver un moyen de transformer le sable en eau potable. Je connais pas une seule partie du monde où on n'a pas mis les pieds. De dignes descendants des Anglais, voilà ce qu'on est. Et pire que les Français, quoique moins cons.

Je cherche moi aussi, mais ni or ni temps qui tienne ! Je cherche à ne pas mourir et je ne trouve rien. Pas assez con pour croire à une quelconque postérité. Il fallait que je me tire d'ici, mais après mûre réflexion, ce qui pouvait prendre du temps. Ces enfants seraient des adultes et ils ne se souviendraient pas que j'avais été comme un père pour eux. Ils ne m'avaient jamais jeté ce regard que je saurais pas définir, mais que j'avais moi-même lancé plus d'une fois à mon vieux père.

Roger Russel continue la série de ses crimes, tuant les uns ou condamnant les autres à l'enfermement : (1) Fabrice de Vermort, assassiné en Andalousie (soupçon de la justice espagnole, mais accusation ferme de la police française), (2) Agnès Pitou en Occitanie (soupçons), (3) Alice Qand sur un iceberg (mais Ulysse Hightower est très vague sur ces circonstances), (4) Chacier (peut-être, son cadavre étant toujours « à l'étude » par les services du procureur) devant la librairie « Télémaque », (5) un certain « monsieur » dans un état critique (oui, vous, mais votre témoignage a été interrompu par un coma soudain), (6) Frank Chercos en prison sous prétexte de protection de témoin (jusqu'à quand ?), (7) Ulysse Hightower quelque part au bout du monde mais l'homme retrouvé en compagnie du cadavre d'Alice Qand sur l'iceberg n'a pas encore été identifié par les services de l'ambassade US. Gisèle de Vermort, Anaïs K. et K. K. Kronprinz sont encore de ce monde. Mais pour combien de temps ? Quant à Aliz, personne ne saurait dire si le cadavre calciné de la télé est le sien ou pas. J'ai interrogé John Cicada, ancien astronaute de la NASA, sur les circonstances de l'attaque du repaire supposé de Roger Russel au cours de laquelle il a été blessé alors que son compagnon (Ulysse Hightower) a disparu mystérieusement.

In *New York Times* (Jo.Manna)

## CICADA I

Je ne suis pas un policier professionnel. Quand j'ai quitté la NASA pour profiter d'une juste retraite, j'ai vite senti le besoin d'un peu d'action pour retrouver le bonheur perdu des espaces infinis. La police de New York m'a proposé cet emploi de consultant dans les affaires de vol de matériel aéronautique. J'ai senti alors encore plus cruellement les effets de l'inaction ! Mon amie Sally Sabat, qui avait quitté la NASA quelques années plus tôt pour se consacrer à sa passion pour la recherche médico-légale, m'a donné d'autres raisons de vivre en m'associant à ses activités officielles. Je suis content que le New Yorker me donne l'occasion de la remercier publiquement, même si elle est plus là pour me retourner le compliment.

Hightower n'est pas un type très malin. C'est ce qu'ils disent à New York. Moi je crois qu'il est dingue. C'est peut-être pour ça qu'ils m'ont demandé de le « seconder ». J'ai écouté la bande telle que nos services l'ont transmise à votre rédaction. Il y manque deux trois trucs, mais l'ensemble est assez fidèle à ce qui s'est passé là-haut. Hightower et moi on avait fureté partout et à force d'obstination et de mauvaise bière on est arrivé à

dénicher ce vieux Russel qui nous prenait pour des cons depuis trop longtemps à notre goût. On est arrivé là-haut dans un état d'excitation qui n'avait rien à voir avec les bouteilles vides qui s'entassaient sur la banquette arrière. Il faisait nuit, ça a mal tourné pour nous à cause de ce crétin de Hightower et je me suis pris une balle dans la peau sans savoir d'où elle arrivait. Un des hommes de Russel m'a écrasé la gueule à coups de pied et il n'est plus resté que des touristes pour me regarder jouer le dernier acte sans applaudir une seule fois à mes cris de douleur authentique. Ah ! Les vaches !

J'ai poireauté dans la vase la plus crasse pendant que des minables me regardaient crever comme un chien qui vient d'être écrasé par une bagnole en fuite. Pas un témoin fiable dans ce tas de salauds qui pensent qu'à s'amuser si on peut appeler ça penser. Je saignais comme à l'abattoir, entre le froid et le chaud mais sans la petite tiédeur qui annonce la mort. C'était déjà ça.

On m'a trimballé à l'hôpital dans la bagnole des flics municipaux qui étaient plutôt équipés pour les disputes de couple. Un type qui prétendait s'y connaître me faisait un mal de chien en compressant la blessure. Je faisais un bruit de champagne au bord des lèvres, mais sans la fille qui attend qu'on éteigne la télé pour commencer.

Aux urgences, un interne m'a assommé sans me prévenir et je me suis réveillé dans le même lit qu'un type qui était en train de mourir. En fait, il était entré dans le mien.

J'étais tellement en forme que j'arrivais pas à crier au viol. Je l'ai laissé faire ce qu'il voulait. Il puait de la gueule. Il avait les ongles longs et taillés comme des lames de rasoir. Il en fourra un dans ma bouche et l'agita comme si j'étais doué pour ce genre de cochonnerie. Comme j'avais perdu mon dentier dans le sable chaud de Walala, je pouvais même plus mordre. Mais pas un doigt au cul, rien entre les couilles, ce type savait pas baiser, du moins pas comme j'avais appris.

Son doigt se figea d'un coup, comme s'il venait de crever parce qu'on lui enfonçait un couteau entre deux vertèbres. J'ai rassemblé ce qui me restait d'énergie et je l'ai soulevé, surpris de pouvoir le faire alors que j'avais été incapable de résister à ses avances. En poussant un grand cri qui allait faire venir du monde, je l'ai balancé hors du lit et il s'est écrasé comme du vomis mais sans dire un mot de ce qu'il pensait alors qu'il voyait la mort de près. Il avait rien dans le dos, juste des tuyaux dans le cul et des tiges d'acier à la place des jambes. Jamais je m'étais battu avec un type reconstitué, même au plus fort de l'aventure spatiale qui nous a mené au bout du monde par un nez qu'on avait pas bien fin comme vous le savez maintenant que les financements de la science ne concerne que la santé.

J'étais en train d'y penser quand quelqu'un est entré. Ils en avaient mis du temps à se soucier de ma sécurité ! Mais au lieu de s'occuper de si j'avais eu mal et tout ce qui va avec, l'homme en blouse blanche se pencha sur le cadavre encore chaud que je venais de commettre pour sauver la face, rien que la face parce que côté pile, c'était pas beau à voir. Le type que je venais d'assassiner en état de légitime défense avait quand même eu le temps de m'enfoncer son message sibyllin dans le cul. C'était électrique,

du genre aléatoire et ça me secouait la langue comme si je savais plus parler celle des hommes. Après un plongeon spectaculaire dans l'obscurité des appareillages qui environnaient ma convalescence, le type débrancha un fil et m'expliqua aussitôt que c'était encore un court-circuit, comme si j'en avais déjà eu, des court-circuits ! Et que je savais pas ce que c'était de débrancher quelqu'un qu'on vient de tenter d'assassiner après l'avoir violé. Je délirais comme un bourreau qui a oublié l'essentiel.

Au bout d'une minute de ce cirque, la chambre était pleine à craquer et je craquais moi aussi. On m'enlevait le truc que j'avais dans le cul sans anesthésie locale, mais avec précaution parce que c'était précieux. J'ai jamais su ce que c'était, même si j'en ai parlé pour dire que c'était arrivé et que je comprenais pas pourquoi ce type rafistolé avait mis la main sur moi.

Pendant qu'ils le brancardaient, j'ai eu le temps de lire les données de son bracelet d'identification. Il s'appelait Chacier et j'avais jamais entendu parler de lui. Il était même pas mort. Il respirait comme si l'air allait lui manquer alors qu'il y en avait encore assez pour tout ce monde qui s'agitait pour le sauver de je ne sais quelle attaque hormonale. Pendant ce temps, j'étais tranquille. Je bougeais plus un cil, de peur qu'on me demande pourquoi.

Ils sont enfin sortis avec leur colis. La porte demeura ouverte, avec une tringle en travers au cas où le vent, qui soufflait dans le couloir à cause d'une fenêtre coincée dans la mauvaise position, m'enferme définitivement dans cet enfer étroit comme un vagin d'adolescente.

J'ai même pas aperçu la moindre casquette sécuritaire. Pas un bruit d'arme qu'on fourbit en attendant le moment de s'en servir contre mes ennemis. Comme si Russel n'avait pas les moyens d'investir les lieux pour me descendre. J'avais vécu des situations pires dans l'infini, claustrophobie et agoraphobie et des phobies en veux-tu t'avais qu'à la fermer en voilà. J'ai survécu à tous les coups fourrés de la recherche spatiale et identitaire. Mais jamais de ma vie on m'avait réduit à l'état de victime consentante !

Et voilà que le psychologue de la maison veut en savoir plus sur les raisons de mon comportement.

— Mais enfin, monsieur Cicada, il vous voulait pas du mal, cet homme ! On cherche pas à tuer quelqu'un parce qu'il vous embrasse dans la bouche. Pas en milieu protégé, mon ami !

D'abord j'étais pas son ami. Et puis j'arrivais pas à voir si ce psychologue était un homme ou femme. Le genre d'attente qui me force à me poser des questions anciennes que j'ai plus jamais posées en public depuis que mon père m'a enfoncé son clou dans la tête pour m'apprendre à vivre comme un homme qui sait faire la différence entre une queue et un trou. J'éclatais en sanglots d'homme (Ouais, ouais, les sanglots d'homme des vies au long de l'atome) :

— Putain ! Merde ! Il a failli me tuer ! C'est tout ce que vous trouvez à dire d'un type qui s'en prend à l'existence des autres sans la moindre explication et encore je suis sûr que s'il s'était expliqué j'aurais rien compris !

— Vous vous faites du mal, John. Prenez ça.

Je pris. J'étais dans une étape de mon existence où j'avais pas le choix si on m'en proposait comme ça sans me demander mes papiers. Et pour ajouter à mon trouble intérieur, ce type m'avoua s'appeler Alice parce que sa mère, qui voulait bien un garçon et pas une connasse de fille, aimait bien ce prénom elle savait pas pourquoi. Ya rien comme le manque total d'explication sur des sujets aussi délicats.

— Je m'appelle Alice et je suis votre psychologue.

Sans préciser si c'est psychologue au masculin ou au féminin. Moi, ça me trouble, ce genre de situation. Mais à la fin de la conversation, j'ai su, comme je l'ai dit, que sa mère voulait pondre un garçon et pas autre chose. Il avait l'air de m'assurer qu'il n'était pas autre chose.

— Qui c'est ce Chacier ? demandais-je pour changer le sujet de la conversation.

— Un patient qui a des problèmes de mémoire. On le soigne. Alors comme ça vous croyez que Roger Russel est un mauvais homme qu'il faut mettre en prison ou pire ?

Un troisième sujet, mais j'avais une réponse claire à la question. Je voyais pas comment on pouvait penser le contraire. Avoir la trouille de se gourer sur le sexe de quelqu'un est un défaut mineur qu'on peut toujours camoufler dans autre chose, ne pas savoir qui était Chacier me turlupinait pas plus que ça puisque j'étais pas au courant de sa relation avec vous, monsieur, et par conséquent avec tous les acteurs et actants de cette affaire. Mais si on me demandait ce que je pensais de Roger Russel alors que je venais de prendre une balle dans la peau et même pire, ça pouvait me mettre hors de moi et devenir dangereux pour celui ou celle qui me posait la question !

— Il m'a tiré dessus, mec ! Que croyez-vous que je pense d'un type qui a failli me tuer ? Comme ce Chacier... !

Le piston couina dans la seringue. On a beau avoir amélioré les frictions dans ces technologies de la translation, il reste encore beaucoup à faire pour que ça ne fasse plus aucun bruit que le patient peut pas se passer d'interpréter comme un mauvais bruit.

— C'est quoi, un mauvais bruit, John ?

Encore une question qui va droit au cœur de l'existence avec une nuance de malignité qui présage assez de l'avenir et surtout de cette part d'avenir qui est la dernière seconde à signifier quelque chose.

— Pas facile d'avoir une conversation avec vous, John. Je vais prescrire le dernier cri en matière de remise à jour. Vos connexions ont besoin d'un bon reconstituant structurel. Dormez !

Je souhaite à personne de vivre de pareils moments de déstructuration. Si Alice m'avait posé la bonne question, j'aurais pas pu lui dire qui j'étais en réalité, en tout cas pas ce type qui a reçu une balle dans le dos et qui n'a même pas perdu un ami dans la bataille.

Le jour où on m'a permis de sortir de ce trou, j'ai explosé de joie et demandé tout de suite à boire. Je sais pas ce que ça vous inspire la joie, monsieur, mais moi ça me donne envie de faire un tour où j'ai pas souvent l'occasion de voyager parce que c'est pas mon métier et que mon métier exige une sobriété exemplaire. Mais j'étais en convalescence et j'avais aucune obligation de me conduire en gentil garçon. On m'interdit d'ailleurs de conduire dans cet état et Alice consentit à me ramener à la maison à condition que j'en profite pas pour me renseigner sur ce qu'il savait de Russel, de Chacier et même de vous, monsieur.

Ça sentait le renfermé dans le salon à cause des restes d'un repas oublié avant de partir précipitamment en mission pour sauver ce crétin de Hightower qui s'en était d'ailleurs peut-être tiré sans une égratignure, mais dont on n'avait pas de nouvelles depuis que je l'avais vu disparaître dans la nuit de Walala au volant de ce chef-d'œuvre de bagnole que Chevrolet avait conçue spécialement pour nos services secrets.

Alice accepta un verre et même de s'asseoir pour regarder le jardin à travers la baie vitrée. C'était la vue que je pratiquais quand j'avais pas la forme. Il la trouva « charmante » et elle l'était sans doute parce qu'il était pas le premier à tomber sous le charme de cet arrangement buissonnier composé par le propriétaire des lieux. Je m'attribuais rien sans raison.

— Faut que je me sauve, John ! Kol a des soucis avec le réseau. Vous n'y connaissez rien en réseau, n'est-ce pas ?

— Que dalle !

— Vous avez lu l'article de Jo Manna ?

— Ça s'écrit Jo.Manna, avec un point entre. Une coquetterie.

— Conneries ! Que des conneries ! Roger Russel n'a rien à voir avec la Maffia. Ni même avec le gouvernement. Des conneries, je vous dis ! Oh ! Je connais vos opinions, mais on ne vas pas se disputer. Si vous êtes sage, je vous dirais qui est Chacier. Un homme clé.

Il me tendit sa petite main en os. J'avais jamais touché un truc pareil, mais j'étais prêt à me la mettre au cul s'il suffisait de plus se disputer à propos de Russel pour avoir des renseignements vrais sur Chacier que je savais même pas qui c'était. Je me doutais qu'il avait pas cherché à me faire du mal uniquement pour me fourrer un message dans le cul, message dont j'ignorais le contenu. Il savait tout ça, Alice, à la condition qu'on se dispute plus comme des gamins pour savoir si c'est mieux le football que le rugby ou MacDonald que King Burger.

— OK, Alice, plus rien sur Russel. Mais je veux tout savoir sur Chacier.

— Vous allez tomber de haut, Johnny !

— Vous voulez coucher avec moi ?

— Kol va pas être content...

— On s'en fout de Kol. À moins qu'il en sache plus que vous...

— Il en sait vachement plus !



Je l'avais échappé belle. On pouvait plus coucher ensemble sans prendre le risque de mettre Kol dans un état incompatible avec ma curiosité malade et la fragilité affective d'Alice qui était, je peux le dire maintenant qu'il est mort et enterré, un peu femme sur les bords.

J'avais même pas envie de ça. Je l'ai regardé remonter dans sa voiture. J'étais de moins en moins sûr des goûts de sa mère. Il disparut dans la nuit. Je me suis couché sans autre désir que de me réveiller le plus tard possible dans la même peau, mais avec des améliorations morales assez notables pour cesser de me détester quand j'ai envie de quelque chose.

On était huit heures du matin et je savais toujours rien sur Chacier. Je me foutais complètement d'Ulysse et de ce qui lui était arrivé. Kol continuait de m'informer comme si j'étais pas assez clair. Alice était en retard. Ça lui ressemblait pas.

— Vous avez une nouvelle bagnole ? dit Kol.

Il voyait bien que j'en avais une nouvelle ! Ses yeux n'avaient jamais été autant en face des trous de nez. Elle était là, ma bagnole, et on pouvait la voir par la fenêtre. Elle rutilait comme si je l'avais achetée rien que pour ça. Avec de l'argent public. Et je payais pas non plus l'assurance. Kol ne faisait pas autrement avec sa canne. En moins cher. Il avait ce regard vertical de ceux qui peuvent pas s'empêcher de ressentir de la jalousie chaque fois qu'un proche a remporté une victoire incontestable sur la misère. Et Alice qui se faisait désirer !

— J'ai appelé chez elle, mais rien, dit Kol.

— Comment ça, « chez elle » ?

On parlait peut-être pas du même Alice ? Mais Kol me rassura. Il faisait toujours la même erreur de style à cause de ce prénom ambigu. Fallait pas y voir autre chose qu'une erreur. Mon œil !

— Vous me rendriez service, John, si vous utilisiez votre superbe bagnole pour aller jeter un coup d'œil chez Alice. La grasse matinée, c'est pas son genre. Et on peut pas me soupçonner d'assassinat. On n'a pas passé la nuit ensemble. Elle... il était tellement excité ! J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose avec quelqu'un.

Quel débit ! J'acceptai un cigare pour la route, mais je l'allumerais pas à cause de l'odeur que ça donne au cuir qui préfère d'autres contacts moins persistants, des trucs qu'on peut effacer à l'éponge.

Je suis chez Alice à midi. Ils avaient relâché Frank Chercos. Et il se tenait devant la bagnole d'Alice, les mains dans les poches, regardant la plaque d'immatriculation comme si on lui avait demandé de vérifier l'identité du propriétaire. Il a levé les yeux quand les reflets de mes ailes ont embelli cet endroit plutôt triste où Alice n'invitait jamais personne à partager la douceur de ses draps, pas même Kol. Ils allaient à l'hôtel, me dit Frank.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? lui demandai-je. Russel veut te faire la peau, non ?

— Alice dit que non. On avait rendez-vous ce matin. Elle n'a pas ouvert sa porte. J'ai sonné comme un dingue, mais ça m'a passé.

Il avait l'air en effet d'avoir souffert. Il était blanc et vert. Sans compter la couleur de son costard. Je l'avais jamais vu en costard. Lui non plus. Il posa un pied sur le pare-choc. Il s'était ciré les pompes. C'est pas en prison qu'on vous les cire et papa lui payait pas de domestiques.

— Je monte, dis-je.

J'ai défoncé la porte sans perdre du temps à sonner. L'appartement était vide. Bien rangé ou pas dérangé. Les fenêtres fermées, les rideaux tirés, rien sur la table de la cuisine ni sur le canapé. Une lampe était allumée, mais c'était pour le bien-être d'un poisson qui avait l'air crevé de toute façon. Frank m'avait rejoint.

— Encore un coup de notre ami Russel, dit-il. Dire que je l'ai aimé !

Il avait l'air vraiment malheureux, ce minable. Je me suis soudain rappelé qu'il était le seul témoin de la fusillade de la librairie « Télémaque », la sienne. Russel avait fusillé deux types. Qui étaient ces types, Frankie ? Il le savait bien, sinon il aurait pas tremblé devant l'image que lui renvoyait l'écran de la télé.

— J'ai pas vu Rog tirer sur ces types, voilà ce que j'ai dit à monsieur Qand. Vous savez qui c'était, vous ?

— J'allais en parler avec Alice en échange d'un petit service.

Pourquoi parler de ce détail intime avec un inconnu que ça ferait sans doute rire ?

— On ferait bien d'informer Kol, dis-je.

— Cékikol ?

Au bout du fil, après l'émotion, Kol se mit à réfléchir tout haut. Il passait en revue les endroits où on avait une chance de trouver Alice en bonne ou mauvaise compagnie.

— Prenez Frank avec vous. Son papa l'a fait embaucher par la maison. Apprenez-lui à manier un 38. Vous allez avoir besoin de deux flingues. Et je serai pas là pour vous torcher le cul.

Il raccrocha. Frank m'interrogeait du regard. C'était pas un hasard s'ils l'avaient relâché ce matin. Kol était un sacré manipulateur. Mais ce gosse m'inspirait pas de bons sentiments. Il me serait utile comme chair à canon. C'est pas grand-chose un mec pas épais pour me mettre à l'abri du feu d'enfer que Russel me réservait.

— Et Aliz ? fit Frank pendant qu'on redescendait.

— Ben quoi ?

— Je veux dire : Aliz.

Il était pas au courant pour la fille qu'on avait trouvé sur un gril. Je lui en parlerais en chemin. On allait rendre visite à une relation d'Alice. Et c'était pas du tout cuit.

Bernie Beurnieux avait un passeport français. On savait pas trop ce qu'il fricotait dans les parages. À l'entendre, il avait besoin de beaucoup de vacances pour se reposer du dur métier qu'il avait hérité de son père. Une fois par mois, il faisait l'aller-retour Paris-New York à bord d'un avion cargo qui transportait des marchandises en transit dans son pays. Mais c'était pas son affaire. Il avait un cousin à bord et profitait d'une faveur que la compagnie offrait aux familles de ses employés. Ou alors c'était pas ça du tout et il nous racontait des blagues. On était pas obligé de le croire. Ses papiers étaient en règle. Il avait rien à se reprocher en Amérique. En France non plus. Peut-être en Afrique, mais c'était des rumeurs. Chez lui, le vent soufflait en provenance de Marseille. On avait beau le pister, il ne s'intéressait qu'à la bouffe et à tout ce qui concerne la restauration. Une curiosité à toute épreuve. Il ramenait chez lui des recettes de spécialités du monde entier. Pourquoi aller plus loin que New York ? C'était ici qu'il s'arrêtait au lieu d'aller se perdre dans des pays où la sécurité de l'individu soupçonné de trafic n'est pas garantie par la Constitution.

— Je connais ce type, me dit Frank à peine qu'il l'avait vu et on était encore à l'extérieur du bar où il jouait aux dominos avec un gros lard que j'avais jamais vu dans les parages.

— Dis m'en plus, mec !

— Il vient une fois par mois à la librairie pour prendre des bouquins que Rog achète pour lui, que j'ai jamais regardé ce que c'était.

— T'as pas de curiosité pour les types qui sentent la sauce béarnaise et qui se pointent dans ta librairie avec une régularité de train de banlieue parce qu'ils ont un rendez-vous avec ton patron pour se faire livrer des bouquins dont t'as pas idée parce que t'es pas curieux ?

— Rog sert lui-même ses clients.

— Il en a combien de clients, ton pote ?

— Des tas ! Ils viennent tous pour la même chose, ce qui normal dans une librairie. Je mets pas mon nez dans ses affaires.

— Des fois que ça sente pas aussi bon que tes pieds !

On est entré dans le bar sans se tenir la main parce que c'était pas ce genre de bar, sinon on aurait joué nous aussi aux dominos. Bernie me connaissait pas, mais la gueule de Frank lui disait quelque chose, il se rappelait pas quoi. Il avait dû le prendre pour un employé de la librairie et l'avait pas bien regardé comme si ç'avait été quelqu'un d'aussi important que Russel. Et celui-ci n'avait pas fait de présentations pour lever le doute. Frank se dirigea droit sur lui.

— Vous savez pour Rog ? lui dit-il en lui tendant la main.

L'autre leva sa carcasse comme s'il se préparait à se battre. Il était pas très grand et du coup Frank avait l'air d'un catcheur. Je suis allé m'asseoir au bar et j'ai commandé deux bières. Deux minutes plus tard, ce gros lard de Bernie était devant moi en train de me regarder comme s'il m'avait vu moi aussi quelque part et que ça lui revenait pas.

— John a été un fameux astronaute, dit Frank qui se trouvait derrière moi.

— John Cicada, dis-je sans me lever de mon tabouret.

Bernie grimaça. Il connaissait rien en fusée. Il jouait jamais avec ça quand il était gosse. Il était trop occupé avec les filles. Même qu'à l'époque il était sec comme une trique. Il se prit la bedaine à deux mains et la secoua. Pas un bruit. Il avait pas encore roté, mais ça n'allait pas tarder car la bière était bonne par ici.

— C'est à moi, dit-il en virevoltant comme une danseuse autour d'un piquet mais sans le charme et même pas une promesse qu'il allait pas recommencer à nous impressionner.

— C'est à vous ?

J'en croyais pas mes yeux. Encore une info qui avait échappé à la vigilance pourtant légendaire de Kol.

— J'ai acheté cet établissement avec mes économies, poursuivit-il. D'habitude, j'achète rien sans consulter Sally. Mais j'ai craqué dès que j'ai goûté aux charmes de cet endroit qui sent bon la bière et l'encaustique. Vous avez bien fait de venir.

Il se posa sur le tabouret qui se trouvait derrière lui sans doute à l'endroit exact où il l'avait placé pour ses conversations avec des inconnus qui pouvaient devenir des relations si rien ne s'y opposait. Ça le gênait pas que je sois flic maintenant que j'étais plus capable de piloter quoi que soit qui vole. Il avait jamais rien piloté, lui, et ça l'empêchait pas de penser lui aussi à une douce retraite qu'il aurait pas la bêtise de consacrer aux activités d'une police pas très douée pour mettre fin au crime avant que les Chinois débarquent en Amérique avec la complicité des banques et des systèmes de communication.

— Je comprends pas un mot à ton baratin, lui dis-je. Je suis pas venu pour que tu m'embrouilles avec des idées politiques et tes phrases sans queue ni tête. J'ai même pas besoin de ton gros cul pour m'asseoir.

— Ça va, mec ! Vous énervez pas. Je vous invitais à prendre un verre, mais si vous avez pas soif, caltez !

— T'es un dur, hein, Bernie !

J'écrasai la main qu'il avait posée sur le comptoir, sans doute pour prendre appui et me coller un pain avec ce qu'il avait dans l'autre main. Il se plia et j'en profitai pour lui envoyer mon genou dans la gueule. Il était tellement coriace qu'il encaissa encore mon coude dans le dos entre les cervicales et les dorsales. Il ouvrit enfin sa main et Frank poussa un petit cri en voyant la lame de rasoir dont un angle était planté entre le pouce et le majeur, à l'endroit où ça saigne le plus quand on coupe.

— Légitime défense ! lançai-je à l'encan pour faire fuir les clients qui n'auraient pas compris que j'étais pas d'humeur à me faire enguirlander par un juge.

Bernie se mit à se sucer le sang avec un appétit qui en disait long sur sa connaissance de l'hémorragie.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Je sais pas où est Russel. Mais je sais ce que tu lui as fait, petit !

Mon poing le rendit sourd de l'oreille gauche pendant une bonne minute qu'il passa à gémir comme s'il avait mal et que je sentais rien.

— Comment tu sais qu'il lui a fait quelque chose ? dis-je sans cesser de lui pétrir les couilles à pleines mains.

— Rog me l'a dit si tu veux savoir, conard !

Un doigt en moins pour m'avoir traité de conard. Je m'étais même pas rendu compte que j'avais cassé une bouteille et que je pouvais m'en servir pour faire le mal.

— Tu l'as vu où Russel ?

— Au concert !

Encore ce Prinz de mes deux ! Je cognais dans le tas sans rien viser de particulier. Quelque chose se brisa. C'était pas ma main. Bernie laissa échapper un râle. Il avait pas l'air d'encaisser la totalité de ce que j'avais à lui faire payer pour m'avoir blessé le moral.

— Quel rapport avec Alice ? demandai-je à Frank qui se tenait la bouche tellement ça le dégoûtait de voir un mec saigner.

Il remuait des yeux pas frais, comme ceux des poules qui se rappellent plus où elles ont pondu.

— Vous voulez parler d'Alice ou d'Aliz ? couina-t-il.

— Le mec qui croyait avoir fini de te soigner ! Le psy.

— Bernie a encore des choses à dire, John !

Mais Bernie faisait non de la tête. Le tabouret commençait à donner des signes de fragilité. Il tenait sur deux pieds maintenant. La position était instable. Bernie allait valser derrière le comptoir s'il continuait à dire le contraire de ce que Frank savait déjà. Et s'il le savait, pourquoi je m'en prenais à Bernie, perdant mon temps et mon énergie à cogner sur un type couvert de sang et ouvert en plusieurs endroits alors que mon collègue pouvait tout simplement me dire les mêmes choses mais en plus simple.

— Qu'est-ce qu'on voulait savoir encore, Frank ? demandai-je parce que j'avais peur d'oublier quelque chose par mes propres moyens.

Frank se racla la gorge.

— Je crois que c'est tout, John.

Bernie parut soulagé.

— Tu vois, dis-je, on t'a dérangé pour rien. On savait déjà. Mais maintenant tu sais ce que c'est, la leçon de l'Amérique. T'en avais jamais entendu parler ? Et ben tu l'as sentie passer ! Cherche à comprendre le sens de l'amitié avant de t'aventurer en territoire ennemi.

— Cassez-vous, conards !

Cette relation toute nouvelle pour moi se terminait dans la douleur de la rupture. J'avais pas quitté les lieux sans lui tirer une balle dans le pied. Le

tabouret s'est brisé comme du verre et toute la carcasse a dégringolé comme un gratte-ciel.

— Je comprends pas trop vos méthodes, me dit Frank qui n'avait plus envie de vomir tellement il avait fumé.

— J'en ai pas, mec. J'ai que des ennuis. À cause des poussières d'étoiles. J'en ai avalé des tonnes en trente ans de carrière. Tu peux pas savoir.

— *Les sanglots d'homme des vies au long de l'atome...* C'est quoi la suite ?

Ça fait pas de mal de rire quand on vient de pas rigoler du tout. D'autant que j'avais oublié mes médicaments à la maison.

— Faudra quand même que je vous dise ce qu'Alice trafiquait avec Bernie, Frank. Ça vous intéresse encore ?

— Non, mais ça m'a fait du bien de cogner sans être jugé.

Il fallait que je lui parle d'Aliz. Ça ferait mauvais effet s'il apprenait la nouvelle en lisant les journaux. Sally m'avait bipé pour me dire qu'elle avait fini de charcuter le corps d'Aliz. Enfin, de celle qui pouvait être Aliz et qui l'était pas forcément. Frank pouvait rentrer chez lui. Une bonne douche, une bouteille et au lit, sans femme et rien à la télé.

— Vous allez me laisser seul ? Et qu'est-ce que vous ferez pendant ce temps ?

— T'as peur de t'emmerder ?

— J'ai surtout peur de ne pas rester seul assez longtemps pour vous survivre, mec !

Qu'est-ce qu'il avait dit, Kol ? « Tu t'occupes de ce crétin tant que t'es en vie. Ensuite, ça me regarde plus. »

J'ai dû l'amener à la maison pour le bichonner et le préparer à passer une nuit sans toutou dans son lit. Il arrêta pas de pomper le contenu d'une fiole et de se tenir le nez en se regardant dans le rétroviseur qu'il avait déréglé. Un vrai gosse. Et de riche avec ça !

Avant d'entrer dans le chemin de terre qui mène tout droit à ma baraque, j'ai éteint les phares et stoppé les machines sous des arbres qui me servent qu'à ça. Un coup d'œil sur l'état du chemin m'avait renseigné. On était précédé. Si c'était Bernie, il saignait plus, ce que j'aurais trouvé étrange. Je fis signe à Frank d'aller se réfugier dans les buissons sans faire caca. Je savais comment résoudre ce genre de problèmes. Il y avait pas mal d'ours dans la région et celui-ci amblait comme une haquenée qui avait failli me bouffer les couilles du temps où je n'étais qu'un enfant sans défense immunitaire. Avec des talons aiguille et une hygiène du slip qui laissait à désirer.

J'ai sorti mon 38 (le vrai) et j'ai trotté jusqu'à la maison. Frank n'avait qu'à bien faire caca. La fille grattait un carreau avec l'ongle et regardait à l'intérieur en prononçant mon nom. Je reconnaissais pas la courbe. Elle faisait pas jeune à cause des bijoux qui avaient été à la mode quand j'étais en âge de les apprécier à leur juste valeur. « Johnny ! »

J'ai bien regardé autour. On sait jamais ce qui va vous tomber dessus quand on se concentre trop sur des questions posées par une femme inconnue qui vous appelle par votre petit nom à la tombée de la nuit et sur le seuil de votre propre maison. Si j'avais pas eu des ennuis avec Russel, j'aurais été de l'avant, mais elle m'inspirait rien, ni haine ni amour.

Frank avait déjà perdu patience. Il se ramenait en plein milieu du chemin comme s'il était chez lui. Elle gloussa : « Frankie ! »

Elle en avait des connaissances ! J'ai plongé la tête la première dans le fossé. Elle lui ferait pas de mal puisqu'elle le connaissait. Elle me connaissait aussi, mais j'avais aucun souvenir du bien qu'elle m'avait fait. Kol m'enverrait dans le couloir de la mort s'il arrivait malheur à son petit protégé.

— Ça alors, Frankie ! exulta-t-elle. Je pensais pas te trouver ici !

Elle pensait le trouver où alors ? J'avais la gorge serrée, je l'avoue. Mais Frankie sautillait vers elle en tendant les bras pour la recevoir comme elle le méritait. Qu'est-ce qu'elle méritait au juste ?

— Anaïs ! Quelle bonne surprise ! Ah ! Si j'avais su !

S'il avait su quoi ? Ils s'embrassèrent pendant que je pullulais dans le fossé. Mes vieilles blessures allaient se réveiller sous l'effet du froid. Et la plus jeune voudrait être la première à table.

— Frank ! C'est chez John ici, non ? Je ne savais pas que vous vous connaissiez...

— Il est où ce conard ? fit Frank en mettant sa main en visière pour se protéger des rayons de la lampe anti-visiteur. Ça s'éteint comment ce truc ?

J'avais mis la main sur un sacré filon. Des fourmis réveillées juste au moment où elles s'apprêtaient à coucher les petits. Anaïs, si c'était elle, mais comment Frank aurait-il pu se tromper, serait sans doute intriguée par mes grattements. Je sortis de mon trou comme si j'y étais entré tout seul. Cette fille me disait vraiment rien. Elle avait de belles dents et un tas d'autres choses qui pouvaient plaire si on regardait pas de trop près.

— John ? fit-elle en me voyant arriver.

Elle me reconnaissait pas elle non plus, sinon elle aurait pas posé la question. Je m'approchais en crabe, des fois que l'attaque viendrait des côtés que Frank négligeait complètement de surveiller comme je le lui avais appris.

— Je suis enchanté de vous revoir, John, dit-elle, toujours aussi peu convaincue d'avoir affaire au véritable John.

— Je n'en suis pas moins ravi, Anaïs.

Elle me demandait même pas comment je connaissais son nom. Frank me fit signe d'ouvrir la porte parce qu'on se les gelait. Les nuits sont fraîches à Walala. Il entra le premier et alluma. Il était déjà dans le salon en train de remplir des verres. J'étais pas venu pour boire, mais pour lui montrer

comment on se sert de la télécommande domotique. Anaïs se jeta dans un canapé, la main tendu pour recevoir l'offrande de mes cacahuètes.

— Chouette maison, dit-elle avec un appétit qui me fila le frisson.

— John a gagné des tas de pognon par lui-même, dit Frank en poussant le chariot où nos verres bringuebalaient comme des castagnettes.

Je restai debout. Par prudence. En cas de nécessité de traverser les murs sans égratignures. Frank se finissait au cognac. Elle accepta une copita d'anisette. Je buvais pas en service.

— Vous êtes toujours aussi sérieux, John, dit-elle en me toisant.

— J'ai pas encore changé, Anaïs.

Ça me faisait un drôle d'effet de prononcer ce nom, comme si ç'avait été celui de ma mère et qu'elle en avait changé à cause d'un film d'épouvante qui m'avait filé une maladie mentale.

— Ça fait toujours du bien de revoir de vieux amis, dis-je.

— Oh... ami... fit-elle, le nez fleurant l'anis qui m'empestait moi aussi.

Que voulait-elle dire ? Frank n'y voyait pas d'allusions. Et moi je voyais pas en quoi elles consistaient.

— Si vous saviez ce qui est arrivé à cette pauvre Agnès, vous savez ? La fille Pitou ? Le jardinier du château ?

— J'ai lu un truc de Jo.Manna là-dessus, dit Frank.

Il se boursouflait sous les yeux. Ça le rendait terriblement sérieux. Mais c'était peut-être l'effet du maquillage, parce qu'on était en train de jouer dans un film.

— Ben, dis-je. Je sais pas comment on va faire. J'ai un rendez-vous à l'Institut médico-légal. Frank couche ici ce soir.

Anaïs se leva comme si elle allait partir. Frank m'expliquerait à mon retour. J'avais pas de souci à me faire. Ces questions me feraient chier toute la soirée, mais Sally m'en voudrait pas si je pensais à autre chose en écoutant les conclusions de son travail.

— Je peux coucher ici ce soir moi aussi, dit Anaïs comme si elle en était capable et qu'on pouvait lire sur mon visage que je n'en croyais rien.

Elle me la clouait. Frank ne venait pas à mon secours. J'étais seul avec elle. Elle franchit le tapis pour se planter devant moi, les yeux dans les yeux.

— Vous n'allez pas recommencer, John. La dernière fois, vous êtes parti sans me dire au revoir. C'était il y a si longtemps !

Je me serais souvenu d'un truc pareil, vous pensez, mais je secouais la tête dans l'autre sens et elle paraissait ravie de me rappeler quelque chose que je ne pouvais pas oublier. Je dis :

— Si Frank n'y voit pas d'inconvénient...

— Me mêlez pas à vos vieux trucs, les amis !



Il lui venait même pas à l'idée que les règles de la Marine s'appliquaient aussi à ma maison qui était comme qui dirait mon vaisseau sur cette terre. J'avais rien prévu pour des passagers sans queue. Même mon chien était un mâle. Il avait même pas aboyé tellement il était mort. Cette baraque, c'était la maison des morts. Russel avait habité juste à côté et il m'avait manqué de peu. Je pouvais détourner l'attention en exhibant ma blessure encore ouverte aux extrémités. Mais dans quel but ?

— Je ne gênerai pas, dit Anaïs en vidant le fond de son verre. Pas de douche, pas de gymnastique, pas de démaquillage, rien !

Encore heureux ! Il a fallu que je perde encore du temps à enseigner les fonctionnements d'une maison que le citoyen ordinaire ne pourrait pas habiter sans danger pour sa sécurité. Rien n'avait été prévu pour accueillir des étrangers au système. Il fallait couper l'alarme et espérer que Russel n'était pas connecté en ce moment.

— Ni Bernie, fit Frank. Avec ce que vous lui avez mis !

— Bernie ? dit Anaïs.

Elle connaissait tout le monde !

— *El mundo es un pañelo*, dit-elle.

J'en avais même pas un pour pleurer.

Ya rien de plus dégoûtant qu'un cadavre. Le cadavre humain remporte tous les prix. Sauf quand il est bien cuit et qu'il sent la côtelette de porc aux fines herbes. J'en aurais mangé.

— On saura pas si c'est elle si sa mère n'identifie pas le médaillon. L'ADN ne supporte pas les épices.

Sally Sabat signait ici un rapport qui ne me serait d'aucune utilité. Informé de ces résultats, Kol piqua une crise et cassa des choses qui ne lui appartenaient pas. Sally avait raccroché avant de s'y mettre aussi. J'étais assis dans un coin du labo et j'avais éteint la lampe qui avait éclairé ma copie.

— Kol n'est pas content, dit Sally et elle s'assit elle aussi devant la lampe éteinte de son bureau.

Ça sentait vraiment bon. La morte, quel que fût son identité, m'avait ouvert l'appétit. Je proposais le *Cosi*. Sally jeta sa blouse et éteignit tout. Dans l'ascenseur, elle frottait ses ongles contre la paroi métallique. J'en avais mal au dent, mais je ne dis rien. Tout le monde était énervé ce soir.

Pasopini nous reçut avec sa gestuelle apprise par cœur un jour de très grand vent. Il moulinait comme ça tous les soirs devant des dizaines de clients qui appréciaient ses sauces. Il jeta un regard sans appétit sur Sally qui dégrafa l'espèce de corsage qui couvrait des bijoux dont la valeur ne pouvait être que sentimentale. Sally n'était pas moche, mais on n'avait pas envie d'elle si on connaissait pas ses pratiques. Elle possédait un petit corps à regarder de face, parce que le profil avait l'allure d'une question pas facile à poser à une femme quand on a de l'éducation. Par contre, de

face, et particulièrement côté pile, elle avait l'air d'une guitare comme toutes les femmes et on avait envie d'en jouer sans connaître la musique. Elle attirait pas des foules, mais les gosses aimaient bien ses explications scientifiques. Ils s'ingéniaient à barbouiller tout le bas du tableau pour qu'elle soit contrainte à se dresser sur la pointe des pieds et à lever le bras très haut, ce qui lui donnait l'apparence de quelqu'un qui veut décrocher une punaise au plafond, ou celle d'une femme qui saute de joie en atteignant la mouche qui une seconde plus tôt s'était posé sur ses poils. C'est du moins ce qu'avait observé le meilleur de la classe que j'avais fini par beigner tellement je l'avais trouvé con. Et Sally m'avait mis au piquet parce qu'elle avait pas compris que je défendais son honneur.

— Que prendront ces jeunes ? demanda Pasopini en se frottant les mains dans son tablier couvert de petites taches multicolores.

Sally hésitait toujours entre les mêmes plats que je connaissais comme si je les cuisinais moi-même.

— Monsieur, ce sera des lasagnes et du bon pain bien chaud.

Comme d'habitude. Et une bouteille de rhum. Je sais, ça fait pas sérieux d'un point de vue gastronomique. Mais j'ai toujours envie de rigoler quand je suis au restaurant. Chez moi, je bois pas. Pas de femme non plus, à cause des particularités du système d'alarme.

— Je prendrais aussi deux côtelettes de porc. Me demandez pas pourquoi, s'il vous plaît, Paso.

— C'est dégueulasse ! dit Sally.

Mais Paso se vexe pas si on critique la viande. Il est végétarien. Il recula comme s'il était en présence de rupins à particule. Ça m'amusait pas.

— Vous y croyez vraiment à tout ce qui se raconte sur ce Russel ? me demanda Sally.

— C'est une crapule. Vous avez vu ce qu'il a fait à cette fille.

— Ce n'est peut-être pas elle.

— Ce serait qui alors ?

— Qui sont les deux autres ?

— Des princesses du barbecue.

Je perds rarement mon temps avec Sally, mais ce soir-là, on n'avait rien à se dire. Ou on parlait pas des mêmes choses et Pasopini se demandait si on n'était pas en train de se disputer sans s'engueuler. On est sorti avant minuit pour ne pas assister à ses assauts contre les clients qui s'attardaient parce que le *Cosi* était un chouette restaurant.

J'ai ramené Sally chez elle.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? dit-elle.

— Rentrer chez moi et roupiller sans penser à rien, et surtout pas aux côtelettes de porc. J'en ai jusque-là de tourner en rond. Même en votre compagnie, Sally.

— Alors à demain.

J'ai fait comme j'ai dit. Il ne m'arrivait pas souvent de dormir sans l'alarme. Ça m'a même pas empêché de rêver. Mais quand je me suis réveillé parce que la femme de mes rêves était tombée dans un puits où je voulais pas sauter, j'étais attaché, pieds et main, et à poil. Il faisait jour. Le soleil envahissait les rideaux fermés. Des fleurs se penchaient dans un vase. Anaïs me regardait. Je savais bien qu'on se connaissait pas.

— Où est Frank ? demandai-je.

— Là.

Frank n'était pas attaché. Il était pas à poil non plus. Il sirotait un café dans une de mes tasses et fumait un de mes cigares. Kol serait pas content d'apprendre qu'il avait eu affaire à plus malin que lui.

— J'y crois pas, Frank !

— Ferme-la, John !

Anaïs me pinça un orteil pour m'empêcher de rêver. Elle avait pris le temps de se coiffer et de se maquiller. Elle avait même changé de robe. Qu'est-ce qu'ils attendaient ? On n'attache pas un mec sur son lit si on n'attend pas celui qui décide du sort du mec attaché sur son lit. J'en ramenais pas large. Cette fois, Russel m'aurait à bout portant. Il pouvait plus me rater. D'ailleurs, le mec qui m'avait raté n'était peut-être plus de ce monde. Ils ont une discipline de fer dans ces sectes crapuleuses. J'allais en savoir quelque chose, à une douleur près.

— Rog ne viendra pas, dit Frank. T'es que du menu fretin.

Il savait même pas ce que c'était le fretin, cet intellectuel à la noix qui lisait que des bouquins. Je la fermais parce que j'avais pas de haine contre les petits poissons sans valeur nutritive. Anaïs n'avait pas l'air de comprendre non plus. Elle veillait sur moi comme si j'avais eu le pouvoir de me télé-transporter. Mais on fait comment pour se télé-transporter avec un lit dans le dos ?

— Elle a trouvé des choses, la Sabat ? dit-elle.

— Des tas. Russel est foutu.

— Toi aussi t'est foutu, fit Frank qui n'avait rien pris ce matin, à part le café, mais un rien l'excitait à ce mec.

Est-ce qu'on pouvait me renseigner sur mon sort ?

— C'est Bernie qui va te renseigner.

J'en avais de la chance ! Connaissait-il le supplice des cent morceaux ? Anaïs observait les virevoltes de mes couilles. Je sentais plus rien au niveau du gland. J'aurais même pas ce plaisir avant de crever. On m'avait pourtant dit le contraire. J'étais mal renseigné parce que j'avais pas connu de condamnés à mort. Frank n'avait pas assez de cran. Anaïs me foutait la trouille depuis le début. C'était elle la femme au puits dans mon dernier rêve. C'était le dernier rêve ! Est-ce que j'avais le temps de m'habituer à cette idée ? Ya rien comme l'habitude pour préparer un homme à la mort. Et j'avais plus le temps de philosopher.

— Elle vous a dit quoi, Sabat ? Vous n'avez pas envie de vivre ? C'est facile de parler avant de mourir. Vous ne sentirez rien. Je vous le promets.

Elle parlait de quoi ? D'un choix avec la mort sur les deux faces ? Elle me prenait pour le dernier des cons. J'avais regardé sous la jupe de Sally, moi ! Et à un âge que si mon père l'avait su il m'aurait payé pour que je lui raconte tout ce que j'avais imaginé en plus de ce que j'avais vu.

— On s'en fout de ce qu'il sait, dit Frank. Alice sait ce qu'il faut faire. J'ai dit « Alice », pas « Aliz ».

— Enfonce-lui quelque chose dans la bouche, avec un trou au milieu pour qu'il ne manque pas d'air.

C'était parti. Le premier tour de manège avec l'angoisse.

— M'esquinte rien, dis-je à Frank qui tournicotait un bout de chiffon. Une fois que j'aurais bien souffert, je parlerai si tu n'as pas laissé de traces.

— Je vais en laisser des traces !

Il m'a sauté dessus comme si j'étais un trou et qu'il voulait se mettre dedans. Anaïs s'était accrochée à mes pieds comme deux poulpes. J'allais me montrer bavard, mais comme je savais pas grand-chose, ce serait vite dit. Si toutefois Frank m'en laissait le temps. Recherchait-il le plaisir comme son maître et associé ?

Une fois débité le contenu de mes connaissances, je me sentis soulagé comme si j'avais péché en m'instruisant. Mais Anaïs doutait encore de ma sincérité. Elle n'avait pas lâché mes pieds. Je les sentais plus. Et elle n'avait pas de thiopental sur elle. On était à la moitié du film. C'était elle la vedette, pas Frank.

— Russel vous a envoûtée ou quoi ? dis-je dans l'intention de précipiter les événements qu'il n'était pas difficile de prévoir.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, grogna-t-elle.

— Méfiez-vous, Anaïs. C'est un agent du Métal.

Sur le coup, j'ai compris 'MTAL et je me suis mis à chercher dans ma collection de sigles ce que ça pouvait bien vouloir dire. J'avais jamais entendu parler d'un pareil mouvement. Ni de ce que Russel pouvait avoir à voir avec un mouvement. Cette crapule était une crapule, rien de plus. Je lis pas de BD, moi, bien que j'ai été une sorte de héros si on veut bien considérer que l'espace n'est pas donné à tout le monde dès qu'il s'agit de l'explorer dans les moments de joie et de le défendre sans poser de questions.

Ils ont fini par me laisser seul. Ce qu'ils ignoraient, c'est que l'alarme est programmée pour s'inquiéter si on la déconnecte plus de douze heures. On allait pas tarder à avoir de la visite. Ça m'était jamais arrivé. Le manuel de l'utilisateur vantait les mérites d'une intervention sobre et discrète. Je saurais enfin si j'avais payé pour être satisfait ou remboursé.

## SALLY

L'araignée monte et descend, secouée par le vent. La fenêtre est ouverte. Le fil est tendu entre les volets entrecroisés, en haut à gauche et en bas à droite. C'est comme ça que j'ai reçu le premier message.

L'araignée s'est immobilisée. J'étais couchée sur le côté droit, la tête sur mon bras replié. Je voyais le feuillage des hêtres et le bleu du ciel. Des oiseaux, l'autoroute, le grincement des portails dans les jardins. L'araignée dont je ne distinguais pas les traits a été soudain traversée par un rayon dont la couleur oscillait entre le rouge et le vert. Il a atteint le fond de mon œil droit après quelques secondes de recherche. Des images de corps inconnus, incontestablement de nature céleste, ont commencé à s'entrecouper sur tous les plans possibles. Le tournoiement dura presque une heure la première fois. Quelque part dans mon cerveau, une connexion s'était établie avec un monde extérieur qui n'avait rien à voir avec ce que je sais de la réalité.

Pendant longtemps, chaque matin, j'étais connectée à un monde nouveau pour moi, mais je ne bougeais pas, comme si j'avais peur de détruire quelque chose d'important. L'araignée disparaissait. Je me levais pour m'approcher de l'endroit exact où elle avait focalisé le rayon. Le fil s'était rompu et sa partie supérieure voletait dans le vent.

Je ne comprenais pas. J'attendais. Je m'interdisais d'agir, ni même de penser quelque chose de ce que j'étais en train de vivre. Aucune voix n'était intervenue. Je n'avais pas perçu de sensations cognitives nouvelles pour moi. J'avais l'impression qu'on était en train de construire une structure en moi et que cette construction allait concerner toute l'humanité.

Je ne me sentais pas en danger. Je n'avais pas la sensation d'être victime d'une hallucination. Je me levais, me livrais à quelques observations sans polluer la scène de cette expérience originale et prometteuse, je procédais aux rites du matin puis j'allais travailler et je n'en parlais à personne. Et personne ne me trouva changée.

Je n'avais aucune idée de la durée de l'expérience qui prenait racine en moi comme peut-être cela n'était jamais arrivé à un être humain. Je n'ai pas consulté la littérature sur ce sujet. Je me concentrais sur mon travail qui consistait à observer des cadavres dans l'intérêt de la justice.

Pourtant, mon cerveau changeait. Je pouvais même penser qu'il était en train d'évoluer. J'ai procédé à une première biopsie trois mois après la première rencontre. J'ai analysé moi-même l'échantillon. Il ne contenait rien d'anormal ni de nouveau.

Chaque fois que le rayon apparaissait, je faisais de mon mieux pour ne pas bouger. Il m'arrivait de ressentir la paralysie comme une violence faite à mon corps alors que mon esprit se vidait de toute substance analytique.

Aucune autre souffrance n'affecta ma tranquillité habituelle. Je ne changeais d'ailleurs rien à mes habitudes pour ne pas éveiller des soupçons dans l'esprit de mes collègues de travail. Je ne parle d'aucun proche car je suis très solitaire.

J'ai longtemps travaillé dans une station biologique de la NASA. Cette existence de travail intense m'a éloignée je crois définitivement de la société des hommes. Un incident regrettable, dont je fus la principale responsable, m'a contrainte à quitter cet endroit merveilleux où je découvrais la vraie vie seconde après seconde. Kol Panglas, qui avait été un ami proche, mais qui s'était éloigné de moi comme on quitte le navire, m'a recueillie presque dans la rue d'où je ne sortais que pour donner des cours dans un collège à des enfants qui me rendaient bien malheureuse.

J'ai aujourd'hui plus de soixante ans. Je ne me souviens de rien. Mon esprit me survit grâce aux connaissances que j'ai acquises au cours de toutes ces expériences sur la matière humaine. Je perds aujourd'hui ce temps durement gagné dans le temps parallèle de la survie quotidienne. C'est dans ces conditions de tristesse infinie que j'ai reçu le premier message. Il était clair que j'avais un rôle à jouer dans la grande marche de l'humanité.

Le rayon avait transformé la structure de la rétine de mon œil droit. J'ai observé ce curieux phénomène de près. Des filaments s'organisaient tous les jours un peu plus obscurément à la surface même de la rétine, me donnant à penser que cette structure était en train de se substituer aux fonctions ordinaires de la vision. Cependant, l'œil gauche n'était pas affecté par ces changements. Il demeurait intact et continuait de remplir son rôle. Alors que l'œil droit avait cessé d'agir dans le domaine optique pour forcer mon cerveau à s'intéresser à d'autres vibrations de l'espace.

J'examinais cette structure, allant même jusqu'à prélever un filament. L'analyse révéla un élément métallique proche d'un de nos métaux, mais avec une particularité étonnante d'ordinaire réservée à la vie, la reproduction. Deux types de métaux s'entrecroisaient et engendraient, le mot n'est pas trop fort, d'autres filaments de l'un et l'autre type. Ce qui me parut assez ordinaire au fond.

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. Mon esprit était encore imprégné de concepts je dirais « terrestres ». Un élément A ne peut engendrer un élément A ou B que s'il s'associe avec un élément B. C'est ce que j'avais observé. Or, en poussant plus loin mes observations, je découvris un élément que j'appellerai C pour simplifier. Et D n'était possible que si C s'associait à la fois avec A et B. Or, E existait. Etc.

En tentant de déconstruire cette structure envahissante, je mettais à jour un message d'un type inconnu jusque-là. Je me soumis avec d'autant plus de ferveur au rayon matinal, ne voyant plus dans l'araignée du matin les superstitions que mon enfance avait si longtemps imposées à la femme que j'étais devenue.

Est-ce que je me sentais élue ? Un peu, oui. Mais par qui ? N'étais-je pas plutôt « envahie » par le hasard ? Combien d'autres personnes étaient affectées par ce rayon venu d'ailleurs ? Et qui le projetait sur des points

particulier de l'humanité ? S'agissait-il d'ailleurs d'une personne ou d'un groupe de personne et qu'est-ce qui les liait dans ce cas ?

N'allez pas croire, monsieur, que je me posais cette question dans la fièvre qu'on imagine trop facilement dès que les choses se compliquent à la fois dans le merveilleux nécessaire et le danger possible.

J'avais acquis, au contraire, une tranquillité fort différente de celle que j'avais cultivée toute ma vie, après l'enfance, cela va de soi, je n'ai pas été une enfant heureuse.

Ma vie de grande solitaire commençait chaque jour par l'apparition de l'araignée Je passais ensuite le plus clair de mon temps à travailler pour gagner mon pain quotidien, profitant des moments de répit pour détourner à mon profit les outils normalement destinés à un usage professionnel. Puis la nuit venait et, après quelques achats indispensables, je regagnais mon appartement pour me livrer au repos, toute seule dans ce lit où personne d'autre que moi n'a jamais couché, Dieu merci !

Kol m'avait surprise en plein détournement du matériel public. Il avait accepté de fermer les yeux si je lui parlais un peu de ce que je recherchais si assidûment. Je n'ai pas trouvé la force de lui mentir. Il a été mon premier confident. Et il ne vous aurait pas informé, monsieur, si entre temps il n'avait pas perdu la tête.

Nous avons tout fait monsieur Qand et moi-même pour adoucir les mauvais traitements qu'il subit dans l'espoir de le rendre moins imprévisible.

J'aime beaucoup Alice. Comme c'est étrange ce prénom de fille pour désigner un si charmant garçon !

Nous parlons souvent de mes contacts avec Ologique. Je ne sais pas s'il s'agit d'une planète ou d'une formation en transit dans l'espace. Les messages ne concernent jamais les questions de civilisation ni d'individu. Leur contenu n'est pas politique. Je n'ai trouvé aucune trace de leçons à donner à l'humanité ou d'intention de l'utiliser à des fins de puissance. Les éléments s'associent dans une complexité de plus en plus évidente. Et c'est cette évidence qui me donne à penser que nous devons y réfléchir ensemble.

Je vous adresse ces mots comme une supplique. Depuis qu'ils m'ont apporté le cadavre d'Aliz de Vermort, les messages ont sensiblement changé de nature. Je ne peux vous dire pourquoi. Je le sens. Le matin, l'araignée apparaît avec un prisme chromatique différent en fonction de je ne sais quels critères que je ne suis pas en mesure de percevoir. Mais Alice est persuadée que monsieur Russel est un homme digne de confiance et que c'est à lui que je dois communiquer mes résultats. Je suis très embarrassée par cette situation qui me met en porte à faux avec le peu d'amis que j'ai conservés. Ma vie ressemble à une lente érosion de la parole. Je passe mes journées à me murer dans un silence qui en dit long sur mon désarroi. Et du désarroi à l'angoisse, monsieur, il y a un fossé dans lequel je ne veux pas tomber. J'ai si peur de la douleur !

Quel est donc le but de ma vie ? Pourquoi n'ai-je pas pris plaisir à concevoir des enfants pour les donner à ce monde si merveilleux ?

Alice m'avait donné un étrange rendez-vous. Je dis étrange car nous n'avions pas l'habitude de nous rencontrer en dehors des lieux où notre travail absorbe le meilleur de notre existence. Deuxième facteur d'étrangeté, le rendez-vous était fixé (car je n'avais pas le choix) à une heure si tardive que j'ai cru à une erreur, Alice confondant souvent les am et pm. Il m'a confirmé l'heure par un nouveau message ainsi que le lieu du rendez-vous, à Walala. Bernie passerait me prendre, car je n'avais pas de véhicule.

J'espérais seulement rentrer à temps pour ne pas rater les messages d'Ologique. Alice me rassura plusieurs fois, car j'insistai lourdement comme je sais le faire quand je ne fais plus confiance à personne. Et je n'ai rien pris contrairement à ce qui est écrit dans le rapport que vous avez sous les yeux.

Il était minuit passé quand Bernie est arrivé à bord d'un taxi. Je lui passe la parole.



## BERNIE

C'était qui, ce John Cicada ? Qu'est-ce qu'il m'a mis ! J'étais à l'hosto avec mon doigt dans la poche quand qui c'est que je vois qu'on amène dans une camisole de force si c'est pas ce vieux pédé de Kol Panglas qui m'en doit une depuis que j'ai payé trop d'impôt. Ah ! Je pouvais pas cacher mon plaisir ! J'y en ai mis une par derrière et si le type qui l'accompagnait m'avait pas arrêté, j'y serais encore à le crever de toute ma force testiculaire.

— Vous avez foutu votre doigt dans la poche ! Et la glace ! Il faut de la glace pour le conserver !

— De la glace dans mon pantalon ! Avec ce que j'ai chaud chaque fois qu'on me tabasse sans raison !

— Ah ! Y devait bien en avoir une de raison, ce flic !

— Il en avait pas ! J'y avais payé une bière de ma poche !

— Voyons ce qu'il y a dans cette poche.

Et pendant ce temps Kol Panglas se prenait une raclée à coup de tuyaux qu'ils lui enfonçaient dans les veines. Il hurlait comme si on lui avait volé son fric.

— Il est pas dans votre poche le doigt !

— Je sais bien où je l'ai mis, mec ! Regarde dans l'autre. Moi, j'ai pas le courage. Il est à moi ce doigt après tout !

— Vous avez dû le perdre en route.

J'avais l'œil qui tournait en même temps. Une pompe à sang turbinait entre moi et Panglas, mais lui il était attaché sur le lit et il ronflait pas. Je savais pas où il avait mal. Moi, je cherchais où j'avais bien pu le fourrer ce doigt de merde ! Le type qui me voulait du bien regardait sous le lit, le nez dans la poussière que j'aurais pas aimé être à sa place et finalement une gonzesse apparut en contre-jour pour me montrer les effets de son slip sur l'imagination d'un homme qu'on venait d'humilier.

— Je l'ai trouvé votre doigt ! gloussait-elle en agitant une pince. Mais on va pas pouvoir le remettre à sa place, monsieur.

— Pourquoi que vous le faites aux autres et pas à moi !

— Les autres y le se le mettent dans la glace, hé conard ! dit le type qui revenait de la poussière. Fallait le mettre dans la glace, pas au cul ! Vous savez rien faire les Frenchies !

— À part les frites, et encore, quand elles sont cuites !

Et le type me balance mon doigt dans une poubelle qui a l'air d'un crapaud avec une gueule qui se referme comme si j'avais plus rien à dire.

— Non mais attend, mec ! C'est mon doigt ! Tu vas me le recoudre sinon je te déconnecte de ta religion !

— D'abord, c'est pas moi qui coude. Moi je fais que prendre la température et je te dis, conard, que c'est pas la bonne et que ton doigt il a qu'à finir où c'est qu'on jette tout ce qui sert plus à rien.

Et en plus il était fier de me dire ça comme si je venais de recevoir l'absolution par erreur de programmation ! Je me suis jeté sur la poubelle pour l'ouvrir, mais impossible de lutter avec un crapaud dans l'état où j'étais. La gonzesse en tablier transparent me l'a ouverte en appuyant quelque part dessous.

— Prenez-le, votre doigt. Je vais vous faire un pansement et plein de piqûres dans le cul.

C'est comme ça que j'explique que je suis... comment c'est qu'on appelle un manchot du doigt ?

— Un cul-de-patte.

Qu'est-ce qui lui était arrivé à Panglas, le vieux Kol Panglas qui m'avait fait piquer du fric par l'État ? J'ai pas dormi à l'hosto suffisamment longtemps pour le savoir. Je suis parti sans explication et sans mon doigt. À la place, j'avais la curiosité à vif et une poupée à la main, sans compter des piquouses sur toute la surface des miches que j'ai pas petites comme madame elle a les siennes que c'est tout mignon à gratter quand ça démange.

À la maison, j'ai tout cassé pour qu'il reste plus rien. Ça commençait par un doigt et ça finirait mal, avec rien entre les jambes et un tas d'ennuis avec la justice. J'ai même tabassé la photo de mon ancêtre maternelle à qui je ressemble comme le cul de la chemise. J'ai fini dans la baignoire et sous la douche et ma plaie s'est ouverte comme si j'avais que ça à faire. Sally avait appris la nouvelle et elle s'est amenée avant que je me noie dans le chagrin.

— Tu peux pas récupérer un doigt sur un de tes macchabées ? Sans te gourer de genre... ?

— Tu n'aimerais pas ça, Bernie.

Elle avait pas l'air dans son assiette, la Sally. Elle travaille trop. En plus avec des morts qui lui font de drôles de causettes pour que justice soit faite.

— Aujourd'hui, dit-elle, c'est une jeune fille qui m'a rendu visite. Tu n'aurais pas aimé ça, Bernie.

— Un doigt de jeune fille ? C'est tout ce que t'as mis la main dessus ?

Elle était pas d'humeur à plaisanter. Je baissais d'un cran le moulinet à paroles, des fois qu'elle s'énerve et qu'elle m'envoie balader. J'avais pas vraiment envie de faire ça tout seul avec une main qui lui manquait le doigt du milieu.

— Carbonisée. Tu ne sais pas ce qu'on ressent devant une pareille horreur. Je pensais qu'elle ressentait plus rien, comme en amour qu'elle est pas fortiche surtout avec moi.

— J'ai fait ce que j'ai pu, soupira-t-elle.

Je savais pas qu'on pouvait faire des choses pour les morts. Avec, je dirais pas non si c'est encore frais et pas trop vieux. Elle me regardait comme si j'avais tué quelqu'un.

— Je vais t'arranger ça, dit-elle et elle fila dans la salle de bain pour foutre le bordel dans mes affaires secrètes.

Mais elle laissait jamais traîner ses trucs à elle. Elle sentait le lait tourné et le doigt de pied à l'ail. J'aimais pas vraiment, mais je suis pas un modèle de présentation non plus.

— T'as vraiment l'air tourneboulée, dis-je en lui caressant une oreille.

— C'est la troisième fille qu'il grille. Quelle horreur !

Elle refit le pansement pour que ça soit présentable au cas où j'aurais à parler de moi à la police. Cicada avait dû remettre son rapport.

— Cicada ? fit-elle. John ?

— Tu connais ?

— Non, mais j'ai entendu parler. Je ne sais plus à propos de quoi. C'est peut-être lui qui enquête sur le Rôtisseur.

Elle acheva un nœud sans m'expliquer pourquoi elle devenait nerveuse chaque fois que je lui disais la vérité. J'ai pas commenté. J'avais trop envie de baiser. Surtout que les produits injectés avait des effets secondaires. Et puis je devais retrouver mon calme avant de rendre à Cicada ce qu'il m'avait si gentiment offert sans me demander de le lui rendre au centuple. J'avais une boule à la place de l'angoisse. J'aime pas être machiné de l'intérieur par des sentiments que je comprends pas aussi bien que les idées. Je le ferais saigner d'une dent et après je lui ferais un garrot pour que ça saigne plus.

— Tu sais pour Kol ? me demanda-t-elle.

— J'y ai pas touché, sauf avec les mains !

Elle rit. Elle est pas belle à voir. Mais on est pas obligé d'ouvrir les yeux pour la regarder. Elle s'est éclipsé dans la nuit. Je me suis réveillé parce que j'ai entendu la voix du type qui la prenait en stop dans la rue. C'était drôle, ça, de faire du stop en pleine nuit dans une rue déserte de San Francisco et de tomber sur un brave mec qu'a que ça à faire, non ? J'ai pas trouvé la force de penser qu'à ça. Des tas de choses me turlupinaient. À l'hosto, ils avaient jeté mon doigt dans une poubelle à un endroit de la ville où le nombre de poubelles dépasse celui des habitants et on avait pas notre nom dessus. On m'avait entourloupé une fois de plus, mais j'avais la haine en travers du regard et ça me rendait pas plus beau.

Des poubelles pleines de morceaux d'humains, du sang, de la graisse, des habits déchirés et pleins de trucs en plastique avec des formes impossibles à savoir à quoi ça sert si on n'a pas essayé soi-même. Et mon doigt gangrené au milieu de cet enfer miniature. J'arrêtais pas de cauchemarder et elle était plus là pour chanter une berceuse. Qui c'était, ce mec qui me

rendait jaloux parce qu'il connaissait l'endroit exact où une femme avait besoin de son char pour rentrer chez elle sans se fatiguer les guibolles ?

Si ç'avait été le Rôtisseur, je l'aurais pas retrouvée chez elle le lendemain soir. Madame a besoin d'un chauffeur et elle le trouve, en pleine nuit comme en plein jour. Elle m'ouvrit à peine que j'avais sonné, preuve que j'étais en retard.

— Comment va ton doigt ? me demanda-t-elle.

— Lequel ?

Je lui posai aucune question sur le type qui l'avait ramenée dans la nuit, ni pourquoi elle s'était caltée sans me laisser un mot dans les draps que ça m'aurait pas fait de mal qu'elle s'excuse au lieu de prendre le risque de finir sur un gril comme un gigot. Elle m'avait foutu la trouille, mais ça m'avait pas empêché de dormir parce que j'étais bien reposé.

— Tu te rappelles d'Anaïs ? dit-elle dans l'ascenseur.

— Ni l'odeur de ses pets !

Le moment n'était peut-être pas bien choisi pour plaisanter avec une femme qui avait rendez-vous avec une autre femme que j'étais censé connaître. Elle me précéda dans le parking. Son ombre a des allures militaires. J'essaie de marcher dessus mais je me souviens pas de la musique et je trottine derrière elle comme un nain qui marche sur les mains.

— On va où ? demandai-je sans espérer qu'on avait le temps de prendre quelque chose chez Paso qui est un bon ami à moi quand on se chamaille pas sur la quantité de sel à ne pas dépasser pour faire passer les vessies pour des lanternes.

— À Walala ?

Je connaissais pas. On a roulé une heure à bonne allure. C'était qui, cette Anaïs ? Je connaissais pas d'Anaïs. J'en avais jamais mangé.

— La fille K., dit-elle pendant que je traînais la bagnole sur un chemin.

Pas moyen de me souvenir de comment elle portait le foulard. Une maison est apparue au bout du chemin. Une bagnole était garée sous les arbres. Je me suis mis juste derrière parce que je pouvais pas faire autrement contrairement à ce que prétendais Sally qu'est jamais à l'aise chez les autres et qui me fait toujours chier quand je fais ce que je peux pour pas déranger. J'ai claqué la portière en pensant à mes doigts. J'en avais plus que dix-neuf et c'était un sujet de conversation que j'avais pas envie d'aborder avec une inconnue. Une loupiote clignota avant de m'aveugler. Je me sentis pris au piège. Une femme s'avançait vers moi en m'appelant par mon petit nom. Elle était assez bien de sa personne et j'ai pas vu d'inconvénient à l'embrasser sur les joues pour lui rendre la pareille.

— Bernie ! Tu n'as pas changé.

J'ai pas eu le temps de trouver quelque chose d'intelligent à lui dire. Un type était sorti sur le seuil, à peine éclairé par la lumière qui venait de l'intérieur. Anaïs poussa Sally devant elle. Elles franchirent la porte en

riant. Le type me tendit une main qui ruisselait parce qu'il venait d'extraire une olive d'un verre qui portait les traces de ses lèvres. Un morceau de bidoche grise lui pendait au coin de la bouche comme un mégot. C'était lui qui était allumé. Il tenta de dire quelque chose mais il avait pas l'air plus intelligent que moi et il ferma la bouche. Le morceau de viande tomba et tacha sa chemise à l'endroit du cœur, un signe qui me fit froid dans le dos. Je suis superstitieux, moi. J'entraï. Il me suivit.

— Vous prendrez bien un verre, réussit-il à baver.

— Je dis pas non.

J'avais pas soif. Et encore moins envie de prendre des trucs qui réduisent mon champ de vision à un filet de voix. Sally parlait plus qu'à son habitude et pour raconter que des conneries, ce qui me troublait. Du coup, le type me parut en trop. Mais j'arrivais pas à l'éliminer mentalement. Il me baratainait à propos d'une télécommande qu'il arrêtait pas d'appuyer dessus pour faire apparaître et disparaître des choses dont je me foutais bien qu'elles existent ou qu'il se les foute dans le cul.

Anaïs papillonnait. J'aime pas trop ce genre de gonzesse qui s'agite sans arrêt pour effacer les autres. Sally avait d'ailleurs pas besoin de ça pour manquer à l'appel dans ce genre de réunion. Elle s'agitait pas non plus pour obtenir l'effet contraire. Elle me surveillait du coin de l'œil comme si j'allais provoquer une catastrophe. J'étais pourtant pas abonné à l'indiscrétion.

Le type s'endormit. Les lèvres de Sally prononçaient son nom sans rien dire chaque fois qu'Anaïs lui tournait le dos ou alors elle me disait quelque chose d'aussi court et j'arrivais pas à déchiffrer.

Je me suis rapproché des femmes, des fois qu'elles s'imagineraient que j'allais m'endormir moi aussi. Anaïs me guida vers un fauteuil qu'elle débarrassa d'un chat. Il y avait aussi une iguane sur un bahut et ça m'a foutu un choc de croiser ce regard que je m'attendais pas à rencontrer ce soir.

J'ai bien regardé autour de moi. Il se passait rien. Le type dormait en se tenant la tête. Sally ouvrait et fermait la bouche. Et Anaïs me prenait le pouls.

## CICADA II

Maintenant je creusais. J'étais descendu dans le trou, mais il n'était pas assez profond. Au bord, assis sur le tas de terre, ils attendaient que j'en finisse avec cette sacrée besogne. J'avais hâte moi aussi de me coucher là-dedans et d'attendre que la terre me tombe dessus jusqu'à ce que la nuit arrive. Mais Anaïs avait peut-être d'autres projets. Je lui étais encore utile. De temps en temps, elle balançait la gourde au bout d'une corde et je me mettais à boire en fermant les yeux parce que ça me faisait du bien. J'avais décidé d'aller au bout de cet enfer. Et j'y allais pas seul.

Ce gros lard de Bernie suait toute son eau. J'avais lié ses mains et ses pieds ensemble. La bedaine pendait de chaque côté et il soufflait parce que ses poumons ne pouvaient plus, dans cette position, se remplir comme l'exigeait sa carcasse. Il était devenu muet après m'avoir traité de tous les noms et même menacé de me faire la peau si je le tuais pas avant comme l'avait décidé Anaïs.

Sur le même tas de terre, Sally semblait s'ennuyer. Elle avait les mains ligotées dans le dos et les jambes sous les fesses. Ses cheveux étaient maculés de sang. Elle avait reçu un coup de crosse je ne savais plus à quel moment. Elle ne semblait pas nous haïr et pourtant, elle avait des raisons. Le soleil la harcelait depuis dix minutes, mais j'avais sauté dans le trou depuis pour éviter qu'Anaïs me fiche une balle dans le genou.

Frank souffrait atrocement. La balle avait atteint la hanche. Il était couché sur le dos dans la pente au milieu des feuilles mortes. Il étreignait un linge qu'Anaïs lui avait donné pour qu'il éponge le sang. Il arrêtait pas de se plaindre et Bernie l'engueulait jusqu'à ce qu'Anaïs lui ferme sa grande gueule de gros lard.

Je voyais plus Anaïs, mais elle me surveillait, m'encourageant en m'envoyant des mottes de terre qu'elle poussait de la pointe du pied en m'insultant. D'après ce qu'elle disait, elle avait jamais fait de mal à personne. Je l'avais salement amochée avant que Bernie me tombe dessus. Dans la confusion, Frank avait pris la balle là où ça fait le plus mal.

À ce rythme, j'aurais fini avant midi. Anaïs serait peut-être morte avant et alors je libèrerais Sally et on filerait ensemble pour s'éloigner de cette comédie à laquelle on ne comprenait rien parce qu'on était pas de la partie. Frank était intransportable et de toute façon il m'avait trahi. Mais je partirai pas avant d'avoir éclaté la tête de Bernie. J'ai rarement haï quelqu'un, mais ça s'est toujours terminé mal. Voilà à quoi je rêvais et le trou était maintenant assez profond et assez large pour contenir nos quatre corps. Mais comment Anaïs arriverait-elle à manier une pelle dans l'état où elle était, avec un bras inutilisable et les tripes qui commençaient à sortir de son ventre. J'y avais pas été de main morte, mais elle avait gagné.

Elle réfléchissait. Elle avait besoin de moi. Ce serait moi qui enterrerais les corps. Pas vivants, espérai-je. Je leur mettrais une balle dans la tête avant de les balancer dans le trou et il me faudrait pas plus de dix minutes pour refermer le trou et tasser la terre avec la bagnole. Il y avait assez de feuilles mortes pour recouvrir la terre. Anaïs n'avait aucune chance sans

moi. Et je savais même pas pourquoi elle avait agi comme ça. Je me souvenais même plus de comment ça s'était passé exactement et je m'en foutais. J'avais encore une chance de m'en sortir.

Quand le trou m'a paru suffisamment profond et large, j'ai appelé Anaïs. Elle n'avait pas quitté l'endroit où je l'avais laissée. Je lisais dans ses yeux qu'elle aurait pas le cran d'achever ses victimes. Il fallait les pousser dans le trou. Ils n'en sortiraient pas facilement si la terre leur tombait dessus jusqu'à les immobiliser. J'exigerais qu'elle les achève, mais elle n'aurait pas ce cran. Et elle ne me confierait pas l'arme.

— Remontez, dit-elle.

Elle était coriace, cette salope ! Je remontai. J'étais en forme. Elle me tenait en joue. L'idée qu'elle attendait quelqu'un me traversa. Mais elle ne tirait pas. Elle comptait sur moi, moi qui n'avais jamais vécu un truc pareil. Même en temps de guerre.

— On n'est pas obligé de le tuer, dis-je.

Elle comprit que j'avais compris et elle sourit. Sally leva la tête. Elle aussi avait compris. Frank n'avait pas la tête à écouter et Bernie s'était chié dessus et il était trop occupé avec ça.

— John ! fit Sally.

Elle glissa sur la terre, mais s'arrêta au bord du trou. Elle voulait bien crever, mais en bas, bien couchée sur la terre fraîchement creusée. Elle s'allongerait tranquillement sur le dos et attendrait que la balle réduise son cerveau en bouillie. Elle savait de quoi il retournait. Mais elle s'était immobilisée et semblait maintenant envahie par la peur, au point de grimacer comme s'il était encore possible de s'en sortir par un effort de la volonté.

Un peu plus loin, Frank se plaignait.

— Vous allez pas me laisser comme ça ! John ! J'ai jamais voulu que ça arrive. Je sais bien ce que t'as dans la tête.

Anaïs avait du mal à se décider. Je donnai un coup de pied dans le dos de Sally. Elle tomba la tête la première. Pas un cri pour l'instant. Elle s'agita dans la terre pour retrouver sa position, assise les mains dans le dos, mais cette fois les jambes étaient allongées, formant un V. Ses pieds étaient nus.

Bernie poussa un cri comme si c'était le dernier. Je l'empoignais par la chemise et il glissa sur le dos jusqu'au fond du trou, la tête tournée vers moi, gueulant comme un gosse qui veut pas aller à l'école et qui vient de se prendre une beigne pour lui apprendre à pas effrayer les autres.

— Qu'est-ce que tu fous, John ? dit Frank.

Je le tirai par un pied. Il hurla de douleur. C'était bon la douleur au moment de mourir, il s'en rendait même pas compte et me haïssait parce que je lui faisais mal. Je l'ai soulevé pour le balancer comme le tas d'ordures qu'il était. Anaïs ne cachait pas sa joie. Elle riait sans bruit, la gueule ouverte comme une marionnette. J'empoignais la pelle. Je suis sûr qu'à ce moment-là, elle m'admira. J'ai commencé à remplir le trou.

Ça gueulait là-dedans. Ils gueulaient tous. J'avais jamais fait une chose pareille, mais j'avais envie de vivre encore les deux ou trois choses qui me comblaient pleinement, je m'en rendais compte maintenant et j'arrêtais pas d'y penser pendant qu'Anaïs me tenait en joue, attendant le moment de tirer ou de me sauver. Elle avait ce pouvoir et je l'admirais moi aussi.

Dix minutes plus tard, comme prévu, le trou était refermé et j'étais en train de le tasser en manœuvrant dessus avec la bagnole. Anaïs se tenait à l'écart, des fois qu'il me prenne l'envie de l'écraser. Un arbre la protégeait de toute tentative. À quel moment me tirerait-elle dessus ?

— Maintenant ça suffit, dit-elle. Descends de là et mets les feuilles.

— Des tas de feuilles, chérie.

J'avais troqué ma voix de stentor contre celle d'une fillette. Je descendis de la bagnole après l'avoir reculée sous les arbres. Je jetais un œil mélancolique sur la maison. Un vrai petit paradis que je venais de perdre à tout jamais.

— Je te conseille pas d'essayer, dit Anaïs.

Elle monta dans la bagnole, côté du mort. Mais elle était encore bien vivante et son doigt chatouillait la détente, blague mise à part. J'avais pas le choix. Je m'assis au volant et relançai le moteur.

— On va où, chérie ?



## MONTI I

Montalban arriva après les flics américains. Il consulta le journal de l'alarme.

*Je l'ai suivi partout où il voulait aller comme vous me l'avez demandé, monsieur.*

— J'ai connu John Cicada dans le désert de Tabernas où il photographiait des insectes pour le compte de la NASA. Il n'a jamais été astronaute. Un chic type. Il achetait des dictionnaires pour améliorer son espagnol. Vous avez identifié les cadavres ?

Montalban retira ses gants et les balança dans la poubelle que je lui tendais.

— Deux hommes et une femme, monsieur. La femme est de la maison. Sally Sabat qu'elle s'appelle.

— *¿Y los varones ?*

— Peut être Frank Chercos et Bernie Bernieux, deux potes à Cicada si j'ai bien compris. Le vieux Snopes dit qu'il y avait une autre femme. Il habite de l'autre côté de la route.

— Qu'est-ce qu'ils ont bouffé ?

Il triturait le contenu d'une assiette avec la pointe d'un couteau. C'était peut-être pas de la bouffe, en effet. Il n'avait pas l'air pressé, comme quelqu'un qui sait que ça va bientôt se terminer. Mais il avait eu cette sensation plusieurs fois depuis dix ans. Et Russel courait toujours.

— Si c'est lui, dit-il.

— Cicada était sur ses traces, monsieur.

— Et alors ?

Il sortit. Les flics avaient quitté les lieux. Deux types en combinaison blanche regardaient dans le trou. Montalban s'approcha et regarda lui aussi. Il n'y avait plus rien à voir, selon moi. Ou alors s'imaginer ce qui s'était passé sous la terre. À vue d'œil, les victimes n'avaient pas été fusillées. Elles étaient mortes étouffées et ça me foutait la chair de poule.

— Ramenez-moi à l'hôtel, dit Montalban.

Il me prenait pour son larbin. Je n'avais pas le droit de discuter avec lui. Il était arrivé la veille. Et j'étais son chauffeur, son valet et son homme de main. Voilà quelle était ma mission. Et j'avais bien l'intention de faire mon devoir comme un écolier, pas comme un héros. Russel était un type très dangereux. Et cruel.

— Il n'a jamais été cruel, dit Montalban.

— Vous croyez pas à sa culpabilité ?

— Je n'ai pas dit ça.

À l'hôtel, il prit le temps de débiller tous les trucs qu'il avait fourrés dans deux énormes valises d'un modèle que je connaissais pas. Le placard

menaçait de ne pas tout contenir et on voyait que ça le faisait chier. Il m'avait demandé de pas fumer et de pas allumer la télé. Je m'en foutais parce que je couchais pas avec lui, je veux dire dans sa chambre. J'ai encore la chance de coucher chez moi. Il était armé. Un Beretta 92. Pas un modèle récent. Il y avait une photo dans la crosse. Une femme, mais comment en être sûr s'il me laissait pas regarder de près, avec tous ces mecs qui se conduisent comme des gonzzesses !

— Je ne vais pas rester longtemps, dit-il.

— Vous êtes pas sûr que c'est lui ?

— Je suis jamais sûr de rien avec Ovidio.

— Ovidio ?

— C'est comme ça qu'il s'appelle, votre « Russel ». Ovidio, comme mon père et comme le grand poète que vous ne connaissez pas personnellement.

Ça me changeait rien de fréquenter un type qui connaissait un poète « personnellement ». Mais c'était la première fois que ça m'arrivait, je dois le reconnaître. J'ai jamais été fortiche en poésie. Je suis pas vraiment doué pour apprendre par cœur des trucs que je comprends qu'à moitié. Disons que Montalban avait l'air plus intelligent que moi, mais c'est juste à cause de l'effet que produit le regard quand quelqu'un pose une question et que les deux mecs à comparer se mettent à réfléchir ensemble en regardant celui qui pose la question et que ce mec il essaie de savoir qui c'est le plus intelligent alors qu'aucun des deux n'a encore répondu. Il peut pas s'empêcher de juger sur la base de critères qui n'ont rien à voir avec la question. Je sais plus comment ils appellent ça. Un drôle de phénomène, enfin, si ça fait rire et c'est pas mon cas.

— Je vous amène à manger des bêtes qui vivent dans la mer, dis-je parce qu'il était presque l'heure de penser à soi uniquement.

— On a ça aussi chez nous, *tronco*, dit-il en riant.

Il avait presque fini de ranger ses fringues et encore plein d'autres fourbis usagés. J'en avais marre de ce spectacle. J'étais pas payé pour visionner les slips d'un flic espagnol. Des slips et un tas d'autres choses qui sortaient pas de l'ordinaire. Sauf les bouquins qu'il devait lire dans les chiottes tellement ils étaient noirs sur la tranche.

— Ensuite vous m'amènerez voir votre patron.

— Si c'est de Panglas que vous parlez, il est en traitement psychiatrique.

— Vous m'en voyez désolé. J'ai connu Kol en Mongolie. Il savait manier un fusil. Et il connaissait les pierres.

Tous ces vieux cons ils en avaient fait des choses que je pouvais pas m'imaginer à quel point ça leur avait plus ! Et il fallait maintenant que j'admire et que je fasse des commentaires sans désobliger personne.

— Vous zêtes pas un inconnu ici à ce que je vois, dis-je parce qu'il fallait bien que je le baratine comme on me l'avait ordonné.

— C'est le rendez-vous des grands voyageurs. Mais John n'a jamais voyagé plus loin que la Mongolie lui non plus. Je vous raconterai si on a le temps. Frank Chercos et Bernie Beurnieux, dites-vous ?

On est allé bouffer chez *Mimi* qu'est une amie à moi et que quand j'ai du monde je les y amène. En échange, elle me renseigne. Et en plus elle cuisine le mérrou comme personne.

— On mange aussi du mérrou chez nous, dit-il.

Mimi s'est pas vexée. Elle avait été en Mongolie, mais à une autre époque, et pas pour tirer au fusil sur des animaux. Elle avait appris des tas de choses et les cuisinait encore si jamais on avait les yeux jaunes.

— Les yeux jaunes ? fit Montalban.

Mimi imita le Chinetoque qu'elle avait épousé. Il était en partie recomposé suite aux effets dévastateurs d'un attentat islamiste du temps où il servait en Asie. Elle pivota pour montrer le drapeau avec son trou et sa tache de sang. Elle lui avait cloué le bec à Montalban. Il avait pas ça dans son pays. Elle avait même pas idée de ce que c'était comme pays. De pays, elle connaissait le Mexique et le Canada. La Mongolie aussi et le Japon parce que son papa y avait laissé sa peau rouge. Sûr qu'elle avait pas fait le tour du Monde et qu'il fallait pas trop compter sur elle pour rêver à ce genre de choses. Elle était plutôt dans le B&D.

— Si des fois ça intéresse monsieur, gloussa-t-elle.

— Monsieur n'est pas intéressé, m'interposai-je.

— Qu'est-ce que vous en savez ? fit Montalban.

Il avait pourtant pas l'air de s'y connaître avec ses grands airs de fonctionnaire et ses valoches pleines à craquer que c'est moi qui les avait portées en attendant que le groom se réveille d'une sacrée cuite.

— Délicieux, votre mérrou, dit-il en montrant ses meilleures dents.

Il en faut pas plus à Mimi pour se déshabiller. Et pour pas cher si on y met du sien. Elle sait concilier le travail et le plaisir, surtout qu'elle avait connu un espagnol, à ce qu'elle disait, qui l'avait déçue alors qu'ils étaient à un doigt de se marier.

— Tu parles d'un doigt !

Montalban changeait de physionomie à vue d'œil et c'était pas à cause du vin parce qu'il en buvait pas alors que moi j'étais moins grand que quand j'étais entré. Ça le rendait même bavard de se faire nourrir à l'œil par une californienne qui avait du sang espagnol. Fallait pas qu'il oublie qu'on avait du pain sur la planche et que c'était officiel.

À la deux on était dans le labo où on coupe les morts en morceaux pour que la justice s'y retrouve. La pauvre Sally y était entrée pour la dernière fois. Un larbin balayait les morts avec une brosse à chaussures et un autre les épongeait en tirant la langue derrière son masque. Le nouveau toubib venait à peine d'arriver. Comme ça sentait la côtelette de porc grillée aux herbes, j'ai expliqué à Montalban qu'on était toujours pas certain de

l'identité de la victime du Rôtisseur. Il trouvait que cette odeur était pas à sa place. Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Problème de traduction peut-être. Fallait pas que j'oublie qu'avant de parler, il traduisait. Tandis que moi, dans la pratique courante, je traduis après si des fois on me comprends pas, ce qui arrive souvent quand je réfléchis trop. Mais Montalban me suivait.

— On n'a pas grand-chose à faire ici, dit-il.

C'était un homme d'action. Ça tombait bien, j'en suis un aussi. Mais deux hommes dans la même action, quand ça se frotte, et j'avais la réputation de me frotter sans avertissement préalable, ça fout le feu à l'enquête surtout quand celle-ci est particulièrement inflammable parce que quelqu'un de malin l'a arrosée d'essence, spécialité à mon avis de cette crapule de Russel.

— Il n'est pas si malin, dit Montalban.

Si j'avais bien vu, il avait haussé les épaules en disant ça. On est sorti de la charcuterie sans avoir rien glané. Montalban paraissait pas déçu. Il était peut-être venu en vacances. Et je serais le seul à bosser, comme d'habitude.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça nous foute de savoir qui est mort et à quel endroit ? me dit-il dans la bagnole.

Il avait pas tort. C'était quoi le but de l'opération ? Capturer Russel et lui injecter une dose de chlorure de potassium sans anesthésie et surtout sans bromure. La cruauté à l'état pur.

— Vous êtes dingue, dit Montalban sans s'énerver.

Mais il souriait et je lui ai pas fait subir mon discours habituel sur les dingues dont je suis pas.

— Qu'est-ce qu'il a fait au juste dans votre pays ?

Pourquoi je disais pas « Espagne » ? J'en savais rien. La haine, peut-être.

— Il a tué un homme par méprise. Par erreur si vous voulez. On ne peut pas lui en vouloir. J'aimerais avoir un petit entretien avec lui. J'ai un message de la belle.

— Vous êtes dingue, Montalban !

Il m'épargna lui aussi son discours contre les abrutis qui vous traitent de dingues parce qu'ils comprennent pas ce que vous savez d'instinct. Il était d'accord avec moi sur ce point.

— On devrait peut-être se coucher et attendre qu'il se passe quelque chose qui soit pas un massacre, proposai-je.

— L'idée n'est pas si bête, dit-il. Je veux juste parler avec lui. Les Français l'accusent d'un autre meurtre, mais sans preuve, juste de la conviction. C'est le pays des idées qu'on se fait, que voulez-vous !

— Et ici, en Amérique, on est même pas sûr d'avoir quelque chose à lui reprocher. Mais c'est tout de même lui qui a enlevé la petite Aliz de Vermort.

— Pas si petite que ça, *amigo*. Et il n’y a que Frank Chercos pour le dire. Il y avait. Est-ce que son témoignage, que rien ne corrobore, est encore valable selon les règles de votre procédure criminelle ?

J’en savais rien, moi. J’ai pas étudié pour savoir, mais pour agir. Donnez-moi un appui et je soulève les lièvres pour leur tirer dessus sans leur laisser aucune chance de s’en tirer.

— Vous tireriez sur Russel si vous le voyiez ?

— Et comment !

— Alors je vais travailler seul. Déposez-moi là et tirez-vous !

Comme il y allait le *señorito* ! On causait, on pratiquait le *brain storming*.

— J’y tirerais pas dessus si ça vous fait chier de voir mourir un de vos compatriotes sans avoir reçu sa confession, dis-je parce que j’avais encore envie de rigoler.

— Vous n’êtes pas dingue, *tronco*. Et vous ferez exactement ce que je vous dis de faire sinon je vous fais virer de la police.

Heureusement que j’étais aux ordres, monsieur, sinon je me serais énervé pour rien. J’ai serré les dents pour me taire. Mais j’allais pas me mordre la langue s’il poussait le bouchon au-delà de la limite que je fixe toujours sans vous demander votre avis, monsieur.

Bon. On était pas copain. Chacun à sa place. Lui il comprenait tout et moi j’évitais de tirer. Ça ferait une bonne histoire si jamais quelqu’un avait envie de tourner un film sur ma vie.

— On va se payer les deux derniers pions de cette affaire, dit-il.

— Gisèle de Vermort et K. K. Kronprinz, dis-je.

J’étais pas si con.

## JO.MANNA I

Qui je vois arriver ? Deux flics. On me la fait pas. Un type qui ressemblait à un toréador (torero d'opérette) et un joueur de pétanque (jeu de boules français mais sans les boules). J'arrivais à peine. J'avais rendez-vous avec le Prinz pour l'interroger sur l'échec de son dernier succès. C'était déjà pas une bonne journée qui s'annonçait. Il a fallu que deux flics s'en mêlent. Le bouliste m'avait repéré parce que j'ai ma photo dans tous les magazines de Métal, en première page si j'assume l'édito. Le tueur de taureaux se grattait les dents avec une allumette taillée en pointe. Il me regardait comme s'il m'avait jamais vu mais que ma tronche lui disait quelque chose qu'il avait pas envie d'entendre.

— Le Prinz est en train de chier, dis-je. C'est le genre de choses que moi je fais sans que les autres en parlent.

— Tu peux aussi fermer ta grande gueule, Jo., dit le flic en boule.

J'arrivais pas à me souvenir de son nom. Un pauvre type qui avait fini dans la police pour pas finir ailleurs où on est pas payé pour faire exactement le même genre de travail. L'autre voulait pas se présenter. Ils sont entrés dans la caravane alors que le Prinz, je le répète, était en train de chier comme il le fait une fois par jour après s'être tapé la cloche à la cantine. Je me suis assis dehors. J'ai allumé une cigarette et je me suis mis à attendre le bruit de la chasse d'eau. Je devais pas être attentif. Une minute plus tard le Prinz est sorti pour m'engueuler.

— Je t'avais dit de laisser entrer personne !

Et il est rentré sans m'inviter à en faire autant. Il s'est mis à gueuler et les deux poulets n'arrivaient pas à en placer une. Je connais celui qui se tient toujours le froc comme s'il avait perdu ses bretelles. Il était pas du genre à se laisser enguirlander par un nègre. Je crois qu'en plus il aimait pas les gros patapoufs. Et que même le Métal lui donnait rien que des mauvaises idées qu'il valait pas mieux y réfléchir avec lui. Mais quand le Prinz s'est arrêté de leur souffler dans les bronches, il s'est rien passé et j'ai entendu mon nom. C'était le Prinz qui m'appelait. Il avait retrouvé sa courtoisie habituelle. Je lui en voulais pas. Je pouvais comprendre que deux flics c'est pas ce qu'on a envie de trouver assis chez soi après s'être vidé les tripes.

— Je suppose que tu sais que c'est des flics, fit-il en guise de présentation. Messieurs, je vous présente le meilleur chroniqueur que la Presse ait jamais nourri à si peu de frais.

— Déconne pas, K. !

Il aime bien taquiner ses amis, le Prinz, même si ça leur fait mal et qu'ils nourrissent à son égard des sentiments tellement compliqués qu'un psychologue n'y verrait que du feu.

— Ils pensent que c'est Gor Ur qui m'a tiré dessus. Je leur ai dit que t'es pas d'accord avec eux.

— On s'en fout de l'opinion d'un pisse-copie, fait le bouliste.

— Vous savez bien où elle est, la balle, dit l'autre.

Il hochait la tête comme un pendu qui l'a échappé belle.

— Vous avez bien vu d'où il a tiré.

— J'ai même pas entendu qu'on me tirait dessus, dit le Prinz. J'ai déjà expliqué tout ça à vos copains.

C'était pas la première fois que ça arrivait, mais cette fois-là, les flics voulaient à tous prix que ce soit Russel le tireur. Le Prinz en avait marre de ces cons et il me l'avait dit pour que je l'écrive. Il comptait sur mon style et sur ma dialectique pour dire ce qu'il avait sur le cœur sans vexer personne.

— En plus, dit-il, le seul flic qui m'a écouté il paraît qu'il est devenu dingue et qu'on peut pas le voir là où il est. Pas vrai, Jo. ?

— Vous voulez dire que Kol Panglas vous croyait ?

— Il disait pas le contraire, mec ! Et il venait pas me faire chier chez moi avec des questions qui me regardent pas.

— Il vous a tiré dessus, tout de même ! couina le toréador.

— Et après ? Je me fais tirer dessus presque tous les soirs !

— Sauf que ya pas mort d'homme tous les soirs.

— Mais puisqu'on vous dit que Zizi s'est pendu par le cou !

— Avec le bide troué par une balle qui s'est perdue dans les coulisses !

Mais de quoi on parlait ? J'étais le seul à pas comprendre. J'ai jamais rien écrit sur les gens qui se font buter à la place des autres. Moi je croyais que les Urinants étaient des adeptes de la non-violence. Que nous, par contre, les Métaux, il nous arrivait de nous tirer dessus et même quelquefois sur les autres. Je savais même pas que Zizi était mort. Moi, à part la musique et les potins du B and D, j'ai pas de nouvelles du monde tel qu'il se construit un peu moins tous les jours. Et en plus on m'expliquait pas !

— J'accuserai personne, déclara le Prinz.

Il avait raison. Si Gor Ur avait voulu le flinguer et que par erreur...

— Erreur... dit le toréador à l'autre flic comme si j'étais en train, en vous racontant tout ça, monsieur, d'appuyer sa thèse que je savais même pas de quoi il voulait convaincre son collègue.

Je repris :

— Et que par erreur il en avait malencontreusement fini avec l'existence de pute de Zizi que personne va regretter, ces péripéties de la vie ordinaire n'étaient pas grand-chose à côté de la merde que foutent les États partout où ils se mêlent de la vie des gens, c'est-à-dire partout. C'est d'ailleurs pour ça que je suis raciste et que j'ai aucune honte à l'affirmer haut et fort : je hais toutes les races, y compris la mienne qui est d'ailleurs un mélange de races, ce qui ne rend pas ma haine plus compliquée à définir contrairement à qu'on dit quand on n'a pas assez réfléchi au problème. Bref, j'avais moi aussi des raisons de foutre ces flics dehors à coup de pied

au cul, même si j'étais pas chez moi et que c'est une raison valable pour ne pas le faire. Mais le Prinz, qui était habilité à le faire, selon les usages et même les textes, ne bougeait pas son gros cul du coussin où il s'était répandu comme un fromage bien fait. Les flics observaient notre passivité en vainqueurs, ce qui me déprimait.

— On va pas s'en aller sans vous laisser un petit souvenir, dit le flic au cochonnet.

Et il déposa un papier plié en deux sur le genou monumental du Prinz qui cessa de se gratter l'appareil reproducteur.

— Panglas est peut-être malade, mais son bureau reçoit sur rendez-vous.

Il me troua des yeux à mon tour.

— Toi aussi t'es invité, mais comme j'ai pas de carton pour toi, parce que j'avais pas prévu de te rencontrer en si bonne compagnie, tu ramèneras tes fesses sans te soucier de mes bonnes manières.

D'après lui, on n'avait plus rien à se dire. Il sortit en sifflant un air que le Prinz dédiait en principe aux femmes. Le toréador ne s'était pas levé.

— Je ne connais rien à vos mœurs et vos usages, dit-il sans une seule trace d'exigence. Je suis ici au nom de Sa Majesté et du Peuple espagnol. Je m'appelle Montalban. Je reçois à l'hôtel où j'ai jeté l'ancre pour quelques temps. Ça fait dix ans que je cours après Ovidio.

— Ovidio ?

— C'est comme ça qu'il s'appelle encore chez nous, votre Roger Russel dit Rog Ru, le Gorille Urinant selon votre mythologie à la noix.

Il voulait pas nous vexer. D'ailleurs, on s'en foutait le Prinz et moi. On regrettait pour Zizi qui avait une famille. On aurait rien regretté sinon. C'était une pute. Il se vendait aux flics.

— Mon collègue est en colère, dit-il en se levant.

Il avait l'air d'un arbrisseau que l'éléphant K. regardait comme s'il arrivait pas à lui pisser dessus. Mais c'était pas notre genre de pisser sur les gens. Et non, contrairement à la légende, on coulait pas du bronze dans les anus des jeunes filles en fleur ni des traîtres à notre cause, deux catégories de l'engeance humaine qui nourrissaient, on devait le reconnaître, le meilleur de notre temps passé à faire la fête.

Ils sont partis. Le Prinz poussa un long soupir de soulagement. Ils avaient interrompu sa défécation. Ça lui arrivait pas tous les jours. Il sortit sa grosse bite et se rendit compte qu'il était en train de rêver.

— Donne-moi une minute, Jo., dit-il.

Il est revenu des chiottes avec de nouvelles idées et ça le rendait heureux. J'en avais pas, moi, des idées que j'avais pas déjà usées comme des pneus. J'ai jamais eu de fric non plus. J'ai toujours marché sur le même fil en me demandant lequel de tous ces cons me donnerait une raison de fermer les yeux. Mais je dors les yeux ouverts.



— Ils ont raison, ces flics, dit le Prinz. J'en ai marre de me faire tirer dessus. Je continue parce que sans ce sacré boulot, je ferais quoi de cette grosse queue qui en demande tous les jours. T'es comment du côté de la queue, Jo. ?

— La mienne ou celle des autres ?

Rire, ça le faisait tousser et c'était pas beau à regarder quand il se mettait à cracher dans son mouchoir. Une seule balle l'achèverait. Il était pas en forme, le Prinz. Il chantait de plus en plus en play-back. Mais j'écrivais pas ce genre de choses. On me payait pour nourrir des rêves. Ça devient vite anorexiques, les rêves, si on les traite comme des enfants qui ont que le droit de fermer leur gueule pendant les pires moments de la croissance. J'étais pas si mal payé que le Prinz l'avait dit aux flics. J'étais même bien mieux payé que ces deux minables. Mais j'arrivais pas à la cheville du Prinz et j'avais pas les moyens de compenser le manque d'amour avec des tonnes de plaisir. Le plaisir, chez moi, on voyait à travers.

— Je hais le type qui me tirera dessus ce soir, dit le Prinz.

— Il te faut une doublure, K. Après, je veux dire une fois qu'ils l'auront décanillée, tu pourras même pas dire que t'es pas mort !

— Je comprends pas, Jo.

On suçait le bec d'un narguilé parfumé à l'érythroxyline quand un valet est venu parler dans l'oreille du Prinz. Ça n'a pas duré une minute. Le Prinz s'était figé. Il embrassa le valet sur le front et le renvoya dehors.

— Mauvaise nouvelle ? demandai-je.

— Faut voir, murmura-t-il.

Il regardait loin devant lui.

— T'as toujours ta moto, Jo. ?

— Je m'en sépare jamais, K., sauf quand j'en ai pas besoin.

J'étais pas vraiment en état de conduire une moto, surtout une Indian 47 équipée d'un side qui contenait mes souvenirs d'enfance. En principe, je la conduisais dans mon living. J'avais donc perdu l'habitude de regarder dans les rétros avant de tourner. Il me faudrait un peu d'essence aussi. Le Prinz s'était même pas rendu compte que le temps avait vachement passé depuis l'époque où il entra dans du 40 sans savon.

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ma bécane, K. ?

Je voulais dire : « Quel est le rapport avec ce que ton larbin t'as vomi dans l'oreille pour que j'en sache rien, mec ? »

Le coussin commençait à souffrir sous ses fesses. Il se pencha sur le côté pour l'arracher, mais un angle restait coincé et ça l'énervait. Il avait plus d'inspiration si on lui cassait les pieds. Je tirais moi aussi sur le coussin qui craquait. J'étais tout rouge.

— Je rentre plus dans une bagnole, mec, dit le Prinz.

— Et tu crois qu'une moto fera mieux que ce coussin !

Lequel se brisa comme du verre.

— Et merde ! fit le Prinz. Ils mettent plus des plumes dans les coussins. Tu te souviens, Jo., des plumes et de tout le bastringue que ta mère en devenait verte ?

— Il t'as dit quoi, ton larbin, K. ?

— Ma petite sœur a des ennuis, mec. Tu peux refaire comme si c'était la tienne ? Mec ?

— Anaïs ?

Je sais même pas pourquoi je posais la question. Il avait qu'une sœur, le Prinz. Et comme j'en avais pas, c'était aussi la mienne.

### CICADA III

Roger Russel se tenait debout à l'entrée de la maison où je venais de passer une nuit blanche. On m'avait sorti de mon lit avant le lever du jour. Deux types m'avait traîné dehors dans la neige. Maintenant, j'attendais dans la bagnole. Ils m'avaient piqué. Je sentais plus rien. Mais j'avais mal nulle part comme je l'avais redouté la veille quand on est arrivé Anaïs et moi à bord de cette bagnole qui voulait plus avancer parce qu'on était sur le point de fondre une bielle. Je n'avais pas eu le temps de réfléchir à ce qui m'arrivait. Ils m'avaient piqué tout de suite pendant que d'autres emmenaient Anaïs à l'intérieur de la maison. J'avais attendu longtemps, couché sur ce qui pouvait être le plateau d'une charrette. Je dis ça maintenant parce que ça sentait la basse-cour. Ça tournait dans ma tête. J'avais beau fermer les yeux, ça n'arrêtait pas de tourner dans tous les sens et j'arrivais pas à vomir pour me soulager. On est venu me chercher tandis que la neige commençait à tomber. C'était peut-être la raison de leur compassion. Ils m'ont jeté sur un lit et je les ai écoutés sans pouvoir comprendre une seule de leurs paroles. La porte de la pièce où je me trouvais était restée entrouverte. La lumière formait un triangle sur le plancher, coupée de temps en temps par l'ombre de quelqu'un qui me regardait et me parlait sans que je comprenne un foutu mot de ce qu'il me disait. Mais maintenant, c'était Roger Russel qui me regardait et il me parlait lui aussi. Je crois qu'il me remerciait de pas avoir tué Anaïs. Il doutait pas que j'en avais eu l'occasion plus d'une fois pendant le trajet. Et j'avais eu de la chance qu'elle me tire pas dessus par réflexe, au moment de mourir. Elle était gravement blessée. On la soignait, si je voulais savoir. Mais je m'en foutais. J'avais failli la tuer et elle avait gagné parce que ce salaud de Frank m'avait eu par derrière. J'avais aucune raison de me méfier de lui. Mais pourquoi je parlais de ça avec un type recherché par Interpol ? J'arrivais à peine à me faire une idée de ce qui m'attendait et je parlais comme si on me demandait quelque chose. Je savais même pas si Anaïs avait survécu. Elle était peut-être déjà morte quand on est arrivé. Qu'est-ce que j'en savais, pauvre fou qui s'était mis dans la tête de la conduire exactement où elle voulait aller ?

Roger Russel m'a dit encore quelque chose et il est rentré en se frottant les mains. Le vent arrivait par rafales, secouant la voiture qui avaient de mauvaises suspensions. Je les avais esquinées dans le désert. Anaïs et moi on était mort de fatigue et de faim. On buvait à la même bouteille et je lui conseillais de faire attention avec son intestin qui était peut-être percé, mais ça sentait pas la merde. Maintenant, j'espérais qu'elle avait survécu, mais je venais de dire à Russel que je m'en foutais et il était rentré en parlant de la neige et du vent.

Ils allaient peut-être me laisser mourir de froid dans la bagnole. J'avais envie de parler, mais pas à Russel ni à un de ses sbires. J'avais besoin de quelqu'un d'étranger à notre monde qui est étroit comme un couloir sans fenêtre. Pas un oiseau sur les branches avec ce froid. Il y avait de la lumière à l'intérieur. Russel était-il entrain de me reluquer parce que ma mort lente allait lui procurer un plaisir de dingue qui me faisait payer les souffrances qu'Anaïs endurait peut-être encore à cause de moi ? Je me

foutais de lui donner ce plaisir. Anaïs pouvait crever ou être déjà morte. Je gémissais sans le vouloir. Je m'interdisais tout signe de désespoir, mais quelque chose voulait sortir de moi et je me plaignais comme si je n'avais pas vraiment mal, que j'avais peur d'avoir mal et que ça n'arriverait que si Russel l'avait ordonné à ses complices.

Russel est sorti de nouveau. Les deux types qui m'avaient transporté dans la bagnole parlaient avec lui sans sortir de la maison. L'un d'eux était armé d'un fusil. On aurait dit qu'ils hésitaient, qu'ils n'étaient pas d'accord sur la conduite à tenir à mon égard. J'avais moins mal du coup, et moins peur. Moins besoin de quelqu'un pour soulager ma tristesse. Puis les deux types sont sortis et ils se sont amenés, l'un d'eux tenant le fusil et l'autre secouant les clés de la voiture, pas pour jouer avec ma peur, mais pour chercher la clé de contact parmi les autres clés. Le type au fusil s'est installé avec moi sur la banquette arrière. L'autre a pris le volant et a démarré le moteur. On allait m'exécuter plus loin, dans un endroit tranquille où on retrouverait mon corps au printemps. Je me foutais qu'on le retrouve ou pas et que mon état de décomposition prête à rire ou autre chose. J'ai regardé dans la lunette. Russel n'était plus là. Je n'existais plus pour lui. Pour personne d'ailleurs.

On a roulé des heures, retrouvant le désert puis la longue route au bord de la mer. On revenait chez moi. C'était chez moi. J'étais peut-être sauvé. Ou il n'était pas nécessaire que je comprenne ce qu'ils avaient planifié. Ils avaient des ordres et ils les exécuteraient. Je ne leur avais pas adressé la parole et chaque fois qu'ils m'avaient parlé, ils m'avaient demandé de la fermer ou ils me faisaient sauter la cervelle.

## SNOPEs

— Toute la nuit !

Je me demandais bien ce qu'il pouvait trouver à un pareil endroit pour rouler toute la nuit. Ils savaient peut-être pas que c'était ici qu'on avait tué trois personnes en les enterrant vivantes. Le locataire avait foutu le camp avec une gonzesse à ce que disait la police. Eux, ils pouvaient pas être de la police, assis sur la moto avec chacun un pied par terre, un gros Noir avec une casquette de gonzesse et un minable en costard qui tenait le guidon d'une moto qui à mon avis pesait pas la moitié de son passager. Ils avaient des têtes à avoir roulé toute la nuit. J'avais pas vu ce genre de bécane depuis le Débarquement de Normandie. Même qu'à l'époque j'étais monté dessus pour aller plus vite parce que j'avais la trouille.

— Ya plus personne dans la maison, leur dis-je. C'est tout fermé et on peut rien voir dedans comme c'était avant que monsieur Cicada me demandait de jeter un œil quand il était pas là. Qu'est-ce que ça a bardé là-dedans ! Vous voulez que je vous amène voir le trou ?

Le Noir hésitait et se grattait la face avec des doigts pleins de pierres précieuses que c'était sûrement des fausses mais j'ai quand même donné un coup de fil à Pépère des fois que. J'avais été discret parce que c'est pas la peine de donner des raisons de s'inquiéter à des personnes qu'on va détrousser sans toutefois leur faire de mal. Le mal, c'est pas notre genre à Pépère et à moi. Je leur ai dit que j'avais besoin de ma canne pour éloigner les chiens et j'ai appelé Pépère discrètement en me cachant dans le frigo qui est insonorisé. Ensuite je suis ressorti et j'ai été ravi que ces deux types m'aient attendu. Ils sont descendus de la moto, comme ça Pépère y pourrait en prendre livraison sans se fouler le poignet.

— Vous pouvez laisser la clé dessus, que je leur ai dit, ya pas de voleurs ici.

Ça ferait rigoler Pépère, mais la clé il en avait pas besoin parce que les motos il les désossait et on pouvait plus s'en servir. Ils ont laissé la clé dessus comme ça Pépère pourrait la conduire tranquillement jusqu'à son garage.

— Ya un chien énorme là bas, que je leur dis pour leur foutre la trouille, mais j'étais pas bien sûr de moi.

Le chien que j'avais vu avait eu plus la trouille que moi et je me demandais si c'était pas plutôt un loup. En tout cas, j'avais pris mon bâton.

— Je sais pas pourquoi on vient ici, dit le Blanc.

Je savais pas moi non plus, mais ils allaient me le dire.

— Tu fermes ta gueule, Jo ! dit le Noir.

— Ça va, Ka. On jette un œil et on se tire.

Je me demandais sur quelle moto ils allaient se tirer. Pas sur la mienne en tout cas, puisque j'en ai pas. Pépère serait content.

— C'est un drôle de nom, ça, Ka, je dis sans me retourner vers cet énorme Noir qui me suivait en soufflant comme un bœuf à la saillie.

— Cépakacéka, dit Jo.

J'y comprenais rien à ces types. Ka me disait que les bœufs se reproduisent pas. Je pouvais pas avoir vu un bœuf amoureux, d'après lui. Ou alors j'étais pas au courant.

— Je me suis gouré de sexe, dis-je. Pas plus tard qu'hier, un Espagnol est venu ici et il m'a embrouillé l'esprit avec des histoires de fer et de pipi. J'y comprenais que dalle, messieurs. J'espère que vous serez plus clairs avec moi. C'est une belle journée pour pas s'énerver, même si on vous a piqué quelque chose à laquelle vous tenez ou qui vous est utile.

On avançait à grands pas. Le chien était revenu. Il aboyait en montrant des dents qui me faisaient déjà mal au cul.

— Avec votre petit bâton, me dit Ka, vous l'impressionnerez pas !

— J'aurais dû amener la moto pour lui faire peur, dit Jo.

Ouais mais Pépère y serait pas en train de rouler tranquillement avec.

— Je sais même pas qui c'est, ce chien ! dis-je en levant mon bâton.

— On s'en fout qui c'est ! Faites-le fuir !

— Y reste peut-être des os dans le trou.

C'était un chien qui devait peser la moitié de mon poids. J'ai pas été longtemps à l'école, mais suffisamment pour savoir que l'énergie est égale à la moitié de la masse (je sais pas pourquoi la moitié) multipliée par la vitesse au carré. Étant donné que je courais en général beaucoup moins vite qu'un chien, la rencontre pouvait pas tourner à mon avantage, surtout face à un chien qui n'avait pas peur des bâtons que même en multipliant sa longueur par je sais plus quoi j'avais aucune chance de l'envoyer se faire voir ailleurs. C'était ici qu'il avait envie de voir.

— Montre-lui ta bite, rigolait Jo.

Et Ka grognait comme un ours, mais du genre que les chiens y savent que c'est des tapis.

— Vous reviendrez demain, messieurs, parce qu'aujourd'hui Seigneur Chien veut pas que des minables d'humains aillent renifler ses os.

— C'est d'ailleurs tout ce qu'on ferait. Les renifler, dit Ka.

Il était dépité. Moi, je pensais à la moto. Ils allaient faire venir les flics, autrement dit ce conard de Galvez.

— *jNo me digas !* fit Jo. Vous avez dit « Galvez » ?

J'avais pas dit autre chose parce que ce conard de Galvez avait des oreilles partout. Il écoutait même avec si on faisait pas attention.

— Galvez, répéta Jo en secouant la tronche.

Ka le regardait sans comprendre. Il me semblait entendre la moto que Pépère sait pas se retenir quand il a des gaz.

— Et ben quoi « Galvez » ? fit Ka en se grattant encore la face à pleine main.

Jo avait l'air d'avoir trouvé un filon rien qu'en pissant dessus. C'est un truc qui m'est jamais arrivé. Le contraire non plus d'ailleurs.

— Comme Russel ! disait Jo en sautillant comme un gamin (j'exagère). Ovidio Galvez !

Il se tourna vers moi, oubliant complètement le chien.

— Cet Espagnol qui est venu hier...

— Ou avant, je me rappelle plus.

— Il avait pas une tête de flic ?

— Il avait pas une tête d'Espagnol non plus.

Jo se tourna vivement vers Ka. Le chien commençait à se demander ce qu'il foutait et moi ça m'inquiétait parce que j'aurais préféré que ces types foutent le camp d'ici sans blessures. Même Pépère y l'aime pas le sang.

— Ce type en sait plus que nous, Ka !

Mais Ka y surveillait le chien lui aussi. Il avait de grosses couilles et il y tenait. Les miennes sont beaucoup plus petites et j'étais pas en mesure de les perdre car malgré mon âge, j'ai des relations. Mais Jo était obnubilé par son Espagnol. Il a pas vu le chien arriver. J'ai rien vu moi non plus. J'ai couru comme un dératé. Ka courait devant moi et j'arrivais pas à le rattraper.

— La moto, Jo ! On nous pique la moto !

Pépère avait du retard. Il s'y connaissait pourtant en moto. Un retour de kick lui avait esquiné la cheville, voilà comment il s'expliquait mon Pépère ! Et le gros Noir qui s'appelait Ka était en train de lui foncer dessus en beuglant comme le bœuf au sujet du quel on s'était pas bien compris lui et moi. Ni une ni deux, j'ai sorti mon flingue et je l'ai descendu.

— Merde ! fit Pépère.

Moi, je faisais plus rien. Si j'avais eu un silencieux, la discrétion du pétard m'aurait ouvert les voies de la réflexion, même après un truc pas fait exprès. Mais Pépère s'était bouché les oreilles en y plantant les doigts dedans, preuve qu'il m'avait vu arriver. Maintenant, le Noir était dans la poussière, le cul à l'air parce que la balle avait pété l'élastique de la bretelle. La flaque de sang grossissait à vue d'œil comme dans un film. Pépère s'approcha du corps qui pour moi n'était pas encore un cadavre.

— C'est un cadavre, fils ! Merde alors !

— S'il se met à chier, je reste pas ici, Pépère !

— J'entends plus le chien ! Tu l'entends, toi ?

Le coup de feu nous avait assourdis, mais à ce point tout de même. Le chien s'était tu. Et Jo ne criait plus. Pépère m'a devancé. Il avait une bonne foulée le Pépère malgré son âge qui est encore plus avancé que le mien. Il se retourna sans cesser de courir. Sa bonne mine me renseignait

sur l'état de santé de Jo. Il se portait bien ou alors j'avais pas compris le message.

— Le chien est crevé, dit Jo.

Il nous montrait le chien et hochait sa grosse tête de crétin qui savait pas qu'on pouvait tuer un chien méchant rien qu'en le regardant. Je savais pas moi non plus que c'était le meilleur moyen de saigner les chiens. Il gisait au bord du trou, le ventre ouvert et la queue raide, avec des dents plus qu'il en avait avant de crever. Et qu'est-ce que je vois en m'approchant ? Un type qui me menace avec un revolver. On aurait dit un mort qui sort de sa tombe. C'était qui ce mec ?



## GALVEZI

Deux fois que je vois passer Pépère sur une moto. À la troisième, je me dis que je lui pose des questions qu'il le veuille ou non. J'ai beau représenter l'autorité ici, je me souviens que Pépère y nous faisait sauter sur ses genoux mon frangin et moi et on ouvrait la bouche pour recevoir des gâteries que Mémère confectionnait pour nous sur le feu. Dans la maison, ça sentait la vanille et quand le vent soufflait du Sud, toutes les rues de Walala sentaient la vanille. On était des gosses vernis, mon frangin et moi, et même aussi la frangine qui fait actuellement de la politique à San Diego si j'ai bien compris. Mon frangin n'est pas allé si loin, mais il turbine assez lui aussi, dans la police, avec des galons plein le bras. On se voit pas souvent. Il est venu hier avec un type qui avait un accent et qu'avait pas l'air, mais alors pas du tout l'air d'un Chinois, peut-être du sang indien si j'ai pas perdu mon sens de l'analyse.

Je reviens à Pépère. Maintenant que Mémère n'est plus de ce monde, il vit chez son fils qu'est un drôle de coco que j'aimerais pas avoir dans la famille. Pépère trafique dans la mécanique, mais ça lui rapporte pas gros et ça fait pitié de voir vieillir un bonhomme qui nous a nourri pendant que les vieux étaient en vacances et que l'école était fermée. Je ferme les yeux. Des fois je vois à travers et je me raconte des histoires pour que Pépère il ait pas d'ennuis avec les autorités dont je suis, voyez-vous, monsieur, le représentant.

Je disais que son fils c'est pas la même engeance. Snopes (on l'appelle par son nom de famille qui est aussi celui de Pépère) est un dur qui a fait la guerre et un tas d'autres choses qui n'ont rien à voir avec la guerre. Pas moyens de lui mettre la main dessus. Pépère me regarderait de travers, parce qu'il aime bien son fiston. Après tout, c'est Snopes qui l'héberge et Pépère démonte des bagnoles et des machines agricoles pour payer son loyer. Je l'avais jamais vu transporter des pièces détachées sur le guidon d'une moto qui avait dû être neuve quand il avait pas l'âge de la conduire.

J'étais chez Tim pour me requinquer. Je bois un verre et je me sens mieux. J'ai des problèmes d'angoisse. Je crois que c'est la raison que j'ai pas vraiment réussi professionnellement comme mon frangin et ma frangine. Mais je suis pas un demeuré. D'ailleurs il se passe rien ici, sauf quand le vieux Carothers sait plus où il a mis sa femme et qu'il faut la chercher toute la nuit. J'ai un chien renifleur, mais son talent est limité à l'odeur de madame Carothers. Il a jamais mordu de gosse. Il y a pas beaucoup de gosses ici depuis que moi et mes frangins on est devenu des adultes responsables. La seule drogue en usage ici, c'est la bière, et c'est pas une drogue. C'est comme les femmes. C'est des femmes et c'en est pas selon qu'on se place du point de vue sexuel ou du couple reproducteur. Moi, j'ai jamais réussi à faire les deux en même temps et du coup je suis célibataire à vie. Je reviens à Pépère.

Je buvais tranquillement sur la terrasse que Tim Burnett a aménagée devant son établissement d'utilité publique que s'il avait pas eu cette idée à Walala on passerait notre temps devant la télé. Tim est aussi mon adjoint dans les affaires délicates. Il a pas la fibre policière. Et en plus, il sait pas

se servir d'une arme parce que ça fait du bruit alors qu'il est presque sourd. Je dis presque parce que c'est ce que j'ai écrit dans le rapport d'embauche, sinon il serait pas flic et il aurait pas construit cette terrasse qui rend la vie agréable, je vous le dis, monsieur.

Donc, j'étais en train de me faire de la bile pour une chose ou une autre et voilà que qui que j'aperçois derrière les platanes de la route de San Francisco si c'est pas Pépère sur une moto avec un ballot sur le guidon. Il allait à son garage qui est plutôt un magasin avec des rayons de pièces détachées tellement rares qu'on vient de loin pour les lui acheter. Je ferme les yeux comme d'habitude. Pépère entre dans le garage. On entend la porte grincer. Rien d'anormal. Et Pépère remonte sur la moto et retourne chez Snopes. Bon. J'ouvre les yeux.

Dix minutes plus tard, le revoilà le Pépère sur la moto avec un autre ballot sur le guidon. Et il refait exactement ce qu'il avait fait dix minutes plus tôt. J'ouvre les yeux, Tim en avait déjà marre de m'expliquer.

Et il s'est pas écoulé dix minutes de plus que ça recommence la même chose. Je me mets à courir vers le garage. C'est l'instinct, mais je devrais pas courir avec une carafe de bière dans l'estomac. Je cours quand même, c'est mon boulot, et j'arrive devant la porte du garage. La moto est sur sa béquille. C'est un vieil engin comme j'en ai vu que sur les photos avec des anciennes filles à poil dessus. Ça m'inspire pas vraiment les époques. Mais qu'est-ce que je vois sur le guidon si c'est pas une tache ! Rouge. Et sur le chrome, on voit bien que c'est du sang. Je me dis que Pépère est blessé. Je me retourne. Il est là devant moi, apparemment intact, à moins qu'il ait ses règles.

— Salut, fiston, qu'il me dit. T'es venu voir si j'ai pas clamsé ?

Je comptais plus sur l'héritage à cause de Snopes.

— T'es blessé ou quoi ? je demande.

— Je suis pas si fier, fiston. Taille-toi, j'ai du boulot.

Il me pousse et remet la moto en marche, au kick, mieux qu'avec une clé que de nos jours on a pris la mauvaise habitude de foutre des clés partout. Il pose le pied sur le kick, se soulève et d'un coup de rein il relance le moteur qui se met à chanter comme s'il y avait une femme dedans. J'admire et je pousse un cri.

— T'as rien à faire ici, me dit Pépère.

— Je peux poser des questions ?

— J'ai pas le temps, fiston. Tire-toi avant que je m'énerve.

— C'est Snopes qui t'as donné tout ce boulot ?

— Tu l'aimes pas, hein, le vieux Snopes ?

— Je viens avec toi, Pépère !

Il est pas taillé pour m'en empêcher. J'ai saisi la selle de derrière d'une seule main. Il hésite à enclencher la première.

— C'est pas très légal, fiston, ce que je suis en train de faire.

— Snopes il a pas le droit de te faire trimer comme si t'étais pas son vieux. Je vais l'engueuler, à ce feignant !

— Vous allez encore vous disputer. J'y tiens pas, fifils. J'ai plus l'âge de compter les points. J'en ai marre des histoires de familles. Vous faites tous chier !

S'il se mettait en boule comme ça, Pépère, c'est qu'il avait une autre raison. J'y ai pas trop réfléchi sur le coup. J'ai enfourché la selle et j'y ai tapé sur l'épaule à Pépère. Il a démarré en grognant, mais je m'en foutais.

Trois minutes plus tard, on était chez Snopes. Et qu'est-ce que je vois en travers du chemin de la cuisine si c'est pas le cadavre d'un gros nègre dans une flaque de sang comme j'en avais jamais observé en vingt ans de carrière municipale.

— Je t'avais prévenu, dit Pépère. Snopes a commis une erreur.

— T'appelle ça une erreur !

Il manque deux bras au nègre. Ils ont été soigneusement coupés à l'articulation de l'épaule, comme Pépère sait le faire avec les moutons. Dans le dos, un énorme trou gâche complètement la vue d'une chemise qui n'est pas celle d'un clodo.

— C'est pas un flic non plus, précise Pépère.

— Encore heureux !

Pépère se tient au bord de la flaque avec une scie au bout du bras.

— Ça va en faire des voyages ! dit-il. Je vais couper la tête et les pieds. Ça me fera un voyage. J'ai plus la force, fiston.

Est-ce que je peux dire que j'étais horrifié ? J'ai tué pas mal d'animaux, mais jamais un aussi gros.

— J'ai entendu ton chien aboyer, dit Pépère. Snopes et un type que je connais pas sont allés jeter un coup d'œil à la maison de l'astronaute. Je crois que le chien y veut pas. Avec ce qui s'est passé...

— Mon chien n'a rien à voir là dedans !

Il fallait que je mette fin à cette histoire avant que ça me retombe sur le dos. Snopes et son pépère allaient finir leur vie dans une prison, si c'était pas pire.

— Rentre dans la maison, Pépère, et regarde ton feuilleton préféré à la télé.

— C'est pas l'heure !

Je l'ai poussé sans ménagement. Je pouvais pas lui faire confiance. Quand il peut baiser, Pépère, il baise. Tant pis pour lui s'il y avait rien à la télé. Je l'ai menotté à un buffet, mais il pouvait s'asseoir devant cette maudite télé que je peux pas regarder sans me voir.

## GALVEZ II

Je suis sorti du trou après avoir tué le chien. J'ai tiré encore deux fois pour être sûr que je l'avais pas manqué. Au fond du trou, le type était mal en point. Il avait des raisons d'avoir mal au bide. Mais j'étais pas encore tout à fait sorti que je vois trois types complètement ahuris dont deux que je connaissais de toute la vie : Pépère et Snopes. Le troisième me disait rien. Il s'était mis à genou et semblait me supplier de pas lui tirer dessus. Mais rien ne sortait de sa putain de gueule.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? me demanda Pépère.

Le type s'est relevé. Il paraissait soulagé, mais on sentait qu'il était encore en proie à un doute qui lui faisait mal à l'intérieur. C'est lui qui m'a aidé à sortir complètement du trou en me tendant une main que j'aurais pas touché si j'avais eu le choix.

— Va falloir que tu t'expliques, dit Snopes qui perdait jamais la tête dans les situations désagréables.

Je le connais depuis l'enfance, que c'est même un parent, des fois qu'on sache pas compter sur les doigts. Pépère avait l'air pressé.

— J'ai du boulot, fiston, me dit-il. Excuse-moi si je m'attarde pas.

— Ya quelqu'un au fond du trou, dis-je.

— Encore !

Ils s'approchèrent.

— C'est John Cicada, dit Snopes. Qu'est-ce qu'il fout ici ?

— C'est chez lui, non ?

Snopes est descendu pour constater.

— Il est sacrément troué, l'oiseau. Je crois qu'il va pas attendre la fin de ma phrase pour crever.

Il est assez costaud, Snopes, pour charger son épaule valide avec un type qui pèse deux fois plus lourd que lui. À l'époque, il prenait pas des types comme nous dans la NASA. Il en aurait fallu trop.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ? demanda-t-il.

Il le balança sur le tas de terre fraîche. Pépère s'éloignait en catimini. J'allais lui courir après, mais Snopes me dit :

— T'inquiète, cousin. Il a un boulot à faire. Il ira pas plus loin que la maison. OK ?

On sait jamais ce qu'il est entrain de penser, Snopes, quand il a une main dans la poche et que l'autre gratte la surface de son œil de verre.

— Je te présente môssieur Jo Manna, dit-il en me montrant le type qui voulait pas regarder autre chose que ses pieds.

— Jo.Mana, bredouilla-t-il. Avec un point entre. Une coquetterie d’auteur. Vous pouvez pas comprendre. Jodotmanna, ça veut rien dire. Enfin, pas que je sache.

De quoi il parlait ce trou du cul ? Snopes avait posé un pied sur la poitrine de Cicada comme sur un trophée de chasse. Je savais même pas où était passé l’Espagnol.

— Quel Espagnol ? dit Snopes.

— Je suis venu avec un officier de la police espagnole. On nous a tiré dessus et je suis tombé dans le trou.

— Va falloir que tu nous expliques avant d’en parler à ton frangin, dit Snopes.

— Je suis journaliste, fit Jo.

Ça me faisait une belle jambe. On avait vu, Montalban et moi, comment ils avait obligé John Cicada à s’agenouiller au bord du trou et comment ils lui avaient tiré une balle dans le dos. John avait lentement glissée jusqu’au fond. L’un d’eux était descendu et il avait dit d’une voix rocailleuse qu’il pensait qu’il était mort.

— T’en es sûr ou c’est juste une impression, mec ?

— Je suis pas un amateur !

— Alors remonte. On se tire.

Ils sont remontés dans leur bagnole, que je crois que c’était celle de Cicada, je l’avais déjà vue à Walala quand je viens embrasser mon putain de frangin que je surprends toujours en train de rafistoler son étoile. Et ce putain de Tim est un pédé que mon frère il s’en rend même pas compte tellement il con. Bref, les deux types se sont tirés et Montalban et moi on est sorti du buisson comme un seul homme. Le type se tortillait au fond du trou. Je suis descendu. Et ce type, que je connaissais à peine, m’a tiré dessus à bout touchant, là, monsieur, en pleine poitrine. J’ai cru exploser tant ça m’a fait mal. Et tout a disparu.

Quand je suis revenu à moi, le chien de mon frangin était en train de bouffer le type qui disait rien. C’est tout juste s’il caressait pas la bête qui était en train de le bouffer avec plaisir. J’en croyais pas mes yeux. Il était passé où, Montalban ? C’est la question que je me pose.

— Aucune idée, dit Snopes. C’est important ?

— On pourrait peut-être aller raconter tout ça à votre frère ? proposa Jo.

Comme Cicada avait pas l’air d’être encore de ce monde, on s’est tiré sans lui. Je pouvais marcher. Snopes m’avait prêté sa canne, lui qui prête jamais rien. Jo n’arrêtait pas de parler. On est tombé sur Pèpère qui était coincé dans la fenêtre de la cuisine. Il était blanc comme un linge mais s’exprimait encore comme un être vivant, jurant qu’il allait tuer mon frangin tellement il avait plus le respect de la Loi depuis que pour la première fois de sa vie on lui avait passé les menottes. Il devait bien y avoir une raison. Mon frangin est con comme un balai, mais jamais il

menotterait un innocent sans une raison grosse comme une maison au moins.

— Le Prinz est en morceaux ! gazouilla Jo.

Il avait les baskets rouges de sang. Dans quoi il avait foutu les pieds ? Ça allait être compliqué. Et voilà que mon frangin s'amène avec ce con de Tim qui vomissait d'avance par la portière qu'il tenait entrouverte pour pas dégueulasser l'intérieur de la bagnole.

— Quel papier ! exulta Jo.

## PÉPÈRE

Ils sont tous montés dans la bagnole du shérif, Snopes, le flic de Frisco que c'est le frère du shérif, le journaliste qui m'avait laissé ses godasses pour que je les foute à la poubelle et le shérif mon petit fifils à moi que je me damnerais pour qu'il soit né moins con que sa mère. Moi, j'avais deux cadavres sur les bras, que ça m'était plus arrivé depuis la guerre où j'avais surpris deux Japs en train de se faire des mamours avec la queue et le cul et que je les ai envoyés en Enfer parce que ça m'avait dégoûté à jamais de l'homosexualité. Faudra que je vous raconte ça un jour, monsieur.

J'avais donc pas fini de découper le gros nègre en morceaux. Snopes y m'avait dit que c'était plus la peine et Galvez (mon fiston, pas l'autre que j'ai jamais vraiment aimé) avait précisé qu'il allait arranger ça si monsieur le journaliste consentait à fermer sa grande gueule sinon Pépère il aurait trois cadavres sur les bras.

L'astronaute avait plus mal. Le chien l'avait pas mal bouffé, mais il était encore regardable. Il risquait plus, ce clébard, de venir m'emmerder à me faucher mes œufs, ceux que j'ai dans le poulailler, pas mes deux. Je sais plus qui l'avait trucidé, mais il était mort et j'avais plus à m'inquiéter. Je me suis remis à travailler sur la moto. Je l'avais gardée en état de marche, pour transporter la bidoche du nègre en petits morceaux, mais j'avais déjà démonté pas mal de choses. Snopes y m'avait dit que si je m'emmerdais en attendant qu'il revienne de Walala où Galvez voulait lui faire signer des aveux, je pouvais continuer de travailler sur la moto puisque j'en avais plus besoin. Le journaliste, Jo qu'il s'appelait, était pas d'accord du tout et Galvez lui a dit de la fermer et qu'on verrait plus tard. Les esprits s'échauffaient.

Donc, j'ai rouvert ma boîte à outils, celle qui contient mes clés à tube, pas mes deux. Et je me suis remis à travailler en espérant que les cadavres me feraient pas trop chier à péter et à gesticuler comme des vivants dans leur sommeil agité. En fait, ils bougeait pas et il s'est mis à pleuvoir. J'ai poussé la moto sous l'appentis. Et ben vous allez pas me croire, mais il y avait déjà quelqu'un dessous. Un grand type avec des lunettes dans une main et l'autre main en train de caresser un poteau comme la jambe d'une femme. Il portait un élégant costume gris avec une cravate de la même couleur et la chemise avait l'air d'une peau arrachée à une innocente vierge tellement elle était rouge. Il avait la bonne gueule de quelqu'un qui me voulait du mal mais qui se retenait encore pour une raison que j'aurais donné cher que quelqu'un me la souffle à l'oreille même si c'était tricher. Je rigole maintenant, monsieur, mais à ce moment-là j'avais les boules dans les genoux et les genoux sous le menton, une position que j'aurais dite humiliante si j'avais pas eu le souffle coupé pour gueuler comme j'en avais envie.

— Si c'est votre moto, monsieur, que je dis, faudra vous expliquer avec Jo...

— Jo est un sacré menteur, dit-il.

J'avais l'impression d'être à l'opéra en train d'écouter Rigoletto m'expliquer pourquoi Verdi lui avait donné aucune chance de s'en tirer.

— Je vais avoir besoin de la moto, dit le type. Ma voiture est tombée en panne et j'ai deux cadavres dans le coffre. Ça me gênerait de rester ici à attendre que les flics reviennent pour me demander de leur raconter comment j'ai dû vous tuer vous aussi.

Il avait l'air de pas plaisanter.

— Mais, monsieur, j'ai démonté le carburateur ! que je dis.

J'avais la sale impression d'avaler une merde séchée au soleil en disant ça comme si c'était naturel de chercher des excuses à la grosse connerie qu'on vient de faire.

— Remontez-le, dit-il.

— Mais, monsieur, il va me falloir du temps et d'ici là le shérif sera de retour !

— Pousse la moto, dit-il. Je prends le carbu. En route.

On a fait comme il a dit. Sur le chemin, je poussais ce tas de ferraille devenu précieux comme ma propre vie. Le type me suivait. Il avait enveloppé le carburateur dans un chiffon et transportait aussi ma caisse à outils. On était revenu à sa bagnole au bout de pas plus de dix minutes. J'étais en nage. Il ouvrit le coffre et me montra deux têtes qui tenaient encore à leurs corps par la cravate. C'était tous des types bien fringués dans son milieu.

— Je ne vous ai pas raconté de blague, dit-il.

— J'ai pas dit ça, monsieur.

En fait, j'avais rien dit. Mon nouveau boulot consistait à pousser une moto jusqu'à un endroit prévu pour me laisser le temps de remonter le carburateur pour que ce conard se fasse pas épingler par Galvez. Il referma le coffre et me fit un signe de la tête pour m'indiquer que je pouvais continuer sans me faire de souci pour le lendemain si je me tenais tranquille. Tranquille j'étais pas, mais je me tenais.

— On est plus ou moins cousin, qu'il me dit.

— Ah ! Ouais... ?

— Votre fille avait épousé un cousin à moi.

— Galvez ?

— De telle sorte que le shérif est aussi un cousin à moi.

— Ben merde !

Pourquoi me racontait-il ça maintenant que j'arrivais au bout de mon existence ? Dire qu'elle se terminerait au moment exact où je remettrais le moteur en route !

Mais au lieu de finir les bras en croix dans la forêt de Walala, une heure plus tard je tenais les guidons de la moto et je poussais les gaz à la moitié de la puissance sur une route que je connaissais pas. Le type était assis



derrière moi. Il regrettait de pas savoir conduire une moto, sinon il aurait fait la route sans moi. J'allais crever à l'autre bout du monde, loin de la terre qui m'avait vu naître. J'en pleurais presque. Et j'imaginai que Galvez, mon fils, avait même pas encore eu l'idée de lancer la Garde Nationale à nos trousses. Le type m'avait promis qu'une fois arrivé où il voulait se trouver avant la nuit, je pourrais retourner chez moi avec la moto. Il me donnerait du fric pour le voyage et aussi pour me remercier d'être si aimable et si compétent. J'avais une paralysie de l'anus et ça me rendait muet. Mais ça roulait.

Quand la nuit est définitivement tombée, ça roulait toujours, mais j'avais perdu ce qui me restait de courage. Le type me tenait par les hanches. Je sentais son souffle dans ma nuque, un endroit que j'ai jamais prêté à personne, même pas à madame du temps où elle soufflait sur ma bougie comme personne l'avait fait avant. Et le moteur ne donnait aucun signe de faiblesse. J'avais compté sur une panne pour énerver ce mec et lui péter le crâne avec une pierre. Mais à l'horizon, plus une lumière, rien, pas même l'horizon. Les étoiles défilaient sur le bidon. Dans le faisceau des phares, la route interminable qui allait se terminer par quelque chose que je pouvais appeler mon cadavre, une chose à laquelle je pensais pas souvent parce que j'avais encore les couilles actives. J'allais être bouffé par des bêtes, mais pas qu'un peu comme l'astronaute, il leur resterait que les os et ils se fatigueraient pas à dépenser du fric pour savoir à qui ils appartenaient. La trouille, quoi !

Pourtant, on a fini par arriver quelque part. Je connaissais pas. Il y avait une lumière et une porte. Et devant la porte, deux gonzesses, une jeune comme je les aime pas, genre fille, et une moins jeune qui me déparalisa le cul rien que de regarder les jambes dont elle se servait pour nous rejoindre. Le type descendit de la moto et me demanda de pas bouger sinon la fillette me ferait un tas de trous avec sa 22 automatique. Y avait rien à négocier. La femme s'arrêta et le reçut dans ses bras. Un foulard voletait au-dessus de sa tête. C'était beau à voir. Sans musique autre que les bruits que faisait mon cerveau pour éviter de prendre une mauvaise décision, mauvaise pour ma semence d'homme.

La fillette me tenait en joue. Cette conasse avait pas appris correctement son métier et tenait son doigt sur la détente, comme si elle s'était mis dans la tête que c'est comme ça qu'on fait bander les hommes. La femme, elle, se tenait à une certaine distance et m'observait. Elle avait rien dans les mains. Le genre de femme qui crie pour prévenir son homme. Et l'homme se dirigeait maintenant dans l'ombre où il disparut d'un coup. J'entendis le bruit d'une portière. Les phares s'allumèrent. J'étais sauvé. Peut-être.

La bagnole se mit à ronfler. C'était un modèle sport. Ça serait juste pour trois. Mais j'avais pas bien compté sur mes doigts. On était quatre. Et j'étais du voyage. En cours de route, le type avait changé d'avis.

J'ai donc fait comme on m'a dit et je suis monté dans la bagnole. Comme je l'ai dit, il y avait que deux places. Et le type s'est mis au volant. Dans le rétro, j'ai vu que la fillette était aux commandes de la moto et que la femme s'était assise derrière, le foulard noué dans les cheveux.

## JO.MANNA II

Art God Art signait AGA. C'était plus simple. La couverture du dernier Marvel montrait une voiture de sport vue de face en pleine vitesse. Derrière le pare-brise, Gor Ur conduisait et à côté de lui, un vieillard effrayé s'accrochait au tableau de bord, les yeux hors des orbites. Derrière la voiture, une moto filait, avec deux filles dessus, sans casque ni combinaison, et un foulard se déployait dans une nuit sans étoiles, portant en surimpression le titre de la nouvelle aventure du Gorille Urinant et de ses deux voluptueuses acolytes.

À New York, un cénotaphe promenait sa magnificence dans les rues. Un haut parleur diffusait des messages sibyllins. Au volant, un homme masqué interpellait les passants et une fille à moitié nue, juchée sur le capot, distribuait des prospectus vantant les mérites musicaux et même poétique du dernier album de K. K. Kronprinz. Stan Lee, derrière une fenêtre, crayonnait le personnage en essayant de créer un regard que personne n'avait jamais pu observer sous les lunettes noires et épaisses que le dieu du Métal n'avait jamais quittées depuis son premier succès un soir d'émeute quelque part dans le Nord où les usines dressaient leurs cheminées comme dans l'ancien temps.

La police avait retrouvé mon Indian 47, contrairement à ce que laissait entendre Art. Elle était dans un sale état. Couchée au bord d'une route balayée constamment par les vents du désert, la peinture avait subi une profonde érosion et le métal nu rutilait par endroit, reflets d'or qui avaient attiré l'attention d'un policier en patrouille. Maintenant, elle trônait dans mon living. Je l'avais fait vider de toute son huile et de son carburant. Elle n'avait plus que l'odeur de ses cuirs, des fanfreluches ajoutées plus tard, quand j'ai retrouvé l'inspiration. Et la raison.

Pépère, autrement dit le vieux Snopes, avait disparu corps et âme. On n'avait plus trouvé de traces de Roger Russel ni de celles que la légende présentait comme ses compagnes d'aventure, la jeune et rousse Aliz de Vermort, qui n'était peut-être pas une victime du Rôtisseur, et la belle et noire Anaïs dont la dernière apparition était une tache de sang menstruel déposée peut-être sciemment en plein milieu du hall de l'hôtel que Gisèle de Vermort avait occupé pendant les mois qu'avait duré cette sombre affaire.

Gisèle ne pouvait pas quitter le sol américain sans m'accorder une interview. Elle me fit parvenir le questionnaire auquel elle consentait de se livrer. Elle me pria de m'en tenir à ces limites. J'en avais bien l'intention.

Elle me reçut dans un salon que l'hôtel réserve aux rencontres des VIP. Un groom épingla un badge sur le revers de mon veston et m'invita à entrer dans un ascenseur lui aussi réservé. Gisèle de Vermort m'attendait depuis une heure. Elle était passablement irritée par mon retard, mais je ne m'excuse jamais. Je n'éprouve aucun respect pour l'aristocratie. J'entrai dans une pièce surchauffée qui sentait le désodorisant. Elle était dans un rideau. Je pouvais voir son profil découpé dans la lumière rose de la rue.

— Prenez quelque chose, je vous en prie, dit-elle sans bouger.

Je me contentai de m'asseoir dans l'unique canapé. Il sentait lui aussi l'artifice et la poussière.

— Servez-moi quelque chose, dit-elle, là, le vermouth.

Je remplis un verre. Il n'y avait pas de glace. Je me levai pour la servir comme elle le désirait, mais elle sortit du rideau et me fit un signe pour que je retourne dans le canapé. Je lui tendis néanmoins le verre. Elle le vida d'un trait.

— Vous avez revu cet Espagnol ? dit-elle.

Je ne l'avais pas revu. Elle m'offrit une cigarette et l'alluma, grattant l'allumette sur le vernis de la table qui nous séparait maintenant, car elle était assise sur une chaise, les jambes croisées dans un fouillis de jupons qui me donna le tournis.

— Vous écrirez quelque chose sur moi ? dit-elle.

— Pas exactement.

— Vous n'écrivez pas sur les gens ? Les pauvres gens.

— Je suis critique musical, madame, et je suis spécialisé...

— Oh ! Cette horrible musique !

Elle me tendit le verre et je le remplis.

— Buvez, dit-elle. Vous n'avez vraiment pas revu cet Espagnol ?

— Non, madame. Je ne le connais pas, mais j'en ai entendu parler.

— Ces Espagnols sèment la mort autour d'eux. Vous ne voulez pas acheter notre maison en Andalousie ?

— Je n'ai peut-être pas les moyens. Et puis, c'est loin, l'Andalousie.

— C'est une propriété. Sans Aliz, elle ne vaut plus rien pour moi. Vous traiterez avec le notaire. Je serais capable de vous la donner.

Elle me toisa.

— Consentirez-vous à m'accompagner, monsieur Manna ?

— En Andalousie ?

— Non ! En France. Chez moi. Je vous promets de ne plus voyager.

— Je crains que non, madame.

— Pourquoi ?

— J'ai mon boulot ici.

— Mais je vous paierai !

On a parlé comme ça pendant des heures. Rien de bon pour le papier que j'avais promis au New Yorker.

Il était plus de minuit quand elle m'a foutu dehors à la suite d'une critique que j'avais formulée à tout hasard sur un sujet parfaitement anodin. Je suis passé chez Pasopini, mais le rideau était tiré. Au passage, j'ai constaté que

la librairie « Télémaque » avait été remplacée par une boutique de tatouage et autres petites douleurs infligées à l'inconscient. La fille qui tenait la caisse m'a reconnu. Elle m'a fait un signe amical à travers la vitrine et je suis entré. Elle n'avait pas envie de parler.

— Je viens pour un Gor Ur, dis-je.

— Vous ? Jo.Manna ?

Elle n'avait pas oublié le point.

— Vous faites pas les Gor Ur ? dis-je.

— On fait de tout, nous. On n'est pas des claniques. Vous pouvez regarder dans le catalogue. Jetez un œil sur le dernier Marvel. Je suis sûr qu'Ovid verra pas d'inconvénient à improviser. C'est un sacré artiste. Il fera ça gratos si vous parlez bien de lui. Je dis ça comme ça, moi !

— C'est un drôle de nom, ça, Ovid...

— Alors c'est l'anglisation d'un nom qu'est l'espagnolisation d'un nom latin. Ça me fait voyager, moi ! Mais vous zêtes pas une gonzesse, vous !

— Sûr que je peux pas comprendre ce que ça fait de voyager en culotte plutôt qu'avec un slip.

— C'est un slip, ça, mec ! Pas une culotte !

J'ai attendu la fermeture de la boutique. Ovid n'est pas venu.

— Il doit avoir quelque chose à faire, dit la fille. Vous n'avez pas de bagnole ?

— J'avais une moto...

— Oh ! Chouette les motos !

— Vous voulez la voir ?

— Comment c'est-y que je pourrais la voir si vous l'avez plus ?

— Je l'ai toujours, mais on pourra pas s'en servir.

J'avais peut-être eu tort de ne pas accepter la proposition de Gisèle de Vermort. J'avais besoin de changer d'air et je rentrais à la maison avec une fille qui en manquait totalement comme tout ce qu'on fabrique dans ce pays depuis qu'on n'est plus des Indiens. La suite était peut-être tout simplement à lire dans le dernier Marvel que je n'avais pas ouvert. Pourquoi est-ce que je voyais Stan Lee derrière toutes les fenêtres de New York sauf la mienne ? J'ai une fenêtre que je n'ai jamais vue de l'extérieur. Mais qui regarde sa fenêtre si personne ne s'y penche pour vous signaler que vous avez oublié le détail dont le manque risque de vous gâcher la journée ? En tout cas, cette fille n'avait pas conscience que je n'étais pas fait pour elle. Et elle s'imaginait qu'elle était faite pour des types comme moi. Un monde parfaitement organisé pour la solitude.

## MONTI II

Ce n'est pas une tragédie.

L'État vous donne les moyens de vivre jusqu'au dernier instant et vous suivez ce chemin en connaissance de cause.

Qu'est-ce que la vie si rien n'arrive ?

Tout était arrivé à Ovidio et j'observais son déclin avec les moyens que l'État mettait à ma disposition pour maintenir l'ordre public et soutenir le pouvoir.

Rien n'arriverait-il sans cet ordre et sans ce pouvoir ?

Je m'étais projeté dans le futur.

Je regardais dehors à travers les carreaux d'une fenêtre fermée pour ne pas laisser entrer la chaleur.

Je n'ai jamais supporté cette chaleur.

Pourtant, c'est mon sang.

Le même sang qui coule dans nos veines, lui notaire et moi policier, à Polopos qui nous a vu naître.

Vous connaissez l'histoire, monsieur.

Pilar est ma femme.

J'aime les femmes.

J'ai épousé Pilar, allez savoir pourquoi !

Elle ne me donnera plus d'enfant. Elle en aurait donné à Ovidio. J'ai vu comment ils se voyaient. Tout le monde l'a vu.

Ovidio vivait seul dans sa grande maison. Plus de femmes, ni d'enfants. Tous morts. Il ne restait plus rien de ce sang. Que la terre.

Moi non plus je n'avais plus rien. Tous partis. Dieu sait où. Et pas de terre, donc pas de maison. Que me restait-il ?

Je n'exigeais pas qu'on m'aime. Peut-être des enfants, mais elle ne m'en donnera pas. Je n'ai pas cette chance.

Je suis perdu dans cette grande famille. Elle y retourne tous les jours après avoir quitté le lit et dépoussiéré cet intérieur où je passe le meilleur de mon temps.

Je bois, monsieur. Beaucoup de vin. Je mange peu. Et je travaille beaucoup. Il n'y a pas grand-chose à faire à Polopos.

Ici, on aime l'ordre et pas un mot sur le pouvoir. Le travail, les enfants et la terre. Je n'ai ni enfant ni terre.

Ovidio ne travaille plus. Il n'a plus d'enfants. Il est propriétaire.

Nous sommes deux malheureux. Nous aurions pu en parler. Boire ce vin que nous payons. Voir Pilar dans la maison.

Au lieu de ça, nous vivons chacun de notre côté. Et le soir, Pilar entre dans sa maison et elle en sort pour parler avec lui sur la terrasse et sous la vigne où tournoient encore des insectes. Ainsi, nous la voyons. C'est nous qui l'avons envoyée, par esprit de compassion, pour qu'il ne tente rien, pour que sa tragédie ne s'achève pas en Enfer.

Elle lui parlait comme à un frère, se tenant à distance, les bras couverts et les genoux bien joints.

Il était assis dans l'ombre, la lampe attirant les insectes de la nuit qu'elle chassait avec son mouchoir. Elle devait rester dans la lumière et nous voyions à quel point elle s'appliquait à nous donner raison.

Comment imaginer qu'ils s'aimaient ?

Je travaillais au concours. Je ne suis pas doué pour les études. Mais ce poste de policier m'était destiné si je me montrais à la hauteur. Ils exigent de vous certaines qualités intellectuelles. Ils avaient aussi parlé du cœur.

Tout arrivait sans moi.

Même quand il a tué cet homme. Pourquoi l'avait-il tué ? Un autre policier m'expliquait que c'était une erreur. Une erreur tragique.

— Mais c'est un meurtrier, Monti. Maintenant tu sais ce que c'est un meurtrier. Tu n'en verras peut-être plus jamais. Les voleurs ne créent pas la tragédie. Il faut une mort d'homme. Ou la disparition d'un enfant. Un mauvais mariage. Je t'en parlerai quand tu auras réussi le concours.

Le cadavre était couché sur la table de dissection, la tête fracassée. Quelle colère ! La pierre maculée de sang. Pourquoi cet homme ?

— Viens, Monti. Tu verras comment ça se passe.

Le compresseur faisait un petit bruit de succion, répandant le froid dans toute la pièce. Les rideaux étaient tirés. Une lampe éclairait le cadavre.

— Ce sera une bonne expérience, Monti. Tu n'en auras peut-être pas d'autre. Une chance !

Elle pleurait encore quand j'ai quitté la maison. La voiture venait de soulever la poussière de la rue. Don Patricio se plaignait parce que rien n'avait encore été décidé pour le revêtement d'asphalte. Je n'ai rien dit. Je suis sorti.

À l'Institut, on nous informa que le cadavre était arrivé avant nous. Comme personne ne me connaissait ici, le policier que j'accompagnais précisa que j'étais en formation et que j'allais bientôt être son supérieur.

— Ah ! Le concours ?

J'ai soigneusement boutonné le tablier qui sentait la lavande.

— Vous n'avez jamais vu un cadavre, j'en suis sûr. Vous ne parlez pas beaucoup, Monti. Un policier parle sans arrêt et en même temps il écoute. C'est le métier le plus délicat qu'on puisse confier à un homme. Entrez.

Le cadavre nu, cette immobilité qui crève les yeux et la douce lumière qu'un assistant réglait en cherchant l'approbation du médecin légiste.

— Nous savons que c'est Fabrice de Vermort. La tête est complètement écrasée. C'est un crime de barbare. La colère.

Je l'éprouvais moi-même. Elle était assise au bord du lit et pleurait. J'aurais pu la tuer. Deux ans de prison. Avec l'honneur. Et toute une vie à continuer sans elle. Avec une autre. J'y ai pensé, monsieur, pas plus tard que ce matin et j'y pensais encore en montant dans la voiture. On m'a plaisanté parce que j'étais pâle.

Quelle douleur aujourd'hui d'évoquer ce temps passé ! Il a perdu toute signification, s'il en a jamais eu.

Après l'autopsie, nous sommes allés au *Quinto Toro*. Les employés de l'administration prenaient leur petit déjeuner en silence. En cuisine, le bruit habituel des casseroles et des pas.

— Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, Monti. Ne mangez pas si vous vous sentez mal.

Mais j'étais bien, serein même. J'ai mangé. J'ai bu aussi.

— Pourquoi a-t-il tué cet homme ?

— Autrement dit : Quel est le mobile du crime, Monti ?

— Il n'y a pas de femme dans sa vie.

— Vous ne pensez pas que cette Gisèle et lui... ?

— Ne pensons rien pour le moment. Donnons l'exemple à Monti qui va passer un concours et qui sera bientôt notre chef. Toi. Monti, notre chef ! Je te vois encore...

L'enfance nue.

— Pas de mobile ? Quoi alors ?

De retour à la maison, je l'ai trouvée prostrée, comme si elle n'avait pas bougé depuis que je l'avais laissée ce matin. Elle avait pleuré. Pourquoi ? La mort de Fabrice de Vermort ? Mobile.

— Donne-moi quelque chose à manger, Pilar.

Elle me servit en silence. De quoi parler maintenant ? Elle était triste ou malheureuse ? Je ne savais pas et je voulais savoir. C'est comme ça que commence la colère, monsieur.

— Ce pauvre Ovidio, dis-je.

Pourquoi pauvre ? De quoi parlais-je ? Je n'avais jamais autant parlé de quelqu'un. Elle était assise avec moi. Je songeais à la frapper.

— C'est fini pour lui, dis-je.

J'aurais aimé qu'elle dise quelque chose. Elle surveillait mon assiette. Mon verre non plus ne pouvait pas demeurer vide longtemps.

En temps ordinaire, elle aurait souri en parlant de mon appétit.

— Pourquoi ? finit-elle par dire. J'y réfléchis depuis ce matin. Personne ne comprend.

Elle voulait dire qu'elle comprenait. Nous n'en parlerions jamais. Et c'est ce qui est arrivé. Dix ans sans aborder une seule fois ce sujet. Don Ovidio n'avait jamais existé.

On eut du mal à trouver un lointain héritier. Mais comment hériter de quelqu'un qui était en cavale ?

En tout cas, ils ouvrirent la maison et il y eut même des femmes pour y faire le ménage comme si un homme allait donner son avis sur la propreté des lieux et sur l'état des jardinières.

Personne n'y habitait. Un inconnu venait le dimanche s'il pleuvait, ce qui est rare chez nous, sauf à la fin de l'été quand la pluie ravine la terre avec un acharnement de femme ravagée par le plaisir.

Huit ans avaient passé. Et j'étais policier, monsieur, veillant à ce que l'ordre soit respecté et le pouvoir craint.

L'homme qui ouvrait la maison et n'y demeurait que quelques jours avait sans doute des papiers en règle, sinon il m'aurait fui. Or, il me saluait, un signe de la main auquel je répondais par un autre signe moins familier.

Pourquoi ai-je attendu si longtemps avant de lui rendre visite ? Il ne troublait pas l'ordre, monsieur, et ne semblait pas nuire au pouvoir que je sers. Dieu m'est témoin que j'étais sincère.

Mais vous savez ce que c'est, monsieur. On ne reste pas longtemps inactif. Le spectacle de l'inconnu nous transporte dans le futur. Et ses visiteurs nous paraissent toujours étranges.

J'ai frappé à sa porte. Le soleil profitait d'une éclaircie pour redonner à nos façades le blanc des jours ordinaires. La porte était ouverte. Le patio sentait l'eau des briques tièdes. Je suis entré sans y être invité.

Belle maison, comme je n'en posséderai jamais. Un homme était assis à une table de fer, la tête renversée sur le dossier de sa chaise, une main sur la table étreignant un verre et l'autre tenant une cigarette qui envoyait des volutes bleues dans l'ombre. Un beau tableau, monsieur.

Je me suis annoncé par un raclement de gorge. L'homme n'a pas été surpris, preuve qu'il était aussi serein que moi. Vous allez me trouver cynique, mais je tiens à cette sérénité et je l'apprécie chez les autres à sa juste valeur, du moins je le crois.

— Pablo Montalban, dis-je. Je suis... nous sommes, ma femme et moi, vos voisins d'en face. La maison en angle, avec la porte grise et notre Sainte Vierge...



Il ne se leva pas, autre preuve. Mais la main qui tenait la cigarette m'a invité à prendre place sur la chaise qui côtoyait la sienne. Pas un mot, ou peut-être peu de mots, je ne sais plus. J'ai tiré la chaise pour l'avoir en face de moi, sinon nous aurions regardé dans la même direction, sans nous voir, et il m'aurait en quelque sorte forcé à regarder la même chose que lui. L'ombre bleue des figuiers de barbarie sous l'arcade.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, dit-il. Ici, personne ne m'adresse la parole, comme si j'étais le chien de... Une femme, dites-vous ? Je ne la connais pas. Je n'ai vu que de vieilles...

— Elle est jeune et agréable, dis-je. Vous dites que vous êtes...

— John Cicada. Je suis de la famille de... vous savez. Mon accent ne vous dérange pas, si j'en juge par votre patience, monsieur Montalban.

— Nous avons tous un accent. Le mien...

J'ai longuement parlé de la terre, moi qui n'en possède pas.

— On vous voit rarement, dis-je.

— Je viens de loin.

J'avais appris qu'il était le parent américain d'Ovidio. Il ignorait où était Ovidio, mais il recevait des lettres de lui et les transmettait à la police après les avoir lues. Elles ne contenaient rien d'utiles à l'enquête d'après lui, mais qu'en savait-il ?

Je l'ai quitté avec le sentiment que ma vie venait de changer. Je n'aurais su dire pourquoi ni en quoi. Je suis serein, je vous l'ai dit. J'ai un avantage sur le reste des hommes et j'en ai une conscience claire.

Au fait, notre justice n'avait rien à reprocher à Ovidio, la preuve n'étant pas faite qu'il était l'assassin de Fabrice de Vermort. Pas de mobile. J'allais dire au contraire. Personne n'enquêtait vraiment. Des policiers français étaient venus pour se renseigner sur nos mœurs. Je crois qu'ils n'avaient pas cherché à savoir autre chose. Je m'étais un peu moqué de leur fragilité. Nous sommes au bord du désert, ici. L'après-midi, le monde est enfoui sous la lumière, en proie à l'oubli.

Il nous voyait le soir prendre le frais sous la vigne, mais il ne regardait pas. Que venait-il faire ici ? Je ne pouvais tout de même pas lui poser la question ! Qu'aurait-il répondu ?

— J'ai parlé à ce... John Cicada, tu sais ?

— ¿*Que es « cicar » ?*

Elle ne savait pas. Elle n'ouvrait pas la bouche si elle ne savait pas. Elle ne me regardait pas non plus. Elle me regardait rarement.

— Notre voisin, celui qui habite la maison d'Ovidio.

— Il n'y habite pas.

Je n'en savais pas plus, mais ma curiosité venait de retrouver le sens que je donne à la vie quand je suis heureux de vivre. Je ne l'ai jamais été avec une femme. Avec les idées, souvent.

— Je l'ai invité à venir parler avec nous, le soir. Nous n'avons pas grand-chose à faire. Il ne s'ennuiera pas tout seul.

— Tu badines ! rit-elle.

Beau sourire qui me replonge dans l'enfance, mais il ne dure pas. Ce soir-là, nous attendîmes sous la tonnelle. Pas de vent. La voie lactée particulièrement étincelante. Elle servait à boire. Nous mangions aussi et j'écoutais ces banalités qui me font mal, chassant les insectes avec une irritation qui modelait les regards échangés. Je savais bien ce qu'ils pensaient de moi, mais ils apprécient ma paye et tout le bien que je prodigue quand l'argent vient à manquer. Ce n'est jamais beaucoup d'argent, mais c'est de l'argent et je sais le remplacer quand il manque.

La maison d'Ovidio demeurait muette, avec une fenêtre éclairée et la porte entrouverte laissant deviner une autre lumière qui semblait se déplacer. Comme j'aurais donné cher pour pouvoir entrer dans le patio sans me faire voir ! Je me levai. Elle m'arrêta et je sentis que son cœur battait plus vite.

— Non, dit-elle. Il viendra ou ne viendra pas. Ce n'est pas notre affaire.

— Il n'ose peut-être pas nous déranger.

— Il sait bien qu'il ne dérange personne !

Femme volage. Elle se tourna pour s'appuyer contre moi et pencha sa tête en arrière pour contempler le ciel. Des insectes vibraient. J'entendis les verres glisser sur la table. Le bruit des pieds. Un croisement de jambes.

— Nous ne serons bien que quand j'aurais réussi à acheter cette maison, dis-je dans son oreille. Il faut que je lui parle.

— La maison d'un assassin ? Tu es fou, Monti !

— Pas plus que toi.

— Tu ne lui parleras pas devant les autres ?

— « Tes » autres ? Je ne connais personne que les tiens. Non, je ne parlerai pas de la maison, ni de ce jour où j'ai su que tu ne m'aimais pas.

— Je ne suis pas maudite.

— Tu y penses tous les jours !

— Laisse-moi, Monti ! Laisse-moi !

Elle se libéra de mon étreinte. Je ne vais jamais plus loin que ce resserrement. Je la laisse filer. Je suis seul ensuite, terriblement seul, abandonné depuis le jour où Ovidio a tué mon sosie. Fabrice de Vermort et moi devons avoir un sang commun. Pourtant, rien sur l'État civil ni dans les mémoires.

Les Vermort étaient arrivés un jour de canicule à bord d'une voiture comme je n'en avais vu qu'à Madrid quand je suivais les cours de criminologie. Le ciel était blanc comme du fer. Personne dans la rue. Je n'habitais pas encore la maison de Pilar, la maison que le père de Pilar

habite aussi parce que c'est la sienne. J'étais un peu plus loin, plus haut, sous la génoise d'une autre maison qui n'était pas la mienne et que mon père, si c'était mon père, avait servie jusqu'à ce que la mort l'en empêche. J'ai attendu longtemps derrière cette simple ouverture sans carreaux ni barreaux pour au moins me donner l'impression que j'étais à l'intérieur de la vie, comme cela devrait toujours être le cas d'un homme porté par ses sentiments à continuer de vivre comme Dieu l'exige. Nous ne connaissions que la poussière et l'air chaud, et l'attente.

Les Vermort ont frappé à la porte d'Ovidio qui, comme vous le savez, monsieur, était notaire à cette époque. L'été, des étrangers frappaient à cette porte, cela n'avait rien d'original. La voiture l'était peut-être. A-t-elle effacé toutes les autres dans ma mémoire qui les voit tous arriver à pied, heureux parce qu'ils étaient en quête d'une maison pour abriter le bonheur de leurs vacances ?

Ils ont frappé et je me suis avancé dans le jour brûlant. Ovidio ouvrait lui-même, triste et mal fringué alors qu'on venait lui acheter une maison. Il recevait dans le patio et on s'émerveillait de tant de savoir-vivre. Il m'est arrivé de les entendre. Les femmes surtout, toujours prêtes à s'extasier parce que le seul but de leur existence est le bonheur, contrairement à ce qu'on croit.

Ils sont sortis avec Ovidio qui jeta un œil morne sur la voiture. Il est monté devant, alors que Madame s'installait à l'arrière en minaudant. Elle défit alors le foulard qu'elle portait sur la tête. Une chevelure rouge, monsieur, mais d'un rouge comme vous n'en avez jamais observé chez une femme, se déploya dans la lumière intense et rapide. Vous dire que j'en ai été ébloui ne vous renseignera pas sur les sentiments qui m'ont agité à ce moment-là.

Mais ce ne fut pourtant pas le moment le plus fort de cette seconde de crispation. L'homme me fit face sans me voir. C'était moi ! Certes, la chemise avait son prix et les chaussures, malgré la poussière, n'en étaient pas moins hors de la portée de ma modeste bourse. En fait, je n'avais même pas de bourse. Il n'était pas difficile de me vaincre sur ce terrain. Mais on eût comparé nos nudités réciproques, personne n'aurait su dire qui était qui. Même moi, monsieur, j'eusse été trompé par ces impensables apparences. J'exagère à peine.

Puis la voiture s'éloigna. Je reculais dans l'ombre où j'étudiais. Sans l'homme, sans cette apparition surnaturelle, en tout cas ressentie comme telle par moi, la femme m'eût inspiré un désir irrépressible et je me serais livré à ce qui, je dois bien l'avouer, constituait l'essentiel de mes activités amoureuses. Au lieu de ça, je me mis à croire à une hallucination. Vous connaissez la légende rapportée par cet excellent Nerval qui nous dit que, selon une tradition crédible, la rencontre du double est le signe que la mort n'est pas loin, qu'elle est en train de se préparer à vous damner. Je suis superstitieux, monsieur. Et enclin au désespoir. Il n'en fallait pas plus pour me rendre malade, comme je l'avais été quelques années plus tôt.

Je peux bien ouvrir ici une parenthèse. Mon enfance a été marquée par une de ces maladies qu'on qualifie quelquefois de malédiction, mais qui était en réalité la conséquence d'une chute. Je vous dis les choses comme on me les a rapportées, car je n'en ai aucun souvenir. Après cette chute, j'ai donné des signes de débilité de plus en plus inquiétants et, certain soir, disons que j'ai abusé un tant soit peu de la fragilité d'une de mes petites voisines de palier. J'ai totalement oublié ce plaisir, ce qui me pardonne à moitié, l'autre moitié étant la maladie elle-même, qui est terriblement destructrice. Je ne sais pas ce qu'est devenue cette infortunée. Je crois qu'on l'a éloignée de moi. Ce qui m'a guéri. Je n'ai jamais plus touché à une femme sans lui demander le tarif de sa prestation. Puis, comme vous le savez, je me suis marié à Pilar et Dieu m'a gardé de jamais penser à la trahir.

Je pensais à ces choses du passé quand ils sont revenus. Ils sont tous descendus de la voiture et sont de nouveau entrés dans la maison. Cette fois, je vis bien que je ne rêvais pas. Je suis descendu et je suis sorti dans la rue, quitte à y rôter. L'ombre de la maison voisine m'étant interdite, je suis resté en plein soleil, ébloui par la carrosserie de la voiture, décidé à m'approcher de cette femme pour vérifier que je n'étais pas en proie à une hallucination, phénomène qui m'avait déjà affecté et qui m'avait conduit, comme je viens de vous le confesser, à commettre un acte regrettable.

Je n'ai pas attendu longtemps. La femme était joyeuse et l'homme flattait le dos d'Ovidio. C'était moi, je n'en pouvais plus douter. Je m'élançai. Et, comme vous le pensez, monsieur, elle me « reconnut ». Quel éclat dans ses yeux ! Je m'y consumais comme dans un bûcher. Elle ouvrit une ombrelle, comme si elle voulait apaiser ce feu. Moi, j'étais en plein soleil et je respirais comme si l'air me manquait ou qu'il brûlait mes poumons.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ? fit Ovidio en claquant des mains.

Voilà comment cela s'est passé, monsieur. Pas autrement. Les Vermort venaient d'acheter *Los Alacranes*. Et ils avaient trouvé un sujet de conversation d'une originalité indiscutable. Un argument de vente qu'Ovidio avait dû utiliser sans se priver.

Donc, comme je le disais plus haut, nous attendions qu'il sorte de la maison pour partager avec nous le plaisir d'être encore de ce monde après l'enfer de la journée. Et Pilar m'avait empêché d'aller frapper à sa porte pour renouveler l'invitation. Je veux parler de notre nouveau voisin, cet Américain qui, si j'étais bien renseigné, était un photographe d'insectes. Près de dix ans avaient passé depuis qu'Ovidio avait assassiné Fabrice de Vermort et *Los Alacranes* ne recevait plus de visiteurs. Gisèle de Vermort avait d'ailleurs une autre raison de ne plus remettre les pieds à Polopos. Un de ses enfants s'était noyé dans un bassin d'irrigation. Mais je crois que c'était avant qu'Ovidio s'en prenne à son mari.

Vous l'avez deviné, toutes ces histoires ne m'intéressaient plus, si jamais elles avaient suscité en moi une curiosité qui n'avait de toute façon pas porté ses fruits. En réalité, Pilar me le reprochait assez, j'avais des visées

sur la maison d'Ovidio. Je n'étais plus aussi pauvre que par le passé. Je n'étais pas beaucoup plus riche non plus, mais la famille de Pilar possédait quelques biens qui, si j'avais bien calculé, pouvaient m'ouvrir les portes de mon rêve et du même coup les bras d'une femme qui ne les ouvrait plus que pour m'embrasser sur le front si la présence des autres la contraignait à au moins un peu de proximité.

Mais, vous l'avez compris, la maison d'un assassin n'était pas celle qu'elle souhaitait pour ses enfants ni pour elle-même. Ces négociations m'épuisaient. J'arrivais au bout de la patience.

Après m'avoir empêché d'aller frapper à la porte de John Cicada pour lui rappeler que nous avions convenu de passer la soirée ensemble, elle s'était assise avec les siens, me tenant une fois de plus à distance, humiliation qui se reflétait dans leurs regards pourtant obliques. J'étais paralysé. Et douloureux. Heureusement, John Cicada apparut à sa porte. Derrière lui, le patio rutilait dans une lumière bleue. Il fit un signe, referma la porte et s'approcha si lentement que je crus qu'il hésitait à aller au bout de son approche, ralentissant au milieu de la rue, alors que son visage était devenu noir et que je m'en voulais de ne pas pouvoir deviner son regard. Mais Pilar l'a rejoint, petite chatte qui ne fait aucun bruit quand elle se déplace vers un homme, comme cela arrivait quand elle traversait la rue pour aller consoler Ovidio sous notre regard triste et patient. J'entendis :

— Nous vous attendions, John.

(John ?)

— J'ai bien peur de vous déranger. Vous êtes en famille, Pilar.

(Pilar ?)

— Vous allez connaître tout le monde. Venez, John !

(John. J'avais bien entendu.)

Elle papillonna pendant que je puisais dans mes dernières forces. Je m'étais levé, sachant que je serais le dernier à serrer cette main que chacun étreignait avec vigueur et ce sens du mystère propre aux familles qui ont déjà donné toutes leurs filles, ce qui était le cas.

— Enfin, le meilleur pour la fin, mon époux Pablo que nous appelons Monti comme les étudiants de sa faculté.

— Oh ! fit John. Un universitaire.

— En réalité, je me suis limité à la criminologie dans le cadre d'un programme de formation...

— Monti est notre policier.

John ne paraissait pas le moins du monde impressionné. Il avait même l'air de ne pas apprécier. Son sourire était équivoque. Mais pas comme le sourire de quelqu'un qui a des choses à se reprocher. Il se moquait de moi sans dire un mot, mais sans accepter mon silence non plus.

— Pilar me dit que vous seriez intéressé par la maison, dit-il.

Il accepta un verre trop frais qui mouilla sa main.

— Je n'ai pas les moyens, dis-je, surpris par une tessiture toute nouvelle pour moi.

— À combien estimez-vous la maison d'un assassin ? dit-il.

— Ce n'est pas encore un assassin. La justice n'a rien décidé. Je ne sais même pas si vous êtes en droit de vendre cette maison.

— Oh ! Que si !

Je ne grandissais pas dans son estime. Ce n'était pas le genre de conversation que j'avais envie d'entretenir à cette heure de la nuit. Pilar me reprochait d'avoir trop bu, se contentant toutefois de ne pas le dire. Il se tourna vers elle. Elle était merveilleuse. Ovidio avait adoré cette femme. Qui ne l'adorait pas ? Et qui s'en passerait ?

Son père soufflait sa fumée parmi les verres, les yeux ne voyant qu'eux, comme chaque fois qu'elle prenait ma place.

Si nous convenions, comme elle l'exigeait sans le dire, de ne pas parler d'Ovidio, ni de moi, pouvions-nous parler des insectes de la région ? Il les connaissait tous. Il était même déçu de ne pas en découvrir au moins une espèce nouvelle. Je m'apercevais que jamais je ne m'étais inquiété de la nature de nos insectes.

— Les araignées et les scorpions ne sont pas des insectes, dit-il.

— Pourtant, ça en a l'air, dit le père de Pilar.

— Un insecte a six pattes, pas plus.

C'était ça, l'explication ? Six pattes. Il ne convaincrerait pas le vieux qui n'allait jamais du côté des Vermort à cause des scorpions. Ils tombaient comme la pluie sur les passants. Et il ne pleuvait jamais à cet endroit maudit. Ovidio avait tué Vermort au milieu de cet enfer. Ce n'était pas un hasard, affirmait le vieux.

— Et les papillons ? demanda-t-il.

— Ce sont des insectes, dit John triomphalement.

— Pourtant, ça n'en a pas l'air.

Le lendemain matin, j'ai attendu derrière la fenêtre avant d'aller au bureau. Elle était dans le jardin. Nous n'avons pas de patio. Nous cultivons quelques fruits à l'ombre d'une ruine. Nous manquons d'eau.

La maison d'Ovidio, je veux dire de John, était à l'ombre à cette heure du jour. Deux étages d'ocre rouge dominaient la rue, comme figés par les grilles noires, et la vigne portait la lumière comme un fardeau.

Naguère, Ovidio ouvrait lui même les deux battants de la porte et poussait la grille contre le mur qu'elle cognait durement, vibrant longtemps dans l'air déjà saturé d'insectes.

Pas un oiseau comme dans ces pays que Gisèle évoquait quand je lui demandais des nouvelles. Je n'étais pas encore titularisé quand elle m'a convoqué aux *Alacranes*. Je n'aime pas plus cet endroit que n'importe qui.

— À part le menton, c'est toi, chéri !

J'étais debout dans la lumière tombant du ciel, sentant la fraîcheur d'une verdure qui gouttait sur la brique chaude. Et Vermort me regardait des pieds à la tête, la bouche en cul de poule comme je ne le faisais jamais de peur qu'on me prenne pour une fille.

— À part l'allure générale, non, je ne vois pas en quoi il me ressemble.

Il aurait pu s'adresser à moi, mais c'était elle qui posait les questions. Une fillette m'observait de ses yeux de chatte et confiait ses commentaires à l'oreille d'un petit garçon impatient.

— Si tu veux, conclut Vermort. (Enfin il m'adressa la parole :) Je vous offre quelque chose, mon ami ? Sans manière, un whisky ?

— Il ne boit peut-être que du vin, dit-elle.

Notre première rencontre. Mais dès la deuxième, elle me toucha les mains, sans raison.

Voilà à quoi je pensais en surveillant la maison de John Cicada. J'entendais Pilar battre la terre ou se livrer à je ne sais quels travaux hérités du sang qui coule dans nos veines. Pas un enfant pour s'accrocher à moi et exiger un signe de connivence.

Encore un jour à ajouter au malheur de n'être pas chanceux. J'avais construit mon existence et maintenant c'était elle qui me détruisait. Mais a-t-on le choix de servir l'État ou de s'en passer quand tout commence dans la solitude ?

Don Patricio avait accepté de m'accorder la main de sa fille parce que je promettais de me conduire en serviteur et non pas en aventurier. Pilar n'avait jamais évoqué que l'aventure, celle d'un homme capable de l'arracher à cette terre pour lui apprendre à voyager. Elle en parlait encore quelquefois et les autres femmes l'écoutaient.

J'ai passé ma vie à regarder les autres rêver au contact de ces étrangers.

John Cicada sortit enfin de la maison. Il demeura un instant sur le seuil, reniflant comme un chien qui interroge le vent. Je le suivis. En bas, après le pont, une voiture l'attendait. Elle disparut bientôt.

Je suis retourné chez moi. Pilar travaillait encore au jardin. De la fenêtre, je lui ai demandé si elle avait toujours la clé.

— La clé ? Quelle clé ?

— La maison d'Ovidio, idiot !

Le moment était mal choisi pour lui expliquer comment je savais. Je savais, un point c'est tout ! Mais elle ne bougeait pas, les pieds nus dans la

terre humide qu'elle venait de retourner. Je n'ai jamais vu de femme aussi belle. Même Gisèle ne lui arrivait pas à la cheville question beauté. Elle voyait ma colère.

— Où l'as-tu cachée cette maudite clé ?

— Monti !

C'était tout ce qu'elle trouvait à dire. Je descendis, résolu à lui arracher cette clé. Elle n'avait pas reculé. Ses mains me menaçaient avec un outil dont le fer rutilait.

— Je ne te demande rien, Pilar. Donne-moi cette clé.

Ses yeux étaient secs. Elle m'humiliait alors que je ne lui demandais pas d'explications. Elle n'avait pas le droit de me juger, de savoir.

— Tu ne vas pas entrer dans la maison, Monti !

— Je ferai ce que je juge bon de faire. Donne-moi cette clé !

Elle lâcha l'outil. Le fer pénétra dans la terre. Puis elle souleva sa robe pour essuyer ses mains. Ça n'en finissait pas, monsieur. Et je me tenais à distance pour ne pas la battre comme j'en avais le désir, je ne savais plus pourquoi, pour la clé ou autre chose.

— Je vais te la donner, la clé. Mais ne viens pas pleurer si tu t'attires des ennuis.

Elle se chaussa. La robe retomba. Elle filait presque, comme si elle m'échappait. Je demeurai dans le jardin, figé par ce qu'il convient d'appeler de la peur, car la colère venait de lui laisser la place. Une minute plus tard, Pilar réapparaissait, tenant la clé, n'allant pas plus loin que le seuil de la porte. Je dus m'approcher.

— Tu le regretteras, Monti.

Elle ne me menaçait pas. Sa voix était devenue douce et facile. Elle avait pitié de moi. Elle finit toujours par cette compassion. Mais cette fois, au lieu de me recroqueviller autour de ma colère, j'ai failli accepter ses bras. Sa bouche m'a paru facile aussi. Je saisis la clé en grognant et me précipitai dehors, en pleine lumière.

Je remontai alors la rue pour la redescendre derrière les orangers et les jardinières. Une abondance de couleurs dissimulait ma progression vers la porte que je voulais ouvrir. Personne ne me verrait si je m'en tenais à l'ombre. Devant la porte, la vigne retombant des arcades m'accueillit en même temps que la rumeur des insectes. J'ouvris. Un glissement d'enfant et j'étais à l'intérieur, comme je vous le dis.

Le patio sembla se réveiller. Dans le bassin, l'eau s'agita. Une chaise était renversée, l'autre penchée sur la table, et les restes d'un repas entretenaient un nuage de mouches. En m'approchant encore, je vis les cigarettes écrasées sur le dallage et plusieurs bouteilles vides couchées sous la verdure. Je suis monté.

Les portes étaient fermées. Je les ouvris une à une. La deuxième me résista moins. Je posais le pied sur des habits. Le lit était défait. D'autres bouteilles. Un écran éclairait les couvertures. Je trouvai le clavier.



Une fenêtre me demandait si je souhaitais fermer le programme ou le continuer. Je vis alors que nos noms étaient inscrits dans un tableau. En cliquant dessus, je fis apparaître nos photos et des commentaires que je ne pus déchiffrer, car ils étaient écrits dans une langue inconnue. Dans ma poitrine, mon cœur devenait douloureux au point que je me mis à me tordre dans les draps, le nez dans des odeurs qui ressemblaient aux miennes, ces odeurs que Pilar chassait tous les matins en répandant les parfums artificiels de ses encens. Je pleurais.

— Tu es fou, Monti ! Viens !

Pilar m'avait suivi. Je l'effrayais. Ce n'était pas la première fois. Elle tenait la clé dans sa main. De l'autre, elle tirait sur ma chemise.

— Tu vas être en retard au travail, Monti.

Où Ovidio trouvait-il la force de cette colère qui le détermina à tuer un homme ? Cet homme, c'était moi, même si le Diable ou autre chose avait changé le cours de cette tragédie pour qu'un autre homme soit tué à ma place. Pilar s'efforçait d'oublier. Moi, je ne faisais aucun effort. J'en étais incapable. J'avais eu de la chance, m'avait-elle dit le jour même de la mort de Fabrice de Vermort. Mais plus jamais elle ne parla de cette chance. J'avais aussi la chance d'avoir décroché ce poste au service de l'ordre et du pouvoir. J'avais beaucoup de chance de dormir dans le même lit que la plus belle femme de Polopos et peut-être même d'ailleurs, mais cela, c'était une autre histoire et je ne voulais pas la raconter à des inconnus comme je le fais maintenant avec vous, monsieur.

Elle réussit à me sortir du lit. L'écran brillait encore. Elle tenta d'en brouiller les pistes en tapant sur les touches du clavier, mais l'écran ne fit pas autre chose que clignoter.

— Je t'en supplie, Monti, efface ça !

Pas question. Retrouvant mes esprit parce qu'elle était là et qu'elle me fuyait encore, je fis ce que j'avais à faire et empochai la clé, celle qui contenait toutes les données dont je venais d'avoir un aperçu. Je n'étais pas venu pour rien. Elle pouvait bien la garder, sa clé. Je m'étais trouvé du pain à pétrir sur la planche.

— Sortons par le jardin, fit-elle.

Autre glissement d'enfant, à fleur de sa chair en fuite. Elle se pliait sous les branches tombées des murs et je la suivais, glissant moi aussi, un peu vent et motte de terre. Nous nous retrouvâmes dans la lumière, elle resplendissante et moi heureux, comme nous n'avions jamais été ensemble. Mais elle n'en avait pas conscience. Elle ne pensait jamais à elle ni à moi. Tout son esprit, dans les moments de tension, et quelles que fussent les raisons de mon excitation ou de sa peur, au choix, se concentrait sur le couple, son apparence, ses promesses sociales.

Comment expliquer que, malgré nos ressemblances, et surtout notre sang, Ovidio avait trouvé la colère nécessaire et que je ne rencontrais que l'inconsistance d'un désir éprouvant avant même de comprendre comment je pourrais l'assouvir ?

— On t’attend au bureau, dit-elle. Tu es en sueur.

Elle me frotta le front avec sa chemise.

— Ne me demandes plus cette clé, je t’en prie, Monti.

— Je n’en aurais plus besoin, je crois.

Je filais au bureau. Comme d’habitude, personne ne m’y attendait. Cependant, un message me signalait que John Cicada avait été pris à l’aéroport avec quelques grammes de cocaïne. On ne l’avait pas arrêté. Il chercherait à s’en procurer de nouveau. Je savais ce que j’avais à faire. Je l’ai toujours su. Sans colère. Sans cette force intérieure qui ne m’appartient pas. Je ne suis pas Ovidio.

Bonne matinée. Mon esprit ratiocinait. La clé contenait un monde hermétique qui n’aurait pas eu cette saveur sans ma photo et celles de tous les protagonistes de la « chanson d’Ovidio ». De quoi s’agissait-il ? Pas des éléments d’une enquête. La majeure partie de ce qui était écrit l’était dans la langue maternelle de John Cicada. Le reste n’avait aucun sens, à moins d’être écrit dans une langue que je ne connaissais pas. Rien ne bornait ce chaos. Et pas une seule clé pour tracer au moins les contours d’un sens qui m’aurait mis sur une piste. Pourtant, il s’agissait bien d’Ovidio comme l’indiquait le titre générique.

La seule chose que je pus traduire de cet étrange galimatias était qu’Ovidio Galvez se dénommait maintenant Roger Russel et qu’il vivait en Amérique. Une coupure de journal affirmait qu’il était en fuite avec l’objet de son crime. Le nom de la victime me sidéra : Aliz de Vermort. Par contre, le nom d’Anaïs Ku, dite Anaïs K., ne me disait rien. Elle était, selon ce que savait le journaliste, la complice d’Ovidio.

Je jubilais. Pas une seule fois je ne répondis au téléphone. Les scans défilaient devant mes yeux. Des photos de Polopos, de Chercos, de New York et d’autres lieux que je ne pus identifier. Et dans ces décors soigneusement photographiés, les personnages que nous étions regardaient clairement l’objectif ou fuyaient en essayant de dissimuler leurs visages. Je nous reconnus tous, y compris la petite Aliz de Vermort que j’avais fessé un jour de grande colère.

Je me souviens mal de cet épisode. Le motif de la fessée m’échappe encore malgré les traitements. Nous étions à Polopos et nous nous passionnions pour un combat de scorpions, du moins nous avions tracé les limites d’une arène dans le sable et deux scorpions se faisaient face. Aliz était la plus excitée. Pourquoi ce combat se termina-t-il par une fessée ? Je n’ai jamais regardé les petites filles sans éprouver un trouble désir, c’est vrai. Mais je n’y avais jamais touché, du moins pas ces parties du corps qui demeurent pour moi un mystère. N’ai-je pas toujours fermé les yeux quand une touriste nue traversait le rivage en secouant l’écume de ses petits pieds rapides ? Pilar, ma Pilar, peut témoigner qu’en matière d’amour je suis un exemple de délicatesse, sauf peut-être au moment d’en

finir, et alors je me cache dans les draps comme un petit enfant qui vient de commettre une bêtise sans importance, mais pas anodine.

Par prudence, j'utilisais mon ordinateur personnel. Et il n'était pas connecté. Mes prédécesseurs n'avaient pas eu à se méfier de ce qui se passe dehors quand on agit seul à l'intérieur. Ovidio et Aliz ? Qu'en pensait Gisèle ? Les journaux disaient qu'elle était à New York. Elle avait ri quand Aliz lui avait appris que je l'avais fessée. Elle avait dû juger que le prétexte était légitime. Puis elle avait cessé de rire quand Aliz avait précisé que ses fesses étaient nues. La petite culotte, elle la jeta au visage de sa mère. J'étais dans le patio, guettant les signes de haine, connaissant la colère des autres et m'imaginant que je finirais mal si je ne faisais rien pour devenir un homme ordinaire. Pendant ce temps, pendant que je jouissais d'une mère et de sa fille, Ovidio emportait ma Pilar au bout d'un monde dont je n'avais aucune idée, même au plus fort du plaisir.

Mais ce n'était pas la question, vous en conviendrez, monsieur. John Cicada, cocaïnomanie et héritier de la maison que je convoitais, compilait dans son disque dur des informations nous concernant. Il écrivait la « chanson d'Ovidio ». Qu'espérait-il trouver ici à Polopos et en ma compagnie, moi qui était celui qu'Ovidio avait voulu tuer en lui écrasant la tête avec une pierre du chemin ?

À midi (suivez-moi, monsieur), j'étais à table avec Pilar, voyant la façade de la maison d'Ovidio dans l'interstice des rideaux que j'avais entrouvert pour la voir et pas autre chose. John n'était pas rentré. Où était-il allé et pourquoi la voiture n'était-elle pas venue le chercher devant chez lui, devant chez moi donc ?

— Monti ? À propos de cette clé. Je vais la jeter au fond du puits.

— Je ne t'ai pas encore pardonné, mon amour !

— Tu ne me pardonneras jamais. Un homme est mort à ta place.

— J'aurais pu le tuer moi-même. Avec la complicité de Gisèle.

— Nous n'aurions jamais dû nous approcher de ces gens !

— Ovidio n'en faisait pas partie, Pilar. Il m'aurait tué. Et toi dans tout ça ?

— Qu'as-tu appris de nouveau ?

Comment le lui dire ? Quel rapport entre elle et ce John qui débarquait dans notre vie comme le font tous ces étrangers qui nous trouvent beaux ou utiles et sèment la pagaille dans nos propres tragédies ?

— Rien, Pilar. Je n'ai rien trouvé. Des photos, rien de plus. Toi, moi, Ovidio, quelques autres, je ne sais plus. Je n'ai pas perdu mon temps. L'ordre et le pouvoir, vois-tu...

— Je ne pourrai plus le regarder dans les yeux à cause de toi !

Elle me haïssait maintenant. Ça ne durerait pas. Ni elle ni moi n'allons jamais au bout de la colère, même ensemble. Ovidio avait, et a sans doute

encore, cette force de caractère qui fait qu'un homme ne s'accomplit que dans la mort de son ennemi. Or, j'étais son ennemi et je vivais à la place d'un autre. Avec une autre femme que la sienne, mais je n'ai pas su vivre avec celle-là quand c'était encore possible. Gisèle. Proie.

— Je n'aime pas que tu regardes les hommes, Pilar. Tu les regardes parce qu'ils te regardent. Pourquoi ne me regardes-tu pas ?

— Je t'aime, Monti. Mais je ne souffre pas avec toi.

— Ne jette pas la clé dans le puits. Je vais en avoir besoin encore. As-tu idée de l'endroit où il est allé ? Avec qui ? Le sais-tu ?

Pas de réponse. « Nous vous attendions, John. » « J'ai bien peur de vous déranger. Vous êtes en famille, Pilar. » « Vous allez connaître tout le monde. Venez, John ! » Vous auriez pu m'épargner cette humiliation, monsieur ! Mais vous avez votre idée.

Elle est allée répandre de l'eau dans le patio. Nous appelons cet endroit un patio, mais ce n'en est pas un. C'est un couloir qui sépare la maison en deux parties égales. Nous nous y réunissons l'après-midi, quand il fait trop chaud dehors pour s'asseoir sur la terrasse et sous la vigne. Pas d'insectes dans cet air. L'humidité monte lentement, m'envahit jusqu'au sommeil et je rêve à d'autres horreurs qui font de moi l'homme que je suis. Violer leurs filles n'est pas un acte bien courageux, mais j'en rêve, monsieur.

Je me suis déplacé dans le patio. La bouteille me suit, car je veux la finir, comme si je tuais quelqu'un sans prendre le risque d'être jugé pour ça. Elle ne m'accompagne pas dans cette immobilité. Elle disparaît, laissant le seau et quelquefois elle oublie de fermer le robinet et je crie dans le couloir, provoquant les commentaires du vieux qui n'a pas mangé avec nous depuis que je me comporte comme un barbare. C'est le mot qui convient à mes attitudes autant qu'à mes écarts de langage.

Quelle solitude, monsieur ! Une angoisse noire. L'impression de n'avoir rien à tenter pour mourir sans laisser d'autres traces que cette colère avortée. Suis-je la risée du voisinage ? Ma réputation d'homme vaincu par l'erreur tragique d'un meurtrier est-elle limitée à ces rues que je connais par cœur ? J'ai toujours vécu dans le tourbillon des contradictions créées par les autres. Moi qui n'ai jamais été plus loin qu'une fessée administrée aux fesses nues d'une enfant incapable de garder un secret.

J'ai été réveillé par le bruit d'une portière dans la rue. J'ai sauté de mon fauteuil pour m'immiscer dans les rideaux. John rentrait. Il était temps ! Le sommeil avait poussé ma patience à bout. Mais qui était la conductrice de cette voiture ? La même qui l'avait emporté Dieu sait où ce matin ? Le soleil dans les yeux ! Le rêve encore accroché à ce qui reste de réalité. Les pas de Pilar dans le couloir. Les acouphènes. La crispation et la douleur. Je n'ai rien vu et John est entré dans sa maison, secouant la main pour saluer celle qui s'éloignait à bord d'une voiture que je n'avais pas eu la présence d'esprit d'identifier. Policier, moi ?

— Tu n'as pas dormi ?

Quelle question, vous en conviendrez, monsieur, alors que je viens de me conduire comme un débutant ! Mais je n'ai pas cette colère, l'ai-je assez dit ! Bien sûr que j'avais dormi, sinon me serais-je réveillé ?

Mais l'odeur du café me tranquillisa. Elle tenait un plateau, je devrais dire : le plateau, car nous n'en avons pas d'autres pour le café qui achevait de monter en sifflant. Encore une attente avec elle. Volage et peut-être prostituée. Qui sait ? Elle me servit.

— John n'en saura rien, dit-elle, portant le café brûlant à ses lèvres.

Pourquoi le saurait-il ? N'est-il pas convenu devant Dieu que la femme doit être fidèle à l'homme sur tous les plans de la relation ? Je la regardais comme si elle projetait secrètement de me tuer, elle qui ne savait rien de la « chanson d'Ovidio », mais qui avait tout donné à ce tueur de moi-même. Ne juge-t-on pas l'homme qui a tué l'ombre d'un autre homme ? Et qu'advient-il de la femme qui n'abandonne pas son idée de voyager seule au bout du monde ? Ce n'est pas à vous que je pose ces questions, monsieur, mais à moi-même.

De retour dans mon bureau, j'ai essayé de mettre de l'ordre dans les documents formant l'ensemble de la « chanson d'Ovidio » encore à l'état de brouillon, si je comprenais bien. Ces fragments n'avaient pas de sens. Une grande partie du texte était incompréhensible. Je n'aurais pas assez de toute mon existence pour résoudre cette énigme. L'autre méthode consistait à soumettre John Cicada à un interrogatoire. Mais de quelle nature ? Et sous quel prétexte ? La cocaïne, peut-être. Je n'attendis pas la fin du jour pour frapper à sa porte.

— Je vous attendais, *vecino*, dit-il.

Le genre d'accueil qui brouille les cartes d'entrée.

— Je ne suis pas venu pour ça, dis-je à mon tour.

Il parut décontenancé et me fit signe de poursuivre mon entrée dans le patio, déplaçant une chaise pour que mes genoux ne rencontrent pas les dessous de la table. Il prit place lui-même à la tangente de la table, me plaçant dans la situation d'un invité qui n'est pas là pour recevoir, mais pour donner.

— S'il s'agit de cette petite histoire de coca, dit-il, c'est une regrettable erreur de ma part et je m'en excuse encore. La prochaine fois, je n'oublierai pas l'ordonnance. Un oubli tellement idiot !

Il ne s'était pas expliqué autrement à l'aéroport et on l'avait cru. Moi, je ne l'aurais pas cru. Il serait à ma merci maintenant.

— J'ai constaté que la police est d'ailleurs venue fouiller ma maison. Une de mes clés a disparu. Elle contient la copie de mes écrits. J'écris mes mémoires. J'ai été astronaute à la NASA. Là-haut, je jouais déjà avec des insectes. Pour le compte de l'industrie pharmaceutique.

— Je... je ne suis pas au courant, balbutiai-je. Vous vous méprenez sans doute sur des signes...

— Une clé disparaît et vous me parlez de signes ?

Le ton montait, mais sans colère. Je reconnais la colère. Je dois même en savoir plus que les autres sur ce sujet.

— Je poserai la question, dis-je fermement.

— Vous la poserez à qui ? Tout ça, pour un malheureux gramme d'une substance destinée à mon équilibre mental.

— La cocaïne ? Votre équilibre... ?

— Vous ne me croyez pas ? Un fax...

Je n'écoutais plus. Mais je voyais à quel point cet homme était affecté par ce qui lui arrivait à cause de moi alors qu'il était le seul à pouvoir m'expliquer en quoi consistait cette « chanson d'Ovidio ». Une simple chanson à la gloire d'Ovidio ? Comme il s'en compose encore, paraît-il, dans cet immense pays où Ovidio a changé de nom ? Les images des aventures du Gorille Urinant m'avait sidéré. Je m'étais reconnu dans le personnage du garde civil. Mais jamais je n'avais punaisé le portrait en fleurs du Caudillo sur le mur de mon bureau !

— Je vous crois, dis-je. Laissez-moi le temps...

— Mais le temps de quoi, mon ami ! Si vous avez jeté un œil sur ce que contient cette clé, vous en savez autant que moi.

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas l'auteur de...

— Mes mémoires ne consistent pas...

Le mieux était de terminer nos phrases avant de nous battre. Mettons que j'avais la clé (mais ce n'est pas moi le voleur). Pouvait-il m'en traduire les arcanes ? Je n'avais d'ailleurs jamais ouvert les yeux sur son trafic de cocaïne...

— Mais ce n'est pas un trafic, monsieur ! Je suis malade ! Vous le seriez vous aussi si vous aviez vécu avec des insectes affectés eux aussi par la même maladie.

— Vous disiez que c'est mental...

— Ça l'est. Mais de là à me prendre pour Napoléon, il y a loin !

Nous n'avions encore rien bu, malgré les coups de langue.

— Qui était cette femme ? demandai-je presque sans le vouloir.

— La mienne. Elle n'est pas d'accord non plus avec la cocaïne. Son éducation en matière de maladie mentale laisse à désirer, si ce n'est pas trop dire d'évoquer ses désirs à propos de ma personne.

— J'eusse été ravi de la connaître. Madame Cicada...

— ...ne sera plus de ce monde dans un mois ou deux et je m'en félicite. Je peux bien avouer à un policier que je n'ai pas trouvé la force de la tuer, ce qui m'aurait épargné bien des années de douleurs intimes. Vous savez ? La solitude.

Si je savais ! John et moi on était fait pour s'entendre. Il fallait mettre fin à cette altercation. À moins que Pilar...

— Finissez votre phrase, monsieur...

— Je ne sais pas... Ma femme est si... Si vous la connaissiez...

— Mais je la connais ! On se dit tout ?

Cette scène amusante s'est passée dans la maison d'Ovidio, comme je vous le dis. Jamais je n'aurais imaginé me disputer avec un parent à lui à propos de deux femmes dont l'une m'appartenait de droit, monsieur. Le moment était-il venu de noyer nos chagrins réciproques dans cet alcool que l'État nous permet de consommer même à l'excès ? Le lendemain matin, nous nous rejoignîmes dans la salle de jeu du *Quinto Toro*. Nous n'étions pas aussi frais que l'exigeait la situation, mais Omero consentit à nous servir un petit déjeuner sans alcool. John m'avait promis de ne pas répondre favorablement aux avances de ma femme. Et j'avais moi-même fait la promesse de ne jamais en reparler, même au plus fort des tempêtes et nous allions, si tout se passait comme prévu, en essayer de mémorables. Il avait le plan, étant le mieux documenté sur Roger Russel, autrement dit Ovidio. Et j'avais la foi, ce qui m'ouvrait les portes d'une colère qui serait bien utile quand nous aurions atteint le paroxysme de notre projet. En finir avec Roger Russel lui tenait à cœur pour je ne savais, et ne sais toujours pas quelles raisons. Je n'étais pas moins déterminé à soigner ma névrose en mettant fin aux jours d'Ovidio comme il avait cherché à en finir avec les miens. L'erreur de personne ne comptait pas. On s'en passerait. Mais je ne dis rien à John à propos d'Aliz. On n'en finirait pas. Quelle excitation, à mon âge ! Et avec la femme que j'ai !

Quant à sa femme, celle qui n'en avait plus pour longtemps, j'avais des doutes, c'est vrai, mais mon enthousiasme était tel que je n'en mesurais pas l'importance. Combien de doutes sur des sujets fort divers sont passés aux oubliettes, monsieur, pour vous comme pour moi ? Cette femme, dont je n'avais aperçu que le profil, méritait toutefois que je ne l'oublie pas au moment de commettre ce qu'il convient d'appeler l'irréparable. Vous le voyez, monsieur, je ne suis pas totalement dénué d'esprit critique.

De retour chez moi, Pilar, qui n'avait pas manqué de se renseigner (elle aurait fait un excellent policier), ne prononça pas une seule parole pour mettre en doute les miennes. Elle était peut-être informée de ma rencontre amicale avec John au *Quinto Toro*, mais elle ne pouvait certainement pas en connaître le contenu. Vous étiez présent, monsieur. Je ne vous en rappelle donc pas les données.

— Je n'irai pas au bureau cette après-midi, dis-je entre deux bouchées.

— C'est étonnant de ta part.

Ce qui eût été étonnant, c'est que je me fusse expliqué sur les raisons de ce manquement. Elle acheva de me servir sans chercher à pénétrer dans le monde encore secret, pour elle comme pour moi, que j'étais en train de découvrir avec une joie que, par contre, je ne cachais pas. Je suis rarement de bonne humeur. L'existence ne m'offre pas de si bonnes raisons de l'être. Si tout se passait comme prévu, j'étais demain en Amérique, avec

un visa de mission confidentielle que je devais aux relations de mon  
nouvel ami.



### MONTI III

N'allez pas croire, monsieur, que je me suis enfui lâchement comme le laisse entendre le récit de mon collègue américain Galvez (que nous écrivons Gálvez chez nous, les Gálvez étant la famille d'Ovidio, autrement dit ici Roger Russel). Je confirme que c'est John Cicada qui lui a tiré dessus. Il était au fond du trou en train de crever et Galvez est descendu pour l'aider. J'avais vu comment deux hommes que je ne connaissais pas avait exécuté John de plusieurs balles tirées dans le dos au niveau de l'omoplate gauche. John avait basculé comme un arbre arraché au rivage par les eaux en crue. Les deux hommes s'étaient enfuis. Nous n'avions pas bougé le petit doigt. Quand j'ai entendu le coup de feu, je me suis jeté à terre. Je n'étais pas armé. J'ai rampé sous les buissons et j'ai encore attendu. J'ai alors entendu Galvez. Il rouspétait après un chien. J'ai supposé qu'il s'en prenait à John qui lui avait tiré dessus sans raison. Un second coup de feu, après celui tiré par John, secoua l'air autour de moi. Le chien cessa d'aboyer. Oui, il y avait eu cet aboiement pendant que Gálvez l'engueulait. Puis le chien recommença à aboyer et je n'entendis plus Galvez. Le silence s'abattit sur moi. Je ne bougeais pas même le petit doigt. Pas la peur, monsieur, mais l'instinct. Que s'était-il passé au fond du trou ? J'ai fini par me résoudre à m'en approcher. John respirait fortement. Galvez était allongé sur le ventre entre ses jambes. Et le chien tirait la chemise de John. Je lui lançai une motte de terre qui l'atteignit en pleine tête, mais il continua de déchirer la chemise et John semblait sourire, se mordant la langue et saignant à travers ce qui semblait constituer des paroles. Je n'en distinguai cependant pas le sens. Et en fait de chemise, il s'agissait des organes internes, boucles grises qui coulaient de l'ouverture que le chien avait pratiquée dans l'abdomen, profitant sans doute des dégâts provoqués par la fusillade.

Le revolver de Galvez reposait dans la main ouverte de John. Le chien était si occupé par son travail alimentaire qu'il ne verrait sans doute aucun inconvénient à ce que je descende dans le trou pour m'emparer de l'arme et l'abattre au plus vite. Les deux hommes vivaient encore, si j'en jugeais par les mouvements saccadés de leurs poitrines. Une voix, que je connaissais trop, interrompit mes projets :

— Encore une erreur, Monti.

Le canon d'un fusil se posa sur mon front. Je voyais Ovidio, le doigt sur le pontet, et le pouce prêt à ôter la sécurité. Il n'avait pas vieilli comme moi. Il avait conservé ce que j'avais perdu à cause de lui et de cette femme qui est la mienne. Pas de colère en moi à cet instant, monsieur, mais une haine sans incidences, un tremblement de surface et à peine la douleur des organes. Le canon heurta plusieurs fois mon front avant de s'immobiliser. Le sang coulait lentement sur mon œil.

— Qu'est-ce que ça te dirait de finir ici, Monti ? Une seule balle pour éclater ta tête de domestique. Quand je pense que je n'avais que les pierres du chemin ! Et cette maudite ressemblance qui t'a sauvé ! Tout le temps écoulé depuis. Pour rien ! Pour te voir crever alors que je n'ai même plus ce désir.

— Ne le tue pas, Rog ! Nous le ferons parler, Aliz et moi.

Aliz ? Je tournai la tête. Le canon se retira. Rog riait doucement. Je vis Aliz au bord du trou, couverte d'un cuir flamboyant qui moulait son corps comme je ne l'avais jamais vu. Une femme se tenait à ses côtés, belle et étrangement noire, vêtue elle aussi de cuir et portant un long foulard de soie rose. Au fond du trou, John parlait toujours et c'était toujours aussi incompréhensible.

— Il a cru que c'était moi, dit Rog. Pourtant, Galvez, qui est un mien cousin, ne me ressemble pas comme Fabrice de Vermort te ressemblait, Monti. Laissons-les crever. Entre cousins.

Aliz trépidait comme elle l'avait toujours fait avant la fessée. Mon érection témoignait aussi de la constance de mon désir. Une fessée avant le jugement, c'était trop demander. Le canon cogna durement une de mes dents et la brisa, provoquant une douleur fulgurante. Je m'étais levé, non pas pour me défendre, mais parce que je ne voulais pas mourir dans ce trou. Au fond, John semblait parler au chien pour l'encourager à s'empiffrer de lui-même. Pas un cri, ni gémissement, mais ces paroles qui ne voulaient rien dire et que j'interprétais comme ses dernières volontés.

— Ovidio ! Achève-le. Ou abats ce chien ! hurlai-je.

— Ce n'est pas un chien, Monti. C'est un symbole de ma colère. Mais je ne fracasse plus les crânes des hommes que je hais. Je délègue mes symboles. Ce chien est un nouvel adepte. Quelle ferveur !

Aliz aussi riait. La femme me regardait comme si ma souffrance ne faisait que commencer. John avait peut-être prononcé son nom. Il avait posé sa main sur la tête du chien, semblant l'encourager à continuer sans précipiter sa mort. À Polopos, il ne m'avait pas donné l'impression d'être pressé de quitter ce monde enchanteur. Dans son lit, Pilar avait connu des extases qui n'était rien à côté des fesses douloureuses d'Aliz, en tout cas du souvenir que j'en avais.

— Il va falloir mettre fin à ce désordre, dit la femme. N'écoute pas cette petite salope et tue-le ! Il n'a plus rien à te dire, Rog !

Mais Ovidio réfléchissait, savourant mon sursis. N'étais-je pas celui qui pouvait lui parler de Pilar sans se tromper une seule fois sur la qualité du plaisir ? John se contentait de la sauter. Il y avait des tas de John dans la vie de Pilar. N'y avait-il pas qu'un seul Ovidio ? Et moi ?

— Ferme-la ! grogna la femme.

Elle nouait et dénouait son foulard autour de son cou. Aliz s'était approchée d'Ovidio et lui parlait à l'oreille. Que lui confiait-elle d'autre que son désir de me voir fessé à mon tour ? La moindre caresse de sa part m'aurait éloigné du plaisir. Et je lisais dans les yeux d'Ovidio qu'il hésitait entre le mien et celui d'Aliz qui était devenue, si j'avais bien compris, sa petite garce. La femme était rongée par cette jalousie dont je connaissais moi aussi les poisons. Puis Aliz se recula et parla cette fois dans l'oreille de la femme qui se plia pour rire sans retenue.

— Emmenez-le, dit Ovidio. Je vous rejoindrai. Vous savez où.

Elles dirent « Oui » en même temps, formant un étrange chœur qui allait devenir mon enfer pour les jours à venir, étant entendu que je ne tiendrais pas plus de quelques jours entre leurs mains expertes. John leva la tête. Me suppliait-il ? Sa main ne parvenait pas à empoigner le revolver et le chien avait maintenant la tête plongée dans ses entrailles. Entre ses jambes, Galvez aurait pu passer pour un mort, mais sa poitrine était animée de saccades qu'on ne pouvait pas prendre pour des réflexes. Ovidio se détourna. Il commença à marcher dans le chemin qui rejoint la route.

— Faites-en ce que vous voulez, les filles, dit-il d'une voix grave.

Elles éclatèrent de rire en même temps. La femme me menotta dans le dos. Elle avait feint de m'écraser l'entrejambe avec son genou, mais s'était contentée de mesurer l'érection.

— Tu banderas pas longtemps, Monti, me dit-elle en m'arrachant le lobe d'une oreille avec le bouts de ses dents.

Je ne criais pas. Aliz s'était déjà engagée dans un autre chemin et s'éloignait rapidement sans répondre à la femme qui lui demandait s'il n'était pas plus humain d'abattre les deux hommes au fond du trou.

— Et le chien, dit Aliz, t'en feras quoi ?

Je jetais un coup d'œil dans le trou en passant. John me suppliait-il, monsieur ? Je ne le saurais jamais. Il semblait plutôt éprouver un intense plaisir. Entre ses jambes, Galvez agonisait de la plus sinistre façon.

— Parle-moi de ta femme, Monti, me dit la femme qui marchait derrière moi.

Je voulais rejoindre Aliz pour ne pas la perdre, ne pas finir entre les jambes de cette femme qui ne m'inspirait rien, mais elle me tenait fermement, tirant sur les menottes avec une violence qui me terrorisait, je dois l'avouer, monsieur. Et cette terreur n'était en rien favorable à ce que je me souhaitais comme derniers moments de vie sur cette terre. J'ai presque honte aujourd'hui d'évoquer cet épisode essentiel de mon existence.

— Aliz ne va jamais au bout de ses désirs, me confia la femme à qui je me gardais bien de demander conseil.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— C'est toujours moi qui achève ses petits travaux domestiques.

Je me mordis la langue pour ne plus parler. La dent brisée me faisait atrocement souffrir. Je craignis de me perdre dans cette douleur si elle devenait trop importante et que mon esprit se mettait à exiger que quelque chose ou quelqu'un la calme définitivement. J'ai déjà vécu ce genre de frustration dans le passé. Aliz mordait ma chair pendant que je la fouettais. Elle n'accepta jamais de me saigner comme je le méritais. Cette femme avait peut-être raison. Mais quoi d'autre pour remplacer la peur de mourir ? Ovidio m'avait condamné dix ans plus tôt. Depuis, j'avais passé ma vie dans le couloir de la mort avec l'espoir de ne jamais mourir ailleurs que dans les bras de Pilar. Ses hommes pouvaient en témoigner. Elle leur parlait tellement de moi !

— Monte ! dit la femme.

Aliz était au volant. Le moteur tournait. La femme me poussa et s'installa, posant un coude dans la fenêtre baissée. Dire que j'aurais dû mourir sur un chemin de poussière et de cailloux au cœur de mon pays de feu, sorte d'Enfer que je n'avais jamais quitté vraiment, et la tête fracassée par une lourde pierre propulsée par les mains d'Ovidio, tandis que son cerveau savourait le paroxysme de la colère et que pour moi le monde se liquéfiait jusqu'à sa dissolution complète. Ce qui n'avait pas été accompli et qui avait provoqué tant de complications inutiles s'accomplissait maintenant par délégation sublime, que je mourusse de la main d'Aliz, l'anus déchiré par sa colère, ou à cause d'un couteau planté en plein cœur par cette folle qui avait encore l'allure d'une femme.

## ROG IV

La couverture du numéro deux du Gorille Urinant représentait les deux filles, la rousse et la noire, en train de fouetter les fesses d'un torero qui était solidement attaché au siège d'une moto. Le visage du supplicié présentait des signes évidents de jouissance du côté droit et une souffrance limite déformait horriblement les traits de la partie gauche, une astuce volontairement grossière que l'artiste exagérait encore au maximum en présentant le visage au premier plan. Et au fond de cette image somme toute assez comique, Gor Ur, en habit de soirée, formait une étrange fleur avec un jeu de cartes qu'on pouvait parfaitement imaginer truqué comme l'indiquait son regard équivoque. Art God Art, dit AGA, avait saisi le sens profond du scénario.

— Cette ressemblance me fascine, ma chère, fit Gisèle de Vermort. Mais Fabrice n'aurait jamais accepté l'idée d'être fouetté jusqu'au sang par une fille qui est le portrait craché de notre chère petite Aliz. Quant à cette femme à la chevelure si noire, je la vois mal se livrer à une telle orgie. Anaïs était si douce !

— C'est Ovidio, là, fit Pilar.

Elle posa le doigt sur le visage ambigu de Roger Russel.

— Je refuse de croire que nous avons la berlue, ma chère Pilar. Nous sommes les proies faciles de cet homme. Il nous envoie des messages maintenant. Avez-vous des nouvelles de don Pablo ?

— Monti n'existe plus. Je ne le pleure pas. Je doute qu'il ait survécu à un pareil châtement.

— Mais ce n'est pas une punition, voyons ! C'est une pratique courante chez les pervers. Et puis il s'agit d'une fiction. Monti n'est-il pas en mission secrète ? Vous avez tort de douter de lui. Ces bêtises ont trop d'influence sur votre pauvre esprit chagrin. J'ai eu tort de vous ramener cette cochonnerie d'Amérique. Ne restons pas là.

Elles déjeunaient sous la tonnelle du *Limonero*. Le serveur venait d'emporter les restes et les avaient remplacés par deux verres qui scintillaient, survolés par un tourbillon d'insectes lents. Gisèle avait avalé le contenu sans aucune retenue. Le soleil la harcelait, la vigne ayant grillé au-dessus d'elle. Pilar se montrait moins pressée et tenait une main devant son visage pour protéger ses yeux d'un mince rayon de lumière. Elle se leva et suivit Gisèle qui la devança dans la rue d'une bonne dizaine de mètres. Pourquoi ne cherchait-elle pas à la rattraper ? Elle tenait le numéro de Gor Ur contre sa poitrine légèrement couverte. Un peu de sueur avait changé les couleurs du personnage qui pouvait être aussi bien Fabrice de Vermort que Monti. Elles ne s'étaient pas mises d'accord sur ce sujet. Anaïs était à sa place selon Pilar, mais Gisèle témoignait à son égard d'une affection peut-être équivoque. Aliz les avait réellement jetées toutes les deux dans une trouble fascination, si c'était elle bien sûr. Ovidio se montrait encore à la hauteur de son art. Gisèle l'aimait encore et Pilar savait qu'au fond d'elle-même elle désirait qu'il l'aimât encore.

Elles passèrent devant la maison d'Ovidio qui était inhabitée depuis que John Cicada était retourné dans son pays en emmenant Monti avec lui et cela, sans fournir aucune explication à Pilar. Peut-être avait-il des contacts avec Gisèle qui à ce moment-là résidait en Amérique. Pilar n'était plus sûre de rien. Elle avait conservé la clé de la maison, mais n'en toucha pas un mot à Gisèle. Celle-ci, qui avait perdu toute sa famille, comme Ovidio avait fini par perdre toute la sienne, était revenue à Polopos pour discuter de la vente de *Los Alacranes* avec le nouveau notaire. Il y aurait bientôt un nouveau policier à Polopos, pensait Pilar tandis que Gisèle observait à quel point les bougainvilliers pouvaient devenir envahissants si plus personne ne s'en occupait. Pilar eut la tentation d'aller chercher la clé qu'elle conservait dans le tiroir secret de sa table de toilette, mais elle se tut et cette-fois, ce fut elle qui marcha devant Gisèle, cherchant manifestement à la devancer.

— Quand je pense, dit Gisèle, que ces mains (elle pensait à la couverture du *Marvel* et aux mains qui tenaient les cartes) se sont posées sur nos seins pour en faire la même chose obscure...

— Parlez pour vous, ma chère Gisèle.

Gisèle sourit, mais Pilar était déjà loin, frappant les bougainvilliers qui tombaient de la façade de l'église avec le *Marvel* qui perdit un coin de son papier, lequel prit un envol de papillon que Gisèle observa longuement jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la muraille nue au-dessus des feuillages. Elle dut trotter dans la soudaine lumière de la rue qui montait maintenant. Pilar allait vite. Elles passeraient à l'endroit même où Ovidio avait tué Fabrice. Monti prétendait le contraire, lui qui aurait dû être la seule victime de ce drame. Mais sur ce point particulier, les deux femmes étaient parfaitement d'accord : Ovidio avait tué Fabrice et Monti était un lâche qui méritait le traitement que lui infligeaient Anaïs et Aliz sur la couverture du *Marvel*, du moins pour ce qui concernait la partie gauche de son visage. Gisèle avait promis de traduire les dialogues. Elles passeraient ensemble tout le temps qu'il faudrait pour lire le *Marvel*, Gisèle traduisant et Pilar voyant à quel point l'imagination d'Ovidio n'avait jamais été que la preuve de sa perversité sexuelle. Elles se masturberaient ensemble une fois que la dernière page aurait fait tomber le rideau sur cette aventure insensée. Il n'y avait pas d'autres moyens de se quitter définitivement, car *Los Alacranes* était pratiquement vendu et Gisèle, qui ne souhaitait pas revoir ses terres en France, avait décidé de finir son existence dans le pays que Gor Ur avait choisi pour la rendre aussi éternelle que la perversité des hommes. Pilar s'attendait plutôt à finir sa propre existence sans autres explications que les prochaines aventures de Gor Ur et de ses deux complices mangeuses d'hommes.

C'était fou d'en être arrivé là, pensait Pilar en passant sous les oliviers, s'écartant ainsi de l'endroit exact où Ovidio avait tué pour la première fois. Elle vit Gisèle ralentir sur le chemin et s'arrêter devant la croix aux fleurs fanées depuis longtemps. Une bougie avait fondu à moitié dans les cailloux. Gisèle la toucha du pied et reprit son chemin, visiblement consciente que Pilar n'avait rien perdu de ses gestes. Elles se rejoignirent à l'entrée de *Los Alacranes*.

Le haut portail était couché dans la broussaille cramoisie. Pilar s'était appliquée à entretenir les alentours de la maison et son intérieur complexe, mais elle n'avait évidemment pas la force ni les moyens de s'occuper des clôtures et autres limites. Même la cabane des enfants était réduite aux murs, la toiture s'étant effondrée dans la végétation qui l'avait envahie. Gisèle courut pour atteindre la fraîcheur relative des premiers dattiers. L'eau coulait entre les arbres, courant sur un lit de briques roses. Pilar se hissa sur une murette et leva un bras pour montrer la maison. Selon Gisèle, c'était du beau travail. Elles parcoururent côte à côte le chemin sous les rosiers. La porte était entrouverte comme convenu. Elles la poussèrent et vinrent à ma rencontre en piaffant comme des juments en rut.

— J'ai pensé qu'un verre de limonade vous ferait plaisir, dis-je.

Elles burent sans retenue, indécentes comme je les aimais. Le Marvel suivit le fil de l'eau et disparut sous les fleurs. Personne ne me reconnaîtrait ici. Je ne ressemblais à personne. Le notaire n'y avait vu que du feu. À personne sauf à mon cousin John Cicada qui avait laissé peu de traces à Polopos.

.....

La suite dans *MARVEL II - Poursuite remémorée*